BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LES VACANCES D'ELISABETH



HACHETTE ET Cie.

LES

VACANCES D'ÉLISABETH

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Chaque volume broché : 2 fr. 25

LE CARTONNAGE EN PERCALINE ROUGE, TRANCHES DORÉES,
SE PAYE EN SUS....... 1 FR. 25

Ginette. 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Tofani.

L'Oncle Boni. 2e édition. 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Gilbert.

Le Manoir d'Yolan. 2e édition. 1 vol. illustré de 56 gravures d'après Tofani.

Le Pupille du général. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Tofani.

L'Héritière de Maurivèze. 1 vol. illustré de 41 gravures d'après Poirson.

Une Vaillante enfant. 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Tofani.

Une Petite-nièce d'Amérique. 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Tofani.

La Petite fille du vieux Thémi. 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Tofani.

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

LES VACANCES D'ÉLISABETH

PAR

Mlle DE MARTIGNAT

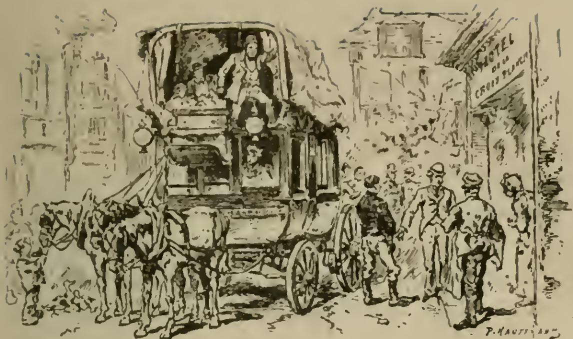
OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 46 VIGNETTES

PAR P. KAUFFMANN

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887



LES VACANCES
D'ÉLISABETH

CHAPITRE I

L'auberge du père Reauquebou.

« Viens ici, Francis, que je te tire un peu les oreilles, afin de t'apprendre à n'arriver, une autre fois, qu'à l'heure réglementaire. »

Ainsi parlait, en grossissant sa voix, Pierre Reauquebou, propriétaire de l'auberge de la *Croix-Blanche*, la principale auberge d'Orgelet, bourg important du département du Jura.

Il s'adressait à Francis Jolivert, jeune gars de dix-sept ans à peine, qui, ce jour-là, remplaçait son père dans les importantes fonctions de conducteur de la diligence faisant le service de L. à Saint-Claude.

Simon Jolivert et le Père Reauquebou se connaissaient depuis tantôt trente ans; depuis tantôt trente ans aussi, ils étaient les meilleurs amis du monde. Tous deux d'ailleurs étaient bien faits pour s'entendre:

La gaieté de l'un ne le cédait qu'à la jovialité de l'autre, et, si la probité du conducteur était reconnue à vingt lieues à la ronde, l'honnêteté de l'aubergiste était devenue proverbiale.

Ce n'est pas tout. Les deux amis avaient encore entre eux un autre point de ressemblance : ils étaient exacts par tempérament, par devoir et par habitude.

Trois fois par semaine, à onze heures précises, en même temps que la diligence du bonhomme Jolivert s'arrêtait devant l'auberge du père Reauquebou, le père Reauquebou faisait servir un déjeuner des plus succulents aux voyageurs du bonhomme Jolivert.

Les choses se passaient ainsi depuis plus d'un quart de siècle, lorsque, le 4 Août 187., cette entente si admirable se trouva pour la première fois en défaut.

Francis Jolivert étant de trois quarts d'heure en avance, le déjeuner des voyageurs n'était pas prêt.

Forcément, ils devaient attendre.

En présence de ce fait inouï, incroyable, dans

les fastes de l'auberge de la *Croix-Blanche*, le père Reauquebou se troubla. De rouge qu'il était habituellement, il devint cramoisi ; alors, cédant à son juste courroux, il résolut d'infliger, devant tous, un châtiment exemplaire au jeune conducteur en herbe, auteur d'un désordre sans nom.

Dejà, l'oreille droite de Francis, une oreille dont le prodigieux développement devait être le résultat des corrections paternelles, se trouvait à portée de la large main de l'aubergiste, lorsqu'un voyageur s'écria soudain :

« Arrêtez, Reauquebou ; car si Francis Jolivert est en avance aujourd'hui, c'est par mon ordre. »

Pour le coup, la face de l'aubergiste tourna au violet ; le pauvre homme faillit tomber à la renverse.

Il regarda avec un ébahissement comique le personnage qui se permettait de déranger ainsi les traditions d'exactitude quelque peu routinière de la diligence et de l'auberge, et ne trouva pas d'abord un seul mot à répondre.

Mais, remarquant bientôt le grand air de ce jeune homme, dont la fière attitude imposait le respect, il s'inclina devant lui en disant :

« Monsieur est le voyageur du coupé, sans doute?

— Oui, mon ami ; et j'ai deux services à vous demander.

— Je suis aux ordres de Monsieur.

— En premier lieu, je désire que vous épargniez les oreilles de Francis. Je vous l'ai déjà dit,

en se trouvant ici avant l'heure prescrite, il n'a fait que m'obéir.

— L'enfant n'étant pas coupable, je serais injuste de le punir.

— Fort bien. En second lieu, je vous prie de me procurer immédiatement une voiture quelconque. J'accompagne ma mère qui est souffrante; l'un et l'autre, nous sommes fort pressés d'arriver, et nous voudrions continuer notre route sans la plus légère interruption.

— Une voiture! s'écria l'aubergiste, impossible! Monsieur, impossible! Nos moindres chars à bancs ont été retenus dès hier pour la foire de V..., qui a lieu demain.

— Ne pourrais-je pas à prix d'or.... » reprit le voyageur.

Le Père Reauquebou ne le laissa pas achever: « Rompre un de ces engagements! Non, non, » dit-il.

Et, avec une certaine dignité, il ajouta :

« Monsieur n'est certainement pas du pays; sans cela, il saurait que, dans nos montagnes, la parole d'un homme a plus de poids que l'or.

— C'était ainsi il y a vingt ans encore, je le sais, murmura l'étranger; mais aujourd'hui..... »

Alors, quittant l'aubergiste, il alla ouvrir la portière du coupé où se trouvait une dame de cinquante ans environ, aux traits fins, réguliers, à l'air souffrant, et qui portait dans toute sa personne un incontestable cachet d'élégance et de distinction.

« Ma mère, lui dit-il, vous me voyez bien dé

solé : impossible de vous procurer une voiture.

— En ce cas, répondit la voyageuse, nous attendrons dans le jardin de l'aubergiste le départ de la diligence. »

Et, se couvrant le visage d'un épais voile de gaze :

« Aidez-moi à descendre, mon cher Olivier, » ajouta-elle.

Au même instant, de vigoureux coups de fouet se firent entendre, et une calèche de voyage entra rapidement dans la cour de l'auberge.

Le père Reauquebou se précipita au devant des nouveaux arrivants, que les voyageurs de la diligence, occupés jusque-là à deviser entre eux, entourèrent aussitôt. Seul, le jeune homme, que nous désignerons désormais sous le nom d'Olivier, et sa mère se tinrent un peu à l'écart.

La calèche de voyage, conduite par un majestueux cocher à livrée de couleur sombre, ne contenait que deux personnes : une femme entre deux âges, d'une apparence modeste et convenable, et une ravissante petite fille de dix à douze ans.

« Bonjour, père Reauquebou, dit cette dernière, en se soulevant à demi, comme pour mieux voir ceux qui faisaient cercle autour d'elle. Je ne déjeunerai pas chez vous aujourd'hui.

— Nous avons pourtant de bien beaux poulets à la broche, s'empressa de répondre l'aubergiste qui, de longue date, connaissait le goût prononcé de l'enfant pour le poulet rôti.

— C'est bien tentant, ce que vous me dites là, reprit la fillette avec un sourire; mais n'importe.

D'abord, je ne suis pas gourmande, et puis, je ne veux pas perdre une minute, tant j'ai hâte de voir grand-père et grand'mère. Regardez ce que je leur apporte. »

Et l'enfant prenant dans ses mains quatre beaux volumes dorés sur tranches et quatre couronnes de feuilles de laurier les montra au père Reauquebou avec un naïf orgueil.

L'aubergiste fit un geste d'admiration profonde.

« Que c'est beau! s'écria-t-il. Que c'est beau! Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse seront bien heureux.

— C'est ce que je pense aussi, dit la petite fille, et c'est pourquoi je suis si pressée d'arriver au Grand-Châtel. »

Un murmure approbateur circula parmi les spectateurs de cette scène enfantine.

« Il faut avouer, déclara un jeune homme vêtu avec autant de laisser aller que de mauvais goût, un commis voyageur en vins, que, pour une permière année de pension, ce sont de beaux succès. »

Tout en parlant ainsi, il s'approchait curieusement de la voiture, afin d'examiner les livres que la fillette avait posés sur ses genoux.

« *Voyons voir!* » dit à son tour un gros commerçant en fromages, se servant de cette locution si familière aux gens de la montagne.

Puis, tous deux tendirent leurs mains vers l'enfant. — Mais elle, les regardant toute surprise :

« Je parlais à mon vieil ami Reauquebou, et

non à vous, Messieurs, que je ne connais pas », répondit-elle avec quelque hauteur.

Le commis voyageur en vins et le gros commerçant en fromages se retirèrent un peu confus, tandis qu'Olivier s'approchait au contraire.

Bientôt, s'adressant à un vieux monsieur, à l'air fort respectable, et dont le nez proéminent était orné de lunettes à branches d'or :

« Pourriez vous me dire, Monsieur, lui demanda-t-il, le plus courtoisement du monde, quelle est cette charmante enfant ?

— Monsieur vient sans doute, ici pour la première fois, répondit aussitôt le vieillard, avec non moins de politesse, autrement il ne ferait pas une semblable question.

— En effet, je suis étranger.

— Et vous avez eu raison, jeune homme, de vous adresser à moi, car, étant le juge de paix du canton d'A...., je connais toutes les familles honorables de la province. »

Olivier s'inclina.

Après un court silence, le vieillard reprit :

« L'enfant est Mademoiselle Élisabeth Vernani, la petite fille du vicomte de Grand-Châtel. »

Le jeune homme laissa échapper un geste de surprise.

Sans paraître le remarquer, le juge de paix continua :

« Elle est aussi jolie que sa mère était bonne, et, ce qui ne gâte rien, elle est appelée à être un jour l'une des plus riches héritières de la contrée.

« Quant à la personne qui l'accompagne, ajouta

le complaisant voyageur, c'est dame Gertrude, la nourrice de l'enfant, aujourd'hui femme de charge au Grand-Châtel.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit Olivier; c'est tout ce que je désirais savoir.»

Puis, après avoir échangé encore quelques paroles avec son interlocuteur, il le quitta pour aller rejoindre sa mère.

« Ah! chère Mère, dit-il en l'abordant, voici une singulière rencontre : cette enfant est Élisabeth Vernani.

— Comment ! la sœur de Maurice?

— Elle-même.

— C'est singulier, en effet. »

Et la mère et le fils continuèrent à causer à voix basse.

De son côté, Élisabeth ne perdait pas son temps. Elle était un peu curieuse; mais quelle petite fille ne l'est pas?. . Aussi, accablait-elle de questions son vieil ami Reauquebou.

« Quel est celui-ci ? quel est celui-là ? » lui demandait-elle, en désignant, l'un après l'autre, chacun des voyageurs qui, réunis en groupes dans la cour de l'auberge, causaient avec animation en attendant le déjeuner.

L'aubergiste répondait à tout : il savait « sur le bout du doigt » disait-il lui-même, l'histoire de chaque habitant du pays.

« Et cette dame voilée qui s'appuie sur le bras de ce jeune homme blond, quelle est-elle? » demanda tout à coup la fillette, remarquant enfin la voyageuse.

Pour cette fois, la science du père Reauquebou se trouva en défaut.

« Sur mon honneur, je l'ignore absolument, répondit-il un peu confus.

— Quoi ! insista la petite curieuse, vous ne savez rien, absolument rien sur le compte de ces deux voyageurs?

— Oh ! si peu de chose !

— Dites toujours. »

Le Père Reauquebou obéit

« Ce sont les voyageurs du coupé, débita-t-il tout d'une haleine; la mère et le fils, j'en suis certain; des étrangers, sans aucun doute, du moins leur accent l'indique; à coup sûr, ils doivent être riches, cela se voit à leur générosité, et nobles, cela se devine à leurs manières.

« Ils m'ont prié de leur procurer une voiture quelconque pour continuer leur route; malheureusement il ne se trouve pas aujourd'hui, dans toute la ville (l'aubergiste disait toujours la ville en parlant d'Orgelet), le plus misérable char à bancs.

— Alors, que vont-ils faire? demanda encore la fillette.

— Ils attendront le départ de la diligence.

— Où s'arrêtent-ils?

— Le coupé est retenu pour eux jusqu'à Saint-Claude; mais ceci ne prouve rien. »

Elisabeth demeura pensive.

Bientôt, frappant joyeusement dans ses mains :

« Oh ! une idée! une excellente idée! s'écria-t-elle : je vais leur proposer la voiture de grand-père.

— Et Mademoiselle prendra leur place dans le coupé; c'est, en effet, une idée excellente, affirma gravement l'aubergiste. »

Élisabeth haussa légèrement les épaules :

« Vous n'y êtes pas du tout, père Reauquebou, dit-elle. La calèche de grand-père est large; nous y avons tenu six quelquefois; à plus forte raison, devons-nous pouvoir y tenir quatre.

« J'emmène les voyageurs étrangers avec moi. »

Dame Gertrude crut bon d'intervenir :

« Ma chère mignonne, dit-elle, (c'est ainsi qu'elle appelait toujours l'enfant qu'elle avait nourrie) si ces étrangers ne se rendent pas comme nous au Grand-Châtel, comment ferons-nous?

— Nous les conduirons d'abord où ils désirent aller, répondit la petite fille.

— Mais, s'ils vont loin?

— Nous irons loin aussi.

— En ce cas, se permit de faire remarquer la bonne nourrice, nous arriverons fort tard chez monsieur le vicomte, et je vous croyais pressée de lui offrir, ainsi qu'à madame la vicomtesse, vos prix et vos couronnes? »

Élisabeth n'avait pas songé à cela.

Elle resta un instant interdite, et dame Gertrude se félicitait déjà de voir « sa chère mignonne » renoncer à un projet qui lui paraissait, pour le moins, fort extravagant, lorsque l'enfant, relevant la tête, lui dit avec malice :

« Je te comprends, nourrice; tu ne te soucies nullement de courir les grandes routes par cette chaleur étouffante; mais, que veux-tu.... Il faut

bien savoir se gêner quelquefois pour faire plaisir aux autres. »

Alors, sautant lestement à terre, elle alla droit aux deux étrangers.

« Admirable! admirable! » s'écria le père Reauquebou en regardant de tous ses yeux la petite espiègle, qui lui paraissait, ainsi qu'à tant d'autres, une merveille de grâce, de gentillesse et de beauté.

Quant à dame Gertrude, elle se mit en devoir de suivre la fillette, en murmurant à part elle :

« Elle sait bien, la chère mignonne, que j'irais jusqu'au bout du monde, sur un signe de son petit doigt. »

Olivier et sa mère causaient encore, lorsqu'Élisabeth, s'approchant de cette dernière, lui dit avec une volubilité charmante :

« Madame, le père Reauquebou m'a appris que vous cherchiez une voiture. Voulez-vous me permettre de vous offrir la moitié de celle de mon grand-père ; elle est très-bonne; nos chevaux sont de parfaits trotteurs; et puis, vous me ferez plaisir en acceptant. »

Et, le regard fixé sur l'étrangère dont, malgré le voile qui lui cachait le visage, elle était parvenue à surprendre le doux sourire, Élisabeth attendait une réponse.

Ne la recevant pas assez vite à son gré, elle reprit :

« Oh! Madame, ne me refusez pas. Je vous le répète, la voiture de grand-père est bonne· quatre personnes peuvent s'y trouver à l'aise;

d'ailleurs, je me ferai toute petite, et, au besoin, je resterai sans bouger sur les genoux de ma nourrice. Dites, le voulez-vous? »

La voyageuse regarda son fils :

« Qu'en pensez-vous? lui demanda-t-elle.

— Me permettez-vous, ma mère, de répondre pour vous?

— Faites, mon fils.

— Mademoiselle, dit alors le jeune homme, en s'adressant à la fillette, veuillez recevoir nos remercîments et nos regrets; comme les autres voyageurs, nous attendrons, ma mère et moi, le départ de la diligence.

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'être agréable? s'écria vivement l'enfant.

— L'offre que vous nous faites de si grand cœur, Mademoiselle, Monsieur votre grand-père la ratifierait-il? demanda l'étranger, répondant par une autre question à la question de la fillette.

— Mon grand-père m'approuve toujours lorsque je fais quelque chose de bien, déclara Élisabeth avec une fière assurance.

« Demandez plutôt à ma bonne nourrice, » ajouta-t-elle, en se tournant vers dame Gertrude.

Ainsi interpellée, dame Gertrude se lança dans une phrase un peu diffuse, et, au milieu de circonlocutions de toutes sortes, dit, en effet, que monsieur le vicomte lui-même parlerait exactement comme « sa chère mignonne » avait parlé.

La proposition de l'enfant agréait à la voyageuse, qui allait accepter, sans doute, quand Olivier lui souffla à l'oreille :

« *No my dear mother, it is better, believe me, not to accept of this obliging offer* » [1].

Si bas que ces paroles eussent été prononcées, Élisabeth les avait surprises cependant; et, bien qu'Olivier eût eu la précaution, par surcroît de prudence, d'employer une langue étrangère, cette langue étant familière à la petite fille, elle comprit aussi bien que s'il se fût exprimé en français

Alors, elle frappa du pied avec impatience, une teinte rosée couvrit instantanément ses joues et son front, et, de bleus qu'ils étaient, ses yeux devinrent verts.

« Ah ! c'est vous qui ne voulez pas ! s'écria-t-elle, en regardant Olivier bien en face. C'est très-mal ! »

Puis, elle lui tourna le dos.

Mais bientôt, honteuse de ce mouvement d'humeur qu'elle n'avait pas su réprimer, elle revint à la voyageuse :

« Qu'allez-vous penser de moi ? lui dit-elle, avec une confusion qui la rendait mille fois plus charmante encore. Pardonnez-moi. »

Pour toute réponse, la mère d'Olivier embrassa la fillette.

A son tour, l'enfant mit un baiser sur la main de la voyageuse.

Et, se tournant vers l'étranger :

« Quels sont donc les motifs de votre refus ? lui demanda-t-elle. Ne pouvez-vous pas me les faire connaître ?

1. Non ma chère mère, il vaut mieux, croyez-moi, ne pas profiter de cette offre obligeante.

— Impossible, Mademoiselle; vous êtes trop jeune pour les apprécier.

— Trop jeune! reprit Élisabeth en faisant la moue, trop jeune! Voilà pourtant ce que les grandes personnes répondent invariablement à toutes les questions des enfants.

« Mon Dieu, ajouta-t-elle, que donnerais-je pour avoir deux ou trois rides au front et quelques boucles blanches! »

Olivier et sa mère ne purent réprimer un sourire.

« Oui, s'écria la petite fille, dont les yeux brillèrent; car alors je pourrais, plus facilement qu'aujourd'hui, aller, venir, courir le monde, et, peut-être, faire de grandes choses! »

Puis, avec cette incroyable mobilité d'esprit qui formait un des traits distinctifs de son caractère, éclatant de rire, elle ajouta :

« Des cheveux blancs! mais j'y pense... on peut toujours se poudrer ou mettre une perruque de vieille.

« Quel malheur de n'y avoir pas songé plus tôt! Combien grand-père et grand'mère auraient été surpris en me retrouvant coiffée de la sorte. »

Et la folle enfant, quittant brusquement les voyageurs, prit sa course pour s'élancer d'un bond dans la calèche de son grand-père, où dame Gertrude s'empressa de la suivre.

Sur un signe de sa jeune maîtresse, le cocher du vicomte de Grand-Châtel, après avoir fait claquer son fouet de dix façons différentes, enleva vivement ses chevaux.

« Adieu ! » cria alors Élisabeth, tout en envoyant du bout de ses doigts mignons un baiser à la voyageuse.

Le père Reauquebou s'approcha d'Olivier :

« Elle est charmante ! n'est il pas vrai, Monsieur? dit-il ; jolie comme un ange ; de l'esprit comme un démon, et bonne, et compatissante, et charitable au pauvre monde ! La joie, l'orgueil, la consolation de ses grands parents !

« Mais, Monsieur a pu la juger, ajouta le brave homme, puisqu'il a causé un moment avec elle. Monsieur l'admire, sans doute, autant que moi?

— Plus que vous, mon ami, répondit Olivier ; car j'ai découvert sur ce front de onze ans comme une gracieuse auréole. »

L'aubergiste le regarda tout surpris :

« Monsieur est poète, bien sûr, fit-il.

— Peut-être, » répondit l'étranger avec un fin sourire.

Et, offrant le bras à sa mère, il se rendit avec elle dans le jardin de l'auberge.





CHAPITRE II

Le chagrin d'Élisabeth.

Deux heures plus tard, Élisabeth, après avoir gravi à la hâte le perron d'une jolie habitation, communément appelée le *château,* traversait en courant un large vestibule dallé de marbre, puis une salle de billard, puis une bibliothèque, et, poussant précipitamment la porte d'un salon d'été, elle allait tomber comme une bombe sur les genoux d'un vieillard, qui, assis ou plutôt étendu dans un fauteuil de malade, paraissait reposer.

« Qu'est-ce? fit-il en ouvrant les yeux.

— Ce sont des prix et des couronnes que vous

apporte votre petite fille, » répondit Élisabeth, en couvrant de baisers les joues de son grand-père.

Le vieillard enveloppa la fillette d'un indéfinissable regard de tendresse ; et, l'embrassant à plusieurs reprises :

« Comme te voilà grande et belle ! » dit-il.

L'enfant rougit de plaisir.

« Et mes prix! ils sont grands et beaux, eux aussi! reprit-elle, en présentant un à un au vieillard les magnifiques volumes qui, à juste titre, causaient sa joie et son orgueil.

« Celui-ci est le prix d'histoire, disait-elle.

« Celui-là est le prix d'orthographe.

« Ce troisième, le prix de géographie.

« Ce quatrième.... devinez donc, grand Père ?

— Le prix de lecture, sans doute?

—Oh! grand-père, oubliez-vous que j'ai onze ans, et que le prix de lecture ne se donne qu'aux babys.

— Le prix d'écriture, peut-être?

—Vous savez bien, grand Père que j'écris comme un chat.

— Le prix d'application ?

— Fi ! C'est le prix des ânes !

— Le prix de sagesse?

— Non, car, au couvent, l'on me reproche, chaque jour, mon constant bavardage.

— Ah ! j'y suis : c'est le prix de calcul?

—Hélas! je n'ai pu, malgré tous mes efforts, me fourrer dans la tête cette infernale table de multiplication.

— Alors, c'est le prix d'ouvrage manuel?

— Pas du tout, cher grand-père. C'est.... c'est.... c'est le prix de dessin. Vous n'en êtes pas mécontent, j'espère? »

Le vieillard fronça le sourcil.

« Comment! Cela vous fait de la peine! Et pourquoi? demanda la fillette.

— Élisabeth, ne vous avais-je pas formellement défendu cette étude? » répondit le grand-père avec sévérité.

L'enfant, prise en faute, se jeta au cou du vieillard, et mêla ses pleurs à ses baisers.

« Allons, allons, calme-toi, ma petite Lisbeth, reprit le vicomte de Grand-Châtel complétement désarmé par les caresses de la fillette, et plus encore par ses larmes; mais promets-moi, à l'avenir, de ne plus désobéir à ton vieux grand-père

— Qui dit que vous êtes vieux! mon petit grand-père, répondit la maligne enfant, en évitant de rien promettre. Moi, je vous trouve toujours jeune, toujours joli, toujours beau; presque aussi beau que le monsieur que j'ai vu à Orgelet.... Il n'avait pas comme vous des cheveux blancs, c'est vrai; mais j'aime les cheveux blancs, et je voudrais bien en avoir.

— De quel monsieur parles-tu, fillette? dit le vieillard un peu surpris.

— Ah! c'est vrai. Vous ne pouvez savoir encore. C'est une rencontre que j'ai faite, et que je vais vous raconter.

« Mais où est donc grand' mère? Chère grand'-mère, et moi qui allais l'oublier!

— Ta grand' mère est à l'église, ma fille ; nous ne t'attendions pas sitôt.

— Je crois bien : je n'ai même pas voulu, pour arriver plus vite, jeter un coup d'œil sur les poulets dorés du père Reauquebou. Il vous dira cela quelque jour.

« Dois-je aller rejoindre grand' mère?

— Non, reste ici ; j'ai du plaisir à causer avec toi. »

Élisabeth devint pensive.

« Que m'accordez-vous en récompense de mes quatre beaux prix? demanda-t-elle après un court silence.

— Que désires-tu?

— Un voyage en Suisse, en attendant mieux, cher grand-père ; un vrai voyage de touriste : nous irions à pied, et à petites journées, du Grand-Châtel à Saint-Claude; puis, de là, par la Faucille à Gex, et de Gex à Genève. Ce serait charmant.

— Tu n'oublies qu'une chose, petite, c'est que mes vieilles jambes ayant perdu leur force et leur souplesse, je ne saurais entreprendre de semblables périgrinations.

— Ah! c'est vrai, repartit l'enfant dont le visage s'assombrit soudain; vous avez été malade, pauvre cher grand-père! »

Et, de nouveau, elle parut réfléchir.

« Puisque ce voyage est impossible, reprit-elle bientôt, je viens de former un autre projet. Me permettez vous de vous le soumettre?

— Parle.

— Je sais que ma cousine d'Antre doit aller avec

ses filles, Betty, Odette et Simonne, passer tout le mois de septembre à Paris; ne pourriez-vous me confier à elle? A défaut de la Suisse, je verrais la grande ville que je ne connais pas.

— Je ne confie mon cher trésor à personne. »

Élisabeth fit la moue.

« Quoi! fillette, lui dit alors le vieillard, ton humeur vagabonde te ferait-elle désirer à ce point de me quitter si vite?

— Pardonnez-moi, s'écria Élisabeth, en se jetant, une fois encore, au cou de son grand-père. Vous savez combien je vous aime; combien je suis heureuse de me retrouver auprès de vous; mais, c'est plus fort que moi, il faut que je remue, que je change de place, que je voyage. Je voudrais tout voir, tout connaître, aller partout, et partout en même temps; je voudrais... »

Le vieillard l'interrompit, et, d'une voix sévère:

« Élisabeth, lui dit-il, la femme n'est pas faite pour la vie aventureuse que vous semblez rêver. Dieu lui a donné une autre mission, et confié un autre rôle : elle doit être d'abord l'ange de sa famille, et plus tard, l'ange de son foyer.

« Me comprenez-vous?

— Oui, grand-père.

— Eh bien! désormais faites de mes paroles la règle de votre conduite, et bientôt vous apprendrez, par votre propre expérience, que cette vie d'intérieur, qui, au premier abord, peut vous paraître monotone, renferme cependant en soi des jouissances inexprimables. »

De cette leçon élevée, Élisabeth n'avait parfai-

tement saisi que le point fort secondaire pouvant actuellement s'appliquer à elle-même; elle répondit avec soumission :

« Vous serez obéi, cher grand-père : je resterai ici tout le temps de mes vacances, et je ne m'ennuierai pas au Grand-Châtel parce que j'y serai avec vous, avec grand'mère et aussi avec mon frère.

« Mais, à propos, où est-il donc Maurice, mon bon frère, qu'il n'est pas encore venu m'embrasser? » ajouta-t-elle vivement.

A ce nom de Maurice prononcé par l'enfant, le front du vieillard se couvrit d'une étrange pâleur.

« Ne parle jamais de lui, dit-il.

— Grand Dieu! serait-il mort? s'écria la fillette, les yeux noyés de larmes.

— Mieux vaudrait cela peut-être! murmura le grand-père avec amertume.

— Qu'a-t-il fait?... Que lui est-il arrivé?... demanda Élisabeth au milieu de ses pleurs.

— Ne parle jamais de lui, répéta le grand-père.

— Ah! il est mort! Je vois bien qu'il est mort! s'écria la petite fille, en éclatant en sanglots.

— Pauvre enfant! murmura le vieillard, tu souffres bien, et, cependant, qu'est ta douleur, si je la compare à la mienne! »

Puis, sentant qu'il devait à sa petite fille au moins une partie de la vérité :

« Élisabeth, lui dit-il, d'une voix brisée par l'émotion, celui que tu viens de nommer vit, je te l'affirme; mais il est mort pour moi. J'ai voulu qu'il fût mort pour ta grand'mère. Je désire qu'il soit mort pour toi. »

L'enfant le regarda avec stupeur. Évidemment elle ne comprenait pas.

« Je lui ai fermé ma demeure, continua le vieillard; car il a.... Mais, non, tu ne dois pas savoir. »

Debout devant son grand-père qu'elle interrogeait du regard, Élisabeth cherchait à saisir le sens de ces paroles.

Tout à coup, la lumière se fit dans son esprit. Son frère, son cher Maurice avait commis une faute! Une faute pour laquelle son grand-père l'avait chassé.

La pauvre enfant se laissa glisser à genoux, et, joignant les mains dans l'attitude de la prière :

« Grâce! pour lui, grand-père, » supplia-t-elle.

Le vieillard la releva doucement, et, la posant sur ses genoux :

« Réponds-moi bien franchement, Élisabeth, lui dit-il. As-tu en ton grand-père une confiance pleine et entière? Crois-tu qu'en éloignant de son foyer un ingrat et un rebelle, il n'a fait qu'accomplir un acte de justice? »

Élisabeth était élevée dans le respect de son aïeul; sa foi en lui égalait pour le moins sa tendresse ; elle répondit sans hésiter :

« Je le crois, grand-père.

— Et si j'exige de toi une promesse formelle, celle de ne plus jamais me reparler de lui, te sens-tu de force à me la faire? »

Avec une rare promptitude d'intelligence, Elisabeth entrevit en un clin d'œil la douloureuse situation qu'allait lui créer une semblable promesse; mais, étant douée d'un jugement sûr et droit, elle

comprit en même temps que le silence et la soumission étaient, pour elle, les meilleurs moyens de plaider, auprès de son grand Père, la cause de son frère chéri.

Sans plus d'hésitation que la première fois, bien qu'avec moins de fermeté, elle répondit donc :

« Je vous le promets, grand-père.

— Bien, ma fille aime-moi pour deux, maintenant.... Toi seule me reste; car lui n'est plus mon fils.

— Edouard, murmura alors une voix à l'oreille du vieillard, Edouard, ne parlez pas ainsi; songez à la promesse que, tous deux, nous avons faite à notre pauvre chère Adélaïde. »

Elisabeth releva la tête.

« Grand'mère! » s'écria-t-elle.

Et elle se jeta dans les bras d'une dame âgée, qui la pressa sur son cœur.

C'était la Vicomtesse de Grand Châtel.

En revenant de l'église, elle était entrée sans bruit dans le salon d'été, pensant que son mari y reposait encore. C'est ainsi qu'elle avait surpris les derniers mots de la conversation du grand-père et de la petite fille; c'est ainsi qu'elle avait pu dire quelques paroles en faveur de l'enfant qu'elle n'avait cessé de chérir.

Aux douloureux souvenirs évoqués par sa douce compagne, le vieillard avait répondu par un profond sonpir; puis, désignant Elisabeth :

« Emmenez-la dit-il; je désire être seul. »

Plus bas, il ajouta, en pressant affectueusement la main que lui tendait sa femme :

« Faites en sorte de la distraire. Pauvre enfant! elle est trop jeune encore pour toucher du doigt, après nous, nos peines et nos tristesses! »

Alors, la grand'mère et la petite fille quittèrent lentement ce salon, où Elisabeth, il y avait une heure à peine, était entrée la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Lorsque la porte se fut refermée sur elles :

« Ah! s'écria l'enfant, en se jetant, de nouveau, dans les bras de sa grand'mère, voilà donc ce premier jour de vacances que, depuis six mois, j'appelle de tous mes vœux!

— Hélas! telle est la vie, répondit la grand'mère; l'instant où nous espérions goûter le bonheur est souvent celui où nous versons des larmes. »

Puis, voulant, selon la recommandation de son mari, distraire l'enfant de son vif chagrin, elle l'entraîna dans la salle de billard, où elle avait fait rassembler pour elle des jeux et des jouets de toutes sortes.

Le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel formaient entre eux, tant au moral qu'au physique, le contraste le plus frappant. On eût dit qu'ils se complétaient l'un par l'autre.

Avec sa haute taille, qu'en dépit des années, il tenait droite et ferme toujours, son œil noir un peu dur et sa parole brève, on reconnaissait, sans peine, dans le vieux gentilhomme le fils de ces nobles seigneurs qui rendaient jadis haute et basse justice dans ces vastes domaines, dont le nom seul lui était resté.

La vicomtesse, sa femme, ne rappelait, au contraire, que ces modestes châtelaines, suaves et douces créatures, n'exerçant d'autre empire que celui de la charité.

Si elle était toute amabilité, toute grâce, toute tendresse, son époux était un peu froid, souvent austère, parfois rigide, et, à mesure qu'il approchait de la tombe, sa sévérité semblait grandir

Un point surtout le trouvait inflexible : c'était le manque de respect et de soumission dus au chef de famille.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, cette sévérité, peut-être excessive, n'excluait nullement une parfaite justice, et le noble vieillard était non-seulement un loyal gentilhomme, mais encore une grande âme, un grand cœur et un grand chrétien.

Grâce à l'administration sage et éclairée du vicomte de Grand-Châtel, sa fortune et celle de sa femme, fortune peu considérable d'abord, s'était singulièrement accrue.

Outre des bois immenses, plusieurs fermes modèles et des propriétés de toutes sortes, ils possédaient encore une fort belle maison à X, et trois jolis castels, tant dans le vignoble que dans la montagne.

Les deux vieillards passaient successivement plusieurs mois de l'année dans ces diverses résidences; mais leur séjour favori à tous deux, celui où ils revenaient le plus volontiers, c'était le Grand-Châtel. Le Grand-Châtel leur rappelait à la fois de si chers et de si douloureux souvenirs!

Là, était née leur fille unique, leur Adélaïde aimée, leur joie et leur orgueil; là vingt-six ans plus tard, elle était morte, leur confiant, à sa dernière heure, son fils Maurice, alors âgé de huit ans, et sa fille Élisabeth, qui n'avait pas plus de huit jours.

La mort de leur mère rendait ces pauvres enfants tout à fait orphelins; car, depuis six mois environ, leur père avait cessé de vivre.





CHAPITRE III

Le récit de Nel.

La première pensée d'Élisabeth, en s'éveillant le lendemain de grand matin, fut pour son frère Maurice, et la seconde, pour son grand-père et sa grand'mère.

Toutefois, ces pensées, loin d'être, comme la veille, remplies d'amertume, étaient consolantes, au contraire.

« Je ne pourrai pas leur parler de lui, se dit-elle ; mais je serai si affectueuse, si obéissante, si douce et si soumise, qu'à la fin, grand'mère, du moins, prendra pitié de moi et me dira ce qu'il est devenu. »

Après ce court monologue, la fillette se leva promptement, fit avec dévotion sa prière; puis, sans le secours de personne, elle procéda, à la hâte, à sa toilette du matin.

Ses épaisses boucles blondes, un peu rebelles, furent emprisonnées sans pitié dans un large réseau de soie blanche, ses pieds mignons furent chaussés de petites mules de satin bleu, et sa taille élancée disparut sous un frais peignoir de percale blanche à dessins pompadour.

Sa toilette terminée, Élisabeth ne jeta même pas un coup d'œil à son miroir.

Eut-elle tort? Non, sans doute; car le miroir lui eût dit qu'elle était charmante, et le sachant, elle eût perdu peut-être de sa gracieuse simplicité.

Elle avait d'ailleurs bien autre chose à faire, la gentille fillette, que de contempler dans une glace son délicieux minois.... N'avait-elle pas à écouter le babil de Kin, superbe perroquet des îles qui, à l'exemple de sa petite maîtresse, causait beaucoup trop à tort et à travers; n'avait-elle pas à caresser Dika, sa jolie levrette à la robe grise et aux yeux noirs; n'avait-elle pas surtout à mettre un peu à la torture Hermine, belle chatte blanche qui, pour son malheur, ne fit jamais que pattes de velours?

Lorsqu'elle fut lasse du bavardage de Kin, des caresses de Dika, des minauderies d'Hermine :

« Allons voir grand-père et grand'mère, » s'écria-t-elle.

Et, descendant quatre à quatre l'étroit escalier conduisant de sa chambre à l'appartement du

vicomte et de la vicomtesse de Grand-Châtel, elle faillit renverser sur la dernière marche Germain, vieux serviteur de la famille, qui, remplissant au château les triples fonctions de valet de chambre du vicomte, de maître d'hôtel et de factotum, se rendait chez dame Gertrude, afin d'y conférer avec elle de quelque sujet important.

« Ouf ! dit-elle, mon pauvre Germain, je crois bien vous avoir fait mal ; j'en suis fâchée vraiment. Aussi, pourquoi vous trouver sur mon passage? »

Et, tandis que le vieillard se confondait en excuses sur l'extrême maladresse qu'il avait eue de monter l'escalier lorsque sa jeune maîtresse le descendait au contraire, Élisabeth s'empressa d'ajouter :

« Puis-je entrer chez mes grands-parents?

— M. le vicomte repose encore, et Mme la vicomtesse vient de se rendre à l'église pour y entendre la messe, » répondit le fidèle serviteur en s'inclinant avec respect.

La fillette ne put réprimer un léger mouvement de dépit :

« En vérité, murmura-t-elle, grand-père a bien raison d'assurer que j'arrive toujours ou trop tôt, ou trop tard : trois minutes plus tôt, grand'mère m'emmenait avec elle ; trois quarts d'heure plus tard, elle était de retour.

« Que faire, en l'attendant? Ah! si mon cher Maurice était là, je ne serais certes pas embarrassée pour si peu. Mais il me reste Nel. Pauvre Nel! comment n'y ai-je pas songé déjà? »

Alors, courant de toute la vitesse de ses jambes

dans la direction de la ferme, Élisabeth se mit à crier :

« Nel ! Nel ! Nel ! »

A ces appels successifs, un jeune garçon d'environ douze ans sortit d'un hangar, et se mit à courir, lui aussi.

Quelques pas le séparaient encore de la fillette, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, rouge de surprise et d'émotion.

« Eh bien ! Nel, lui dit Élisabeth, en s'approchant et en lui frappant amicalement sur l'épaule, c'est ainsi que tu me reçois ! Au lieu de me faire l'accueil empressé auquel j'ai bien droit, j'imagine, tu restes là bouche béante et bras ballants ! »

Nel ne savait que répondre. De grosses larmes roulaient sur ses joues ; mais, disons-le bien vite, c'étaient des larmes de reconnaissance, des larmes de bonheur.

La fillette le comprit, sans doute, car elle reprit avec un doux sourire :

« Et moi aussi, Nel, je suis contente de te revoir ! »

Puis, gaiement, elle ajouta :

« Quelles bonnes parties nous allons faire ensemble ! »

De plus en plus intimidé, Nel finit par balbutier ces mots :

« Dieu vous garde, mademoiselle, et vous bénisse ! »

Pour le coup, Élisabeth partit d'un franc éclat de rire.

« Depuis quand, s'écria-t-elle un peu moqueuse,

agis-tu aussi cérémonieusement avec moi? et ai-je donc, en moins d'un an, vieilli d'une si extraordinaire façon que tu me prends pour ma grand'mère?

« Allons, viens; j'ai à te parler. »

Qui était Nel? D'où venait-il? On ne le sut jamais au juste, et, en cela, comme en bien d'autres choses, on dut se borner aux suppositions.

Six ans avant l'époque où commence ce récit, le vicomte de Grand-Châtel avait trouvé un petit garçon malade, presque mourant, dans un des fossés bordant son parc.

Il l'avait recueilli.

Durant plusieurs semaines, l'enfant fut en proie à une fièvre violente qui fit craindre pour ses jours. Cette fièvre ne le tua pas cependant; mais elle lui enleva la mémoire du passé. Revenu à la vie, le pauvre petit avait tout oublié; tout, jusqu'au nom qu'il portait.

Des informations successives prises par le vicomte de Grand-Châtel au sujet de cet enfant trouvé, il résulta qu'une bande de saltimbanques, arrivant des provinces du midi, venait de traverser la Comté, pour se rendre en Allemagne.

Le petit garçon faisait-il partie de cette troupe nomade? On pouvait le croire d'autant mieux que son teint légèrement cuivré, ses yeux bruns, ses cheveux noirs indiquaient chez lui une origine méridionale. De plus, il s'exprimait en un mauvais français, tenant à la fois du basque et du patois provençal, et cette langue, beaucoup trop fantai-

siste, rappelait assez celle de certains batteurs d'estrade que l'on rencontre parfois, soit dans les Alpes, soit dans les Pyrénées. Mais tout cela ne prouvait rien; aussi le vicomte, après déclarations faites, se décida-t-il à garder l'enfant qu'il avait recueilli, quitte à le rendre plus tard s'il était l'objet de sérieuses réclamations.

Il le confia à la fermière de Grand-Châtel, et cette brave et digne femme l'appela Nel, en souvenir de Nelly, sa fille aînée, qu'elle avait perdue.

Nel grandit donc au milieu des enfants du fermier, jeunes gars méchants, paresseux et jaloux, qui le virent d'un mauvais œil. Le pauvret supporta en silence leurs taquineries constantes, leurs injures et même leurs coups.

Cependant, cette douceur et cette patience, loin de toucher ces enfants sans pitié, les exaspérèrent au contraire. Ils ameutèrent contre leur jeune camarade une dizaine de vauriens de leur âge, leurs dignes amis, et Nel devint bientôt le souffre-douleur de ces gamins indisciplinés, querelleurs et rebelles à tout frein, à tout joug.

Chaque jour, ils inventaient pour le *petit bohême* (c'est ainsi qu'ils désignaient Nel) un nouveau tourment, un nouveau supplice.

Un matin qu'après l'avoir surpris à l'improviste, et l'avoir suspendu pieds et poings liés à la plus haute branche d'un magnifique pommier, ils s'apprêtaient, les mains remplies de pommes, à le prendre pour cible, Élisabeth parut soudain.

« Méchants garçons! s'écria-t-elle, n'avez-vous pas honte de torturer ainsi ce pauvre Nel? »



Méchants garçons! s'écria-t-elle.

Et, rouge d'indignation et de juste colère, elle s'élança sur les petits vagabonds, qui s'enfuirent à son approche.

Élisabeth les rappela :

« Revenez ici, ordonna-t-elle; je veux vous reconnaître tous. »

Les jeunes coupables n'osèrent désobéir; ils revinrent l'un après l'autre.

« Jean-Claude? » demanda Élisabeth.

Un garçonnet, dont la grosse tête était surmontée d'une forêt de cheveux roux, sortit alors du groupe serré que formaient les enfants pris en faute.

C'était le fils aîné du fermier du Grand-Châtel.

« J'étais sûre de te trouver là, lui dit Élisabeth avec mépris. Détache Nel. »

Et comme le jeune drôle ne se pressait pas d'obéir :

« Détache-le; je le veux, » reprit-elle.

Jean-Claude, en maugréant, coupa un à un les liens qui retenaient le pauvre Nel, et retourna se joindre à ses dignes camarades.

Élisabeth se tourna vers eux tous :

« Écoutez-moi bien, leur dit-elle, je prends Nel sous ma protection. À partir d'aujourd'hui, celui dont il aura à se plaindre sera puni par mon grand-père. »

D'un ton impératif, elle ajouta :

« Et maintenant, allez-vous-en. »

A ces paroles, la petite troupe disparut comme une volée d'oiseaux.

« Viens, Nel, dit alors Élisabeth, en prenant le

petit garçon par le bras; désormais, tu n'as plus rien à craindre d'eux, je te l'affirme. »

En effet, à partir de ce jour, Nel n'eut plus à souffrir de ses jeunes camarades. Il en conserva à sa généreuse protectrice une reconnaissance sans bornes et un dévouement absolu. Il devint son plus obéissant serviteur, son esclave, son chien fidèle. A maintes reprises, on le surprit épiant les moindres fantaisies de sa chère bienfaitrice, toujours prêt à les satisfaire. Une maladie assez longue que fit Élisabeth le jeta dans un désespoir profond; ce fut bien pis encore lorsque, plus tard, la fillette quitta le Grand-Châtel.

Durant toute une semaine, il erra morne et sombre à travers la campagne; puis, un matin, il disparut.

Cinq jours après, un jeune garçon sonnait à la porte du couvent de X..., en demandant Élisabeth Vernani.

A son visage couvert de sueur et de poussière, à ses cheveux en broussailles, à ses vêtements en désordre, la sœur tourière le prit pour un vagabond, et, après lui avoir remis une légère aumône que l'enfant ne voulut pas accepter, elle referma la porte, en le priant de passer son chemin.

Le garçonnet sonna de nouveau. La bonne sœur refusa d'ouvrir.

Alors, il employa la ruse : blotti derrière un mur, il demeura là, pendant un quart d'heure environ, ne bougeant pas, retenant son haleine-puis, tout à coup, se suspendant à la cloche de la

maison bénie, il fit entendre un tel carillon que la sœur tourière, perdant la tête, ouvrit la porte à deux battants.

L'enfant entra. Il allait renouveler sa prière, lorsque Élisabeth qui, avec deux ou trois autres espiègles de son âge, faisait le guet autour de la porte d'entrée, s'avança vivement.

« Nel ! s'écria-t-elle, qui t'envoie? Pourquoi as-tu quitté le Grand-Chatel?

— Je n'y pouvais vivre sans vous, mademoiselle, répondit Nel (car c'était lui).

— C'est mal ce que tu as fait là, reprit la fillette. Grand-père sera bien mécontent. »

Et comme le jeune garçon levait sur elle un regard suppliant :

« Oui, je sais ce que tu désires, ajouta-t-elle. Rester ici.... C'est malheureusement impossible. Retourne donc au Grand-Châtel, et prie Grand-père, à cause de moi, de vouloir bien te pardonner. »

Nel courba la tête, et obéit en dévorant ses larmes.

« Pauvre Nel ! murmura la fillette, tout en suivant des yeux le jeune garçon marchant à pas pressés sur la route poudreuse, il fait vingt lieues à pied pour venir me rejoindre, et sur un ordre de moi, il me quitte aussitôt.

« Oh! s'exclama-t-elle soudain, et moi qui le laissais partir sans une bonne parole, sans même m'informer s'il possède quelque argent! Non, non ; cela ne doit pas être; cela ne sera pas. »

Alors, poussant la sœur tourière, dont la sur-

prise fut telle qu'elle n'eut pas l'idée de retenir l'enfant, elle s'échappa par la porte restée ouverte, s'élança sur la route à son tour, et rejoignit bientôt son ami Nel, auquel elle jeta sa bourse et ces mots :

« Courage! Dans quelques mois, je reviendrai au Grand-Châtel.

— Merci! » murmura Nel, tandis qu'Élisabeth, plus vive que la gazelle, regagnait le couvent.

La sœur tourière voulut hasarder quelques observations :

« Vous avez commis une grande faute, mademoiselle Élisabeth, fit-elle, et notre Mère supérieure vous punira certainement.

— Ma bonne sœur Marthe, s'empressa de dire la fillette, qui ne se souciait nullement de mettre la Mère supérieure dans ses confidences, je ne mérite, croyez-moi, ni d'être punie, ni d'être grondée, et si vous me promettez de ne raconter à personne ce que je viens de faire, je dirai pour vous tout un grand chapelet. »

Sœur Marthe aimait Élisabeth, et, tant pour épargner un chagrin à l'enfant que pour avoir part à ses prières, elle consentit à se taire.

C'est ainsi que la Mère supérieure du couvent de X... ignora toujours la venue de Nel et l'escapade d'Élisabeth.

D'après tout ce qui précède, le lecteur comprendra sans peine l'émotion que Nel dut éprouver en revoyant Élisabeth, le lendemain du retour de la fillette au Grand-Châtel.

« Viens, j'ai à te parler, » lui avait-elle dit, et elle l'avait entraîné dans la large avenue de tilleuls conduisant du château au parc.

Lorsqu'ils furent assez éloignés pour être à l'abri de toute oreille indiscrète :

« Où est mon frère Maurice? et que sais-tu de lui? » lui demanda-t-elle vivement.

Nel ne répondit pas.

« Que s'est-il passé entre grand père et Maurice? » reprit la fillette plus vivement encore.

Le jeune garçon hésita un instant, et enfin murmura, en rougissant beaucoup :

« Je l'ignore, mademoiselle. »

Cette hésitation et cette rougeur n'échappèrent pas à la fillette.

« Tu mens, Nel, fit-elle. Tu mens, et tu espères me tromper!... Dis-moi la vérité, bien vite. »

De nouveau, Nel garda le silence.

« Oh! c'est trop fort, s'écria Élisabeth, tu me résistes en face, tu te plais à me faire de la peine.

« Va, tu n'es qu'un ingrat! »

Nel répondit bien bas :

« Pardonnez-moi, mademoiselle; mais on m'a défendu de parler de M. Maurice.

— Ah! on te l'a défendu! Eh bien! moi, je te l'ordonne! cria Élisabeth, qui ajouta bientôt avec plus de douceur :

« Depuis quand, Nel, as-tu des secrets pour moi?... Depuis quand ne fais-tu plus toutes mes volontés?... Ne comprends-tu pas mon inquiétude et mon chagrin?...

« D'ailleurs, mon cher, ton silence serait peine

perdue : ce que tu refuses de me dire aujourd'hui, un autre me le dira demain; car, pour savoir où est Maurice, pour apprendre ce que l'on me cache à son sujet, je suis résolue à interroger tout le monde, et même, s'il le faut, à écouter aux portes.

« Eh bien! parleras-tu, maintenant? »

Nel connaissait depuis longtemps l'incroyable force de volonté d'Élisabeth; il savait que ce qu'elle venait de lui dire, elle était bien fille à le faire; mieux valait donc lui obéir.

« Je parlerai, mademoiselle, répondit-il.

— A la bonne heure, » reprit Elisabeth, dont un sourire de triomphe entr'ouvrit les lèvres.

Et s'asseyant sur un des bancs rustiques placés de distance en distance dans la grande avenue :

« Tiens-toi là, devant moi, dit-elle. Je t'écoute de toutes mes oreilles.

— Il y a bientôt six mois, commença le jeune garçon, M. Maurice quitta Paris pour revenir au Grand-Châtel.

« Depuis longtemps déjà, il avait terminé ses études, et M. le vicomte l'avait rappelé.

« Pendant quelques semaines, tout marcha ici comme par le passé; mais bientôt les choses changèrent : M. le vicomte devint sombre, Mme la vicomtesse pleura souvent, et M. Maurice perdit sa gaieté; puis, M. le vicomte ne quitta plus sa chambre, Mme la vicomtesse alla plus fréquemment à l'église, et M. Maurice s'éloigna tout le jour.

« Parti de grand matin, il rentrait fort avant dans la soirée, et, malgré les ordres de M. le

vicomte, malgré les prières de Mme la vicomtesse, il ne prit plus jamais ses repas au château.

— Pauvre Maurice! fit Élisabeth les yeux humides de larmes.

« Où allait-il? ajouta-t-elle presque aussitôt.

— Dans les champs, dans la forêt, dans la montagne; un peu partout. On raconte même, à ce sujet, beaucoup de choses que je ne peux pas croire.

« Ainsi Firmin, le petit pâtre, affirme l'avoir aperçu chaque jour, au soleil levant, du côté du village de Pratz, tandis qu'Onézime, le facteur rural, soutient l'avoir vu bien des fois, au contraire, et toujours au lever du soleil, sur les terrains de la Grange-aux-Guis. »

Élisabeth fit un geste de surprise.

« Ce n'est pas tout, continua le jeune garçon.

« Arsène, le garde-champêtre, a raconté devant moi, et à plusieurs reprises, que, lorsque tintait l'angelus de midi, en quelque endroit que se trouvât M. Maurice, il n'avait qu'à sonner du cor de chasse avec force, pour être rejoint, à l'instant même, par un grand monsieur, dont un large chapeau cachait tout le visage.

« Cela dura ainsi jusqu'à la mi-juillet.

— Et après? » demanda Élisabeth, avec une fébrile impatience.

Nel parut hésiter.

« Continue, mon bon Nel, je t'en supplie, » reprit la fillette.

Nel ne savait pas résister à une prière d'Élisabeth; il obéit.

« Une nuit que tout le monde dormait, tant au château qu'à la ferme, dit-il, nous fûmes réveillés par la cloche d'alarme.

« M. le vicomte se mourait, et l'on demandait du secours.

« J'arrivai le premier dans la cour du château, et, n'y trouvant personne, je montai à l'appartement de M. le vicomte.

« Les portes étant ouvertes, j'entrai.

« M. le vicomte était étendu tout de son long sur le tapis de sa chambre. Germain cherchait à le soulever, Mme la vicomtesse priait et pleurait, et M. Maurice, debout devant son grand-père, était si pâle que, lui aussi, semblait prêt à s'évanouir.

« Derrière moi, venaient les domestiques et les fermiers. Tous disaient (pardonnez-moi, mademoiselle, de vous répéter leurs paroles) : « C'est une « attaque ; M. Maurice l'aura causée en refusant « d'obéir à M. le vicomte. Pourvu que notre cher « maître n'en meure pas. »

« M. Maurice nous vit, et nous cria :

« — Un médecin, bien vite. »

« Alors, je quittai le château et me mis à courir dans la direction de Saint-Del, où je savais en trouver un.

« Je laissai la grand'route à ma droite, pour prendre un sentier de traverse qui raccourcissait le chemin.

— Veux-tu parler du sentier des Roches-Grises ? interrompit Élisabeth.

— Précisément, mademoiselle.

— Comment! tu as osé t'y aventurer, tout seul, au milieu de la nuit! »

Nel ne put s'empêcher de rire.

« Oh! mademoiselle, dit-il, vous ne devez pourtant plus croire à la vieille légende de la dame de Grand-Châtel?

— Si fait! » répondit Élisabeth, en rougissant un peu.

Un silence suivit.

Nel le rompit le premier.

« Dois-je continuer, mademoiselle? demanda-t-il.

— Oui, oui, continue, répondit la fillette, s'arrachant, comme malgré elle, à une puissante préoccupation.

« En moins de dix minutes, reprit Nel, j'avais franchi les Roches-Grises, laissant loin derrière moi les dangereux précipices où sont morts tant de pauvres pâtres et tant de voyageurs.

« Quelques instants après, je frappais à la porte du docteur Marc-Brun.

« Madeleine, sa servante, vint m'ouvrir en murmurant.

« — Qu'est-ce encore? disait la bonne vieille. Mon « pauvre cher maître mourra certainement à la « peine, pour peu que cela dure ainsi. Voilà la « troisième fois cette semaine qu'on vient l'appeler « au milieu de la nuit, et.... »

« Je ne lui laissai pas le temps d'achever.

« — C'est pour le château, m'écriai-je; M. le « vicomte de Grand-Châtel est au plus mal!

« — Jésus! mon Dieu! » gémit la pauvre vieille tremblant de tous ses membres.

« Le docteur ouvrit sa fenêtre :

« — Qui a besoin de moi? demanda-t-il.

« — M. le vicomte de Grand-Châtel, répondis-
« je, il est bien malade, il se meurt.

« — Je te suis, mon enfant, je te suis, » reprit aussitôt M. le docteur qui s'empressa de descendre.

« En ce moment, le rapide galop d'un cheval se fit entendre. Je me retournai, et, à la clarté de la lune, je reconnus M. Maurice. Il accourait bride abattue.

« S'approchant à la hâte du docteur Marc-Brun, il lui dit quelques mots à voix basse, parmi lesquels je distinguai ceux-ci :

« — Il est revenu à lui, et j'ai dû m'éloigner
« pour ne pas causer un plus grand mal encore. »

« Puis, se penchant sur moi, et posant sa main sur ma tête :

« — Brave enfant, me dit-il, tu as risqué ta vie
« pour sauver celle du vicomte de Grand-Châtel.
« Quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai pas. »

Ici, Nel s'arrêta, car il était ému.

« Qu'arriva-t-il ensuite? lui demanda Élisabeth.

— M. Maurice, continua Nel, offrit son cheval au docteur Marc-Brun, qui partit aussitôt, en me prenant en croupe.

— Quoi ! s'écria Élisabeth, tu abandonnas ainsi mon frère ?

— Il l'avait exigé, » répondit Nel simplement.

Après une légère pause, il reprit :

« Lorsque le docteur Marc-Brun arriva au château, M. le vicomte se trouvait toujours dans

le même état; seulement, on était parvenu à le placer sur son lit.

« M. le docteur fit une saignée, parla tout bas d'une attaque « qui devait avoir pour cause, disait-il, une violente émotion », et promit de sauver M. le vicomte.

« Il le sauva, en effet; mais, depuis cette époque, M. le vicomte est bien souvent malade.

— Pauvre grand-père ! » dit Élisabeth, pleurant, cette fois, à chaudes larmes.

Peu après, elle ajouta :

« Et Maurice, qu'est-il devenu ?

— Hélas ! mademoiselle, je l'ignore, répondit Nel, pleurant aussi.

— Tu l'ignores ! s'écria la fillette ; mais alors, qui pourra me l'apprendre ? »

Et le front incliné vers la terre, elle réfléchit profondément durant quelques minutes.

Bientôt, relevant la tête, et secouant ses boucles blondes :

« Oh! dit-elle, avec un sourire, je chercherai tant et si bien que je finirai par trouver. Tu m'y aideras, n'est-ce pas, mon bon Nel ?

— De tout mon cœur, mademoiselle. Ordonnez. Que faut-il que je fasse? Je suis trop heureux de vous obéir.

— Pour le moment, sèche tes larmes, et puis, rentrons. Grand-père est réveillé, sans doute ; grand'mère doit être de retour ; ma longue absence peut les mécontenter.

« Une ! deux ! trois ! ajouta gaiement la fillette, je gage que j'arrive la première au château. »

Disant ces mots, elle prit sa course, déjà oublieuse de ses graves soucis, pour ne songer qu'à sa gageure.

Inutile d'ajouter qu'elle gagna son pari.





CHAPITRE IV

Le cor de chasse.

En arrivant au château, Élisabeth trouva son grand-père et sa grand'mère déjà installés dans le petit salon.

Le vicomte de Grand-Châtel était pâle encore; mais il paraissait calme. Quant à la vicomtesse, son doux visage ne portait aucune trace des émotions de la veille.

L'enfant se jeta dans les bras de ces chers et vénérés vieillards, et les embrassa avec tendresse; puis, s'asseyant à leurs pieds, elle s'empressa de leur raconter ces mille riens, ces mille folies

dont elle avait, disait-elle, « les poches toujours pleines ».

Elle parla de tout, et de tout en même temps : du Grand-Châtel, où elle revenait avec tant de plaisir ; du couvent, où elle était aimée, et qu'elle aimait beaucoup aussi ; de Baïa, sa meilleure amie, dont elle regrettait amèrement d'être séparée. Sa verve était intarissable.

Son esprit vif et prompt, un peu léger, peut-être, effleurait à la fois mille sujets différents. Nul ne savait aussi bien qu'elle opérer en un clin d'œil le plus gracieux méli-mélo ; car elle passait, sans transition aucune, des larmes aux sourires, et des sourires aux plus graves questions.

A vrai dire, la fillette avait une manière de présenter les choses qui n'appartenait qu'à elle, et, ce qui ajoutait encore au charme de sa conversation, c'étaient les fréquentes transformations que sa pensée multiple faisait subir à sa physionomie.

De cette conversation, manquant souvent de suite, mais toujours empreinte d'originalité, d'esprit, de gaieté, voire même de malice, jaillissaient parfois des mots heureux, justes, profonds ; des expressions d'une extrême délicatesse, révélant à tout observateur attentif une âme droite, un cœur généreux, un jugement sûr, une intelligence élevée.

Le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel ne se lassaient pas d'écouter leur fillette adorée ; le vicomte, avec un sérieux intérêt et un bien légitime orgueil ; la vicomtesse, avec une tendre

indulgence. Tous deux étaient fiers, et à très-juste titre, de cette belle enfant, le plaisir de leurs yeux, la joie de leur vieillesse, leur plus cher trésor.

Tout à coup, Élisabeth garda le silence. Elle avait besoin de se recueillir, de songer à son frère, de mûrir un plan, un projet qu'elle n'avait qu'ébauché. La tête posée sur les genoux de son grand-père, la main dans la main de sa grand'mère, elle réfléchissait. Son joyeux babil avait fait place à l'effort de sa pensée, une pensée pénible et douloureuse, à en juger par l'expression de souffrance répandue sur son joli visage.

Cependant, cette triste préoccupation de la fillette ne dura pas longtemps, et lorsqu'une demi-heure après, la cloche du déjeuner se fit entendre, depuis vingt minutes déjà elle avait repris sa gaieté.

Le repas fut loin d'être sombre : le vicomte causa beaucoup et fit honneur à tous les plats; le vieux Germain ne se sentait pas d'aise.

S'étant éclipsé au dessert, il s'en alla conter à dame Gertrude, sa confidente habituelle, que, grâce à Mlle Élisabeth, M. le vicomte avait déjeuné de fort bon appétit.

« Cela n'était pas arrivé à M. le vicomte, ajoutait le fidèle serviteur, depuis le départ de notre cher jeune maître! »

Pendant ce temps, Élisabeth faisait l'éloge de Nel, son protégé et son ami.

« Ne trouvez-vous pas, grand-père, disait-elle, que Nel a toutes les qualités? Il est bon, doux, obligeant, studieux, reconnaissant et dévoué.

— Je suis en tout point de ton avis, petite, répondait le grand-père.

— C'est un enfant pieux et sage, disait, à son tour, la grand'mère.

— Ce garçon-là sera plus tard un parfait honnête homme, et de plus un excellent ouvrier, reprenait le grand-père.

« As-tu visité son atelier, Lisbeth? ajoutait-il.

— Son atelier ! grand-père. Son atelier de quoi?

— De tourneur.

— Comment, Nel est tourneur! Je croyais qu'il allait encore à l'école.

— Il y va toujours, en effet; mais, pendant ses congés, ses heures de récréation, et surtout ses longues soirées d'hiver, il se plaît à tourner, et fort habilement, je t'assure, une infinité de charmants objets, tels que tabatières, jeux de boules, chandeliers, toupies, etc.

« J'ai cru devoir encourager ses efforts, en lui donnant un tour, en lui procurant des modèles, et en lui cédant, pour son travail, une partie du grand hangar dont il s'est fait un atelier. »

C'était avec un plaisir évident qu'Élisabeth écoutait son grand-père. — Lorsqu'il eut fini de parler :

« Oh! cher grand-père, s'écria-t-elle, permettez-moi d'aller voir l'atelier de Nel; permettez-moi d'y aller tout de suite. »

Le vieillard se fit un peu prier : il ne voulait pas qu'Élisabeth quittât ainsi la table; mais la fillette s'y prit de telle façon qu'elle obtint enfin

l'autorisation de s'absenter pendant quelques minutes.

C'était plus qu'elle n'en demandait. Elle sortit en chantant, et courut tout droit à l'atelier de Nel.

« Mon bon Nel, cria-t-elle, en entrant, je viens voir tes jolis ouvrages. »

Et avant même que le jeune garçon eût eu le temps de la remercier de sa visite, Élisabeth avait fait main basse sur une vingtaine de petits objets se trouvant à sa portée.

« Je veux celui-ci. Je veux celui-là, disait-elle. Grand-père avait raison, c'est charmant! Qui donc t'a appris à si bien travailler? Quand tu sauras mieux encore, tu me montreras, n'est-ce pas; car je veux tourner, moi aussi. »

Nel était rayonnant. De tous les éloges qu'il avait reçus jusque-là, aucun ne lui avait causé une joie semblable à la joie qu'il éprouvait en entendant Élisabeth lui dire : « Tu m'apprendras, n'est-ce pas; car je veux tourner, moi aussi. »

« Que faisais-tu lorsque je suis entrée? continua la fillette.

— Un sifflet, répondit Nel.

— Est-il fini?

— Pas tout à fait.

— Alors, termine-le devant moi; je verrai comment tu t'y prends. »

Nel allait obéir. La fillette l'arrêta d'un geste.

« Écoute! » dit-elle en pâlissant.

Nel n'avait pas besoin d'écouter. Il avait entendu; néanmoins, il garda le silence.

« Écoute ! reprit Élisabeth que l'émotion faisait trembler.

« Oh ! mon Dieu ! ajouta-t-elle bientôt ; mais c'est un cor de chasse, le cor de chasse de Maurice, sans doute ! Vite, vite, courons. »

Et elle sortit précipitamment de l'atelier, entraînant Nel à sa suite.

En ce moment tintait l'angelus de midi.

Une fois hors de vue du château, les deux enfants se consultèrent, et, d'un commun accord, prirent la route de Labans qu'ils suivirent pendant près d'une heure. Mais en vain appelèrent-ils Maurice, en vain explorèrent-ils chaque colline, examinèrent-ils chaque pli de terrain, chaque vallée, chaque prairie, le jeune homme demeura introuvable.

« Que faire? demanda Élisabeth.

— Aller à Pratz, répondit Nel; M. Maurice s'y montre quelquefois. »

Les deux enfants reprirent leur course. Ils marchèrent longtemps, bien longtemps, et atteignirent enfin les premières maisons du village où, bien entendu, Maurice n'était pas.

« Allons à Saint-Romain, dit alors Élisabeth. Nous aurions dû commencer par là. »

Et, sans vouloir prendre un repos devenu nécessaire, haletante, baignée de sueur et brisée de fatigue, elle s'engagea immédiatement dans un chemin de traverse qu'elle savait devoir y conduire

Nel la suivit.

Hélas ! à Saint-Romain pas plus qu'à Pratz, pas plus qu'à Labans, il ne trouvèrent Maurice !

« Nous nous sommes trompés! s'écria Élisabeth. Revenons sur nos pas, et rendons-nous vite au Marais. »

Nel n'était pas de cet avis.

« Puisque nous n'avons pas pris, dit-il, la précaution de reconnaître tout d'abord l'endroit d'où provenait le son du cor de chasse, nos recherches sont inutiles. Croyez-moi, mademoiselle, rentrons au Grand-Châtel.

— Que je renonce ainsi à l'espoir d'embrasser mon frère! Non, non; n'y compte pas, reprit Elisabeth. Rentre, si tu veux; pour moi, je reste, ou plutôt, je continue à chercher encore.

— Je ne vous quitterai pas, s'empressa de répondre Nel. Où vous irez, j'irai aussi.

— Bravo! Nel, dit la fillette. Je te prends pour mon chevalier.

« En route, donc, ajouta-t-elle. Il se fait tard, hâtons-nous. »

Alors, se tenant par la main, Élisabeth et Nel se remirent en marche aussitôt, laissant loin derrière eux Saint-Romain, ses fermes et ses bois, pour s'avancer vers le Marais.

Déjà, ils entrevoyaient à l'horizon les vastes plaines marécageuses qui ont donné leur nom à ce petit village, lorsque les forces d'Élisabeth la trahissant tout à coup, elle s'affaissa au pied d'un arbre.

« Qu'avez-vous? Mon Dieu, qu'avez-vous ? » s'écria Nel au désespoir.

Pour toute réponse, Élisabeth montra ses pieds; ses pauvres petits pieds meurtris, enflés, déchirés

et saignants, que ses trop minces mules n'avaient pu protéger contre les cailloux des chemins.

Des larmes mouillèrent les yeux de Nel, qui offrit à Élisabeth de la porter.

« Y penses-tu? dit en souriant la fillette; je suis presque aussi grande que toi. »

Bientôt après, elle ajouta:

« Si j'avais des chaussures plus fortes, il me semble que je pourrais marcher encore un peu »

A son tour, Nel montra ses pieds.

« Si j'osais. .., fit-il, en hésitant beaucoup.

—Si tu osais, que ferais-tu ? demanda gaiement la fillette. Tu m'offrirais tes souliers, peut-être! Au fait, pourquoi pas?

— Ils sont gros et ferrés, dit le jeune garçon tout confus.

— Tant mieux, reprit Élisabeth; car je sentirai moins les inégalités du terrain.

« Mais toi, demanda-t-elle, comment marcheras-tu?

— J'irai nu-pieds, répondit Nel.

— Non, non, s'écria la fillette; garde tes souliers, mon bon Nel.

« Qu'allons-nous devenir? ajouta-t-elle bientôt. Surtout, Nel, ne me quitte pas

— Je ferai votre volonté, mademoiselle, et cependant....

— Cependant?

— J'ai bien envie de courir au village.

— Y songes-tu ? Et moi?

— Là-bas, je trouverais du secours.

— Oui ; mais il me faudrait rester seule pendant

vingt minutes au moins, et, rien que d'y penser, j'ai peur !

« Attendons. Quelqu'un peut-être passera.

— Attendons, répéta Nel. »

Nous avons laissé le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel attendant, eux aussi, dans la salle à manger, le retour de leur petite-fille.

Les domestiques s'étant retirés, ils causaient. Un quart d'heure se passa ainsi. Élisabeth ne rentrait pas.

« Lisbeth s'oublie, dit le grand-père, qui commençait à donner quelques signes d'impatience.

— Dix minutes ne pouvaient lui suffire pour visiter tout l'atelier de Nel, répondit la grand'mère.

— Elle aurait dû alors ne le voir qu'en partie.

— C'eût été, sans doute, beaucoup plus raisonnable ; mais comment demander une parfaite raison à une fillette de son âge.

— Vous voilà bien toujours, ma chère amie, avec votre excessive indulgence. Oubliez-vous que, si dans leur jeunesse, les arbres ne sont pas redressés, leurs défauts grandissent avec eux, et s'aggravent dans leur vieillesse ? »

La grand'mère sourit.

« Mon cher Édouard, dit-elle, afin d'avoir le plaisir de façonner à votre gré ce charmant arbuste qu'on nomme Élisabeth, ne vous exagérez-vous pas quelque peu ses travers ? Pour mon compte, j'ai beau chercher, je n'ai pu découvrir encore le plus léger point noir dans l'âme candide de notre

petite-fille, ni la moindre trace d'égoïsme dans son cœur généreux et bon.

— Il n'y a pas de pires aveugles que les aveugles volontaires, répondit le vieillard, en souriant aussi.

— Voyons, reprit la vicomtesse, puisque vous tenez absolument à faire le procès de notre enfant chérie, mettez-la vite sur la sellette.

« Quels défauts lui reprochez-vous ?

— Un esprit trop aventureux, une imagination facile à s'exalter qui, fréquemment, l'emporte dans le pays des rêves.

— Et dans ce pays des rêves, tout est grand, noble, parfait. Ah ! mon ami, que ne pouvons-nous, nous aussi, y suivre notre chère petite-fille.

« Que lui reprochez-vous encore ?

— Des caprices fréquents.

— Elle en avait l'année dernière ; mais le couvent l'en a guérie.

— Le couvent ! dites-vous, Marguerite. J'avais donc bien raison de lutter contre vous. Vous vouliez garder l'enfant. En exigeant son départ, j'ai brisé votre cœur, je le sais. Cependant, aujourd'hui, vous me rendez justice.

— Édouard ! Édouard ! dit la grand'mère, sur le ton du plus doux reproche, depuis quarante-cinq ans que nous sommes unis, ai-je jamais blâmé vos actes ? et mon plus grand bonheur n'a-t-il pas été de me laisser guider par vous ?

— Et moi, répondit le grand-père, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, j'ai béni chaque jour la Providence de m'avoir donné une compagne telle que vous, Marguerite ! »

Puis, se levant de table, il sonna vivement.

Germain parut.

« Mon ami, lui dit-il, rendez-vous à l'atelier de Nel, et priez Mlle Élisabeth de revenir tout de suite. Depuis vingt minutes, je l'attends. »

Lorsque Germain eut disparu :

« Voulez-vous que je vous fasse connaître l'unique défaut d'Élisabeth, reprit le vicomte, en s'asseyant auprès de sa femme : c'est une légèreté sans pareille, qui se retrouve en tout ; et cette légèreté est d'autant plus difficile à combattre qu'elle constitue un des grands charmes, pour ne pas dire le plus grand charme, du caractère véritablement enchanteur de notre chère petite-fille. »

Germain rentrait en ce moment.

« Hé bien? demanda le vicomte.

— Mlle Élisabeth n'est pas dans l'atelier de Nel, répondit le dévoué serviteur.

— Cherchez-la partout, dit alors le vieillard, dans la ferme, dans la maison. Faites vite, mon ami. »

Germain sortit aussitôt, afin d'exécuter cet ordre. Cinq minutes après, il était de retour. Élisabeth, pas plus que Nel, ne se trouvait ni au château, ni à la ferme.

La vicomtesse devint inquiète. Le front du vicomte s'assombrit.

« Que vous disais-je, Marguerite, fit-il : sa légèreté lui fait tout oublier; tout, jusqu'à l'inquiétude où nous sommes ! »

Et, de nouveau, il se suspendit à la sonnette. Trois autres domestiques parurent.

« Courez au fond du jardin, ordonna le vicomte,

sur la grand'route, dans les prés, dans les champs; partout où Mlle Élisabeth peut être. Je la veux; ramenez-la-moi. »

Alors, s'appuyant sur le bras de Germain, il se rendit dans le salon d'été, fit placer son fauteuil près de la fenêtre ouverte, et, là, les sourcils contractés et le regard inquiet, il chercha à découvrir, au moyen d'une lunette d'approche, l'endroit où pouvait se trouver la fillette.

Pendant ce temps, Germain, accompagné de dame Gertrude, qui pleurait très-fort, croyant déjà *sa chère mignonne* perdue, Germain visitait, mais bien inutilement, hélas! ferme et château de la cave au grenier.

Quant à la vicomtesse, debout près de la fenêtre, non loin de son mari, elle priait.

Deux heures sonnaient à l'église du Grand-Châtel, lorsque les émissaires, envoyés par le vieillard à la recherche d'Élisabeth, revinrent au château. Ils revenaient seuls! L'enfant n'était pas avec eux! Qu'était-elle devenue?

Cette question se trouvait sur toutes les lèvres, comme la désolation était dans tous les cœurs.

La vicomtesse pouvait à peine se soutenir, tant son anxiété était vive; tout son courage semblait l'avoir abandonnée.

Le vicomte, lui, n'avait rien perdu de sa mâle énergie; seulement, sa voix était plus dure, sa parole plus brève, son geste plus dominateur.

Réunissant à la hâte ses serviteurs et ses fermiers :

« Mes amis, leur dit-il, depuis près de trois heures, ma petite-fille a disparu. Mettez-vous tous à sa recherche. Puis-je compter sur vous?

— M. le vicomte, il n'est aucun de nous qui ne donne volontiers son bras droit pour notre jeune maîtresse, répondit aussitôt Jean-Pierre, le père du fermier actuel du Grand-Châtel, un des *anciens*, comme on dit au village.

« N'est-ce pas, les gars? ajouta-t-il, en s'adressant au groupe de jeunes gens qui l'entouraient.

— Nous disons comme le père, s'écrièrent plusieurs voix.

— Merci, mes amis, répondit simplement le vicomte.

— Que Dieu vous récompense tous de votre dévouement, » dit à son tour la vicomtesse, en mettant sa main fine et blanche dans la main calleuse du brave Jean-Pierre.

Quelques instants après, les deux vieillards étaient seuls au château avec Germain, qui n'avait pas voulu quitter son maître. Tous les autres domestiques, dame Gertrude en tête, et les fermiers, sous la direction de Jean-Pierre, parcouraient les environs.

Depuis plus d'une heure, assis tristement au bord de la grand'route, Élisabeth et Nel attendaient. Nel était très-inquiet. Élisabeth était nerveuse. Chaque son lointain apporté par la brise, chaque craquement de branches produit par le passage d'un animal inoffensif, chaque bruissement du feuillage la faisait tressaillir.

Tout à coup, elle jeta un cri de joie : au détour de la route, elle venait d'apercevoir quelqu'un !

Ce quelqu'un était un jeune homme.

Il portait avec distinction un simple costume de campagne ; sa tête était couverte d'un large panama ; de sa main droite, il tenait une de ces cannes longues et fortes dont se servent parfois les voyageurs pour escalader les rochers ou gravir les montagnes, et de sa main gauche, un gros bouquet de fleurs sauvages ; enfin, une élégante boîte d'herborisateur était retenue à son côté par une fine courroie passée en sautoir.

« Appelle-le, » dit Élisabeth à Nel.

Nel se fit un porte-voix de ses deux mains et cria de toutes ses forces :

« Par ici ! monsieur. Par ici ! s'il vous plaît.

— Me voici, » répondit aussitôt l'étranger, qui, en moins de cinq minutes, se trouva auprès des enfants.

A la vue d'Élisabeth, il se découvrit, et laissa voir une tête fine que surmontait une profusion de cheveux blond-cendré.

La petite fille jeta un second cri ; mais un cri de surprise, cette fois.

« Le voyageur du coupé ! dit-elle.

— Moi-même, répondit le jeune homme en s'inclinant, et je suis très-honoré, mademoiselle, que vous ayez conservé quelque souvenir de notre rencontre à l'auberge du père Reauquebou. »

En disant ces mots, le fils de la *dame voilée*, Olivier, car c'était lui, souriait doucement en regardant la fillette.



A la vue d'Élisabeth.

Il se fit un court silence.

« Vous habitez donc le pays, monsieur? demanda bientôt Élisabeth.

— Depuis quelques semaines, répondit l'étranger.

— Comment se fait-il alors que le père Beauquebou ne vous ait pas reconnu, Monsieur?

— Par une excellente raison, mademoiselle, c'est qu'il ne m'avait jamais vu.

— Ah! et madame votre mère, ne la connaissait-il pas non plus?

— Ma mère traversait Orgelet pour la première fois, répondit encore Olivier.

— Puisqu'elle était inconnue, pourquoi se cachait-elle? »

A cette question de l'enfant, le regard du jeune homme exprima une telle surprise, qu'Élisabeth, quelque peu interdite, reprit en rougissant :

« Elle ne se cachait donc pas! Mais alors, pourquoi, pourquoi ce voile épais? »

Olivier sourit.

« Je vois, mademoiselle, dit-il, que vous aimez à vous rendre compte des plus petites choses. Vous avez, paraît-il, l'esprit observateur.

— Est-ce un tort? demanda la fillette.

— Non pas, répondit l'étranger; c'est l'indice de l'intelligence.

— Et trop souvent, hélas! « la cause de la curiosité », ajouta Élisabeth, en s'efforçant de donner à sa voix une intonation grave et ferme.

— Recevez mes sincères compliments, mademoiselle, reprit aussitôt Olivier que le babil de l'en-

fant amusait. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver une telle sagesse chez une espiègle de onze ans. »

Élisabeth rit aux éclats.

« Oh ! cette sagesse n'est pas de mon crû, monsieur, assura-t-elle, mais de celui de mon grand-père.

« Si mon frère Maurice était là, ajouta-t-elle, riant toujours, il vous dirait peut-être, « qu'à l'exemple de Kin, mon joli perroquet, je répète à tout propos, et sans m'en rendre compte, les leçons que l'on m'a apprises. » Il ne vous faudrait pas le croire. Entre nous, Maurice est un peu moqueur, et moi, je suis très-raisonnable.

— Je me garderais bien de douter de votre raison, dit Olivier gaiement ; de plus, je pourrais témoigner, au besoin, que, le cas échéant, vous savez appliquer à merveille les préceptes de monsieur votre grand-père.

— Ah ! tant mieux, fit l'enfant. Voilà qui me rend très-heureuse. »

Ainsi engagée dans une conversation qu'elle trouvait agréable, Élisabeth avait tout oublié, et ses recherches infructueuses concernant son frère, et l'inquiétude où sa si longue absence avait dû jeter ses chers grands parents, et son excessive fatigue, et l'impossibilité où elle était de faire un pas ; tout, jusqu'à la question indiscrète qu'elle avait posée au jeune homme au sujet de la *dame voilée*, question (on s'en souvient) qui était restée sans réponse.

Heureusement Nel était là.

« Mademoiselle, dit-il à Élisabeth, si vous priiez monsieur de vous porter jusqu'au village.

— Tais-toi, Nel, répondit la fillette, en ayant soin de parler à voix basse; je ne veux pas lui donner cette peine; et, d'ailleurs, je ne le connais pas. »

Nel voulut répliquer. D'un geste Élisabeth lui imposa silence.

Alors, montrant ses pieds à Olivier, ainsi qu'une heure auparavant, elle les avait montrés à Nel :

« Vous le voyez, monsieur, dit-elle, je ne puis plus marcher. Pourriez-vous aller jusqu'au prochain village me chercher un porteur? »

Et, craignant, sans doute, que cette commission n'embarrassât l'étranger :

« Vous n'aurez qu'à me nommer, ajouta-t-elle; tout le monde m'aime au Marais; tout le monde s'offrira de bon cœur pour me porter chez mon grand-père. »

Olivier aurait pu lui répondre que ce service réclamé par elle d'un habitant du Marais, il était, lui, tout prêt à le lui rendre; mais, ayant entendu les paroles échangées entre les deux enfants, il s'abstint de faire une offre qui, certainement, eût été repoussée.

S'inclinant devant la fillette, il promit de mettre dans l'accomplissement de sa mission toute la célérité possible, et prit, sans plus tarder, le chemin conduisant au village.

Vingt minutes après, il était de retour. Il ramenait, non un porteur, mais une affreuse carriole appartenant au maire de Jeurre, et que ce brave

paysan, de passage au Marais, s'était empressé de mettre à la disposition de la *demoiselle du château.*

Par les soins d'Olivier Élisabeth y fut immédiatement installée, le plus commodément possible sur une épaisse botte de paille; quant à Nel, il se plaça sur la banquette de devant, à côté du conducteur, qui n'était autre que le maire de Jeurre en personne.

« Merci, monsieur, dit alors la fillette, en tendant la main au jeune étranger. Voulez-vous me dire votre nom?

— Mon nom ! Y tenez-vous beaucoup, mademoiselle?

— Oui, beaucoup; car, dès ce soir, je veux l'apprendre à mon grand-père. »

Puis, se reprenant aussitôt :

« Oh ! non, pas ce soir, dit-elle; je ne le pourrai pas. Grand-père sera trop mécontent; il refusera de me garder au salon, de m'embrasser peut-être....

« Qui sait même, ajouta-t-elle, en poussant un soupir, s'il ne m'enverra pas au cachot!

— Au cachot! s'écria l'étranger. Monsieur votre grand-père est-il donc sévère à ce point? Pauvre enfant !

— De quoi me plaignez-vous? répliqua vivement Élisabeth. Grand-père n'est-il pas le maître de sa petite-fille? et moi, ne lui ai-je pas désobéi de la manière la plus formelle en quittant le Grand-Châtel sans l'avoir prévenu? Grand-père a toujours raison, monsieur, tandis que moi, j'ai souvent tort. »

Et, s'adressant au maire de Jeurre :

« Partons vite, mon bon Claude, dit elle, et ne donnez pas trop de coups à cette pauvre Rousse, qui n'a plus que la peau et les os. » (La Rousse était la jument de Claude.)

On le voit, la fillette connaissait, par leurs noms, bêtes et gens à dix lieues à la ronde.

Claude cingla de son fouet les oreilles de la Rousse, fit entendre un *hue!* énergique, et la maigre haridelle partit au petit trot.

« Adieu, monsieur, cria Élisabeth. Vous avez oublié de me dire votre nom?

— Je m'appelle Olivier, » répondit le jeune homme. »





CHAPITRE V

La punition d'Élisabeth.

En dépit de son excessive maigreur et de ses allures peu vives, la Rousse marcha si bien, qu'en moins de trente minutes, elle eût atteint le Grand-Châtel.

C'était merveilleux vraiment, et Claude, le maire de Jeurre, était tout satisfait.

Élisabeth, au contraire, se sentait mal à l'aise. La pauvre petite comprenant enfin la gravité de sa faute, n'en prévoyait que trop les tristes conséquences; de plus, ayant rencontré, un peu au-delà du Marais, quelques-uns des braves gens

qui étaient à sa recherche, elle avait appris par eux le juste mécontentement de son grand-père, le chagrin de sa grand'mère et leur inquiétude à tous deux.

Cependant, lorsque la carriole eut dépassé la grille du parc, lorsque la fillette eut aperçu ses chers grands-parents, debout sur le perron du château, l'attendant dans une anxiété profonde, lorsque, surtout, elle eut remarqué la pâleur de leurs visages et l'altération de leurs traits, oh! alors toute crainte disparut de son cœur pour ne laisser que la tendresse.

« Me voici! mon cher grand-père et ma bonne grand'mère, me voici! » s'écria-t-elle.

Et, malgré Nel qui s'efforçait de la retenir, elle sauta de voiture, afin d'aller plus vite se jeter dans leurs bras. Presque aussitôt, elle poussa un cri : ses pieds endoloris ne pouvant la porter, elle était lourdement tombée sur ses genoux.

« Qu'as-tu, ma fille? » demanda le grand-père avec inquiétude, tandis que la grand'mère couvrait de baisers le front de son enfant.

Élisabeth ne savait pas mentir :

« J'ai trop marché, dit-elle; mais je n'ai aucun mal; rassurez-vous.

— D'où venez vous? demanda le vicomte redevenu froid et sévère.

— De Labans, de Pratz, de Saint-Romain et du Marais, répondit la fillette avec franchise.

— Comment avez-vous ainsi quitté le Grand-Châtel, sans en avoir, auparavant, demandé l'autorisation?

— Grand-père, je suis partie sans réflexion aucune, répondit encore l'enfant. Je crois même, ajouta-t-elle, en rougissant beaucoup, que je vous avais oubliés, vous et ma chère grand'mère.

— Que vous disais-je ! Marguerite, il y a quelques heures à peine ? » murmura le vicomte à l'oreille de sa femme.

Puis, revenant à sa petite-fille, et continuant son interrogatoire :

« Qu'alliez-vous faire dans ces villages? » demanda-t-il.

Il ne reçut point de réponse.

« N'avez-vous pas compris ma question ? reprit-il assez vivement. Qu'alliez-vous faire, avec Nel, dans ces différents villages? »

Élisabeth remua les lèvres, on eût dit qu'elle allait parler; cependant, elle demeura muette.

« Pour la troisième fois, répéta le vieillard, dont la voix devenait de plus en plus sévère, pour la troisième fois, Élisabeth, je vous demande : Qu'alliez-vous faire dans ces villages?

— Grand-père, je ne puis vous le dire, balbutia enfin la fillette.

— Et pourquoi?... Vous avez donc quelque chose à cacher à votre grand'mère et à moi ? »

L'enfant bondit sous ce reproche qu'elle savait n'avoir pas mérité, et, fixant sur son grand-père son clair et limpide regard :

« Regardez-moi bien, lui dit-elle, jusque dans le fond de mes yeux, comme vous le faisiez, lorsqu'étant toute petite, vous m'appreniez à ne jamais mentir. Vous me disiez alors que « de mes yeux,

vous lisiez dans mon âme », et c'était vrai. A présent, pourquoi ne pas y lire encore? Vous y verriez ce que je vous affirme :

« Si je me tais aujourd'hui, grand-père, c'est afin de ne pas manquer à la promesse qu'hier je vous ai faite. »

Les deux vieillards avaient compris : le nom de Maurice brûlait les lèvres de leur petite-fille, qui, esclave de sa parole, refusait de le prononcer devant eux.

La grand'mère étouffa un soupir. Le grand-père fronça le sourcil.

Cependant il reprit avec plus de douceur :

« Je vous crois, mon enfant, et, dans ce cas particulier, j'approuve votre silence, quelque étrange qu'il m'ait paru d'abord. Je dis plus, à cause de cela même, je veux bien user d'indulgence envers vous.

« Mais, afin que la gravité de votre faute reste à jamais dans votre souvenir, afin que, désormais, je n'aie plus à craindre chez vous une autre fugue de ce genre, afin surtout que vous puissiez comprendre à quels dangers peuvent vous conduire l'irréflexion de votre esprit et la légéreté de votre caractère, mon devoir est de vous punir. »

Le vieillard s'arrêta.

Les yeux noyés de larmes, Élisabeth attendait inquiète et anxieuse la sentence qu'il allait prononcer. Son attente ne fut pas longue.

« Dès ce soir, ordonna lentement le grand-père, vous serez enfermée dans votre chambre, où vous resterez seule pendant toute la journée de demain,

n'ayant pour nourriture que du pain sec et de l'eau.

— Enfermée!... Prisonnière!... Oh! pas cela, grand-père, » gémit Élisabeth, en tendant les mains vers sa grand'mère, comme pour implorer son appui.

Ni le grand-père, ni la grand'mère ne répondirent à l'enfant.

« Germain, dit en ce moment le vicomte, s'adressant à son plus dévoué serviteur, transportez Mlle Élisabeth dans sa chambre. »

Germain s'approcha de l'enfant, qu'il voulut soulever dans ses bras :

« Non, non, supplia la fillette, non, pas ce soir; c'est assez de demain. »

Germain n'osa pas insister.

« Obéissez, » lui dit son maître.

Germain s'approcha de nouveau. Élisabeth essaya de résister encore. Cette fois, le grand-père feignit de n'en rien voir, et, d'une voix forte, appela :

« Nel! Nel! »

Nel s'avança tremblant, rouge, confus; son regard désolé croisa celui de la fillette.

« Pauvre Nel! » murmura celle-ci.

Puis, s'oubliant elle-même, pour ne songer qu'à son jeune camarade :

« Ah! grand-père, s'écria-t-elle, doublez ma punition plutôt; mais que Nel ne soit pas puni. Moi seule, je suis coupable.... lui, il n'a fait que m'obéir. »

Et, sans plus résister maintenant, elle se laissa

emporter par Germain, qui la déposa dans sa chambre, où dame Gertrude, de retour au château, ne tarda pas à la rejoindre.

« Rentre à la ferme, dit le vicomte à Nel; Élisabeth a demandé ta grâce. A l'avenir, souviens-toi bien que je suis le seul maître ici. »

A onze ans, le chagrin, quel qu'il soit, ne saurait enlever le sommeil. Élisabeth dormit donc, et dormit profondément toute la nuit qui suivit cette si triste journée de vacances. Peut-être même fit-elle des rêves charmants, et se trouva-t-elle tout à coup transportée, par la baguette magique de la fée bienfaisante, dans le *pays des enfants qui ne pleurent jamais*. En ce cas, son réveil fut plus pénible encore; car le premier objet qui frappa ses regards, lorsqu'elle rouvrit ses jolis yeux, encore gonflés des larmes de la veille, fut son bien maigre déjeuner. Il consistait, suivant l'ordre exprès donné par son grand-père, en un morceau de pain et en un verre d'eau.

Élisabeth n'était pas gourmande : cependant, à la vue de ce repas d'anachorète, son cœur se serra si fort, qu'elle faillit éclater en sanglots. Mais son enjouement naturel et la légèreté de son caractère reprenant bientôt le dessus :

« Bah! se dit-elle, si je suis punie, c'est justice. « A quoi bon d'ailleurs geindre et pleurer toujours; cela n'avance pas les choses. Ce pain et cette eau me déplaisent.... qui m'empêche de ne pas déjeuner.

« Que vais-je faire, ajouta-t-elle, pendant cette longue journée? »

Elle réfléchit durant quelques minutes.

« J'ai trouvé ! s'écria-t-elle alors, presque joyeusement. Si grand-père m'a mis au pain sec et à l'eau, s'il m'a interdit de sortir de ma chambre, il ne m'a pas défendu de jouer. Or, j'ai presque tous mes jouets ici : ma poupée, mon ballon, ma corde, mon cerceau ; sans compter ma chatte, mon perroquet et ma levrette qui, au besoin, me tiendront compagnie ; sans compter surtout ma fenêtre... Oh ! ma fenêtre ! grand merci... Voir le soleil, les arbres, le gazon, entendre le chant des oiseaux, respirer le parfum des fleurs, sans pouvoir jouir de ces mille merveilles, c'est un supplice de Tantale auquel, pour rien au monde, je ne veux m'exposer. »

Disant ces mots, la fillette se leva gaiement ; je crois même, qu'en s'habillant, elle fredonna une chanson.

« Par quoi commencer ? se demanda-t-elle, une fois sa toilette finie. Allons d'abord à ma poupée. »

La poupée d'Élisabeth, qui répondait au doux nom de Mirette, était une fort jolie petite personne aux yeux bleu faïence et aux cheveux noirs bouclés.

On ne lui connaissait qu'un unique défaut : elle chantonnait un peu trop en disant : Papa et Maman ; mais hormis ce léger travers, Mirette était vraiment parfaite, et tout le monde au Grand-Châtel se plaisait à le reconnaître.

Élisabeth l'aimait beaucoup, et sa tendresse maternelle l'avait poussée à faire pour elle de vraies folies.

Ainsi, outre ses brillantes toilettes, ses bijoux,

voire même ses dentelles, Mirette avait encore à elle un mobilier complet, un ravissant mobilier de poupée.

Rien n'y manquait : depuis l'élégante couchette, l'armoire à glace, le guéridon, le chiffonnier, jusqu'au bureau nouveau-modèle, encombré de papier à lettres et d'enveloppes de toutes dimensions, de tous formats (formats de poupée, bien entendu), jusqu'à la table à ouvrage où étaient renfermés pêle-mêle, et dans le plus charmant désordre : broderie, tapisserie, crochet, tricot, ciseaux et dé microscopique.

Mirette reposait encore dans ses oreillers de fine batiste, lorsqu'Élisabeth, s'approchant d'elle, entr'ouvrit doucement ses rideaux.

« Elle dort si bien ! dit la fillette, en les refermant aussitôt. Pourquoi donc la réveiller? Faisons plutôt une partie de ballon. »

Et, sans plus songer à Mirette, l'enfant courut à son ballon qu'elle lança fort adroitement à six reprises différentes; à la septième, jouant de malheur, elle atteignit un vase en porcelaine de Chine qu'assurément elle n'avait pas visé.

« Quelle maladresse! s'écria-t-elle, en ramassant les fragments du vase épars sur le tapis.

« J'aurais dû me souvenir, ajouta-t-elle, que je ne suis malheureusement pas dans la cour, et choisir un autre jeu. La corde, par exemple. Ah ! c'est une excellente idée. Ici, je puis sauter à la corde sans craindre de rien casser. »

Puis, tout à coup, se ravisant :

« Allons, bon, reprit-elle, j'oublie tout simple-

ment que ma chambre étant juste au-dessus de celle de mon grand-père, je risque fort de le fatiguer en sautant.

« Que faire alors ? Je ne sais trop. Ah ! il me reste mon cerceau. Oui, c'est cela ; Mais non ; c'est impossible ; l'espace me manque ici. Mon Dieu, mon Dieu, que je vais m'ennuyer ! »

Et Élisabeth, s'asseyant par terre, laissa tomber sa tête entre ses mains, en répétant avec désespoir :

« Que je vais m'ennuyer ! »

Bientôt, pourtant, elle se releva.

« Je crois que j'ai faim, se dit-elle. Si je déjeunais, cela me passerait le temps. Pourquoi pas ? Au fait, c'est sottise de bouder contre son estomac. »

Sur cette réflexion, la petite fille croqua à belles dents son morceau de pain sec. Elle en donna quelques miettes à son perroquet, quelques morceaux à sa levrette ; sa chatte seule refusa la nourriture qui lui était offerte ; apparemment, elle ne lui plaisait pas.

Un instant distraite par son frugal repas, Élisabeth ne tarda pas à retomber dans un chagrin profond.

Il était huit heures du matin, à peine. Qu'allait-elle faire jusqu'à huit heures du soir ?

Elle eut bien, il est vrai, l'idée de se promener de long en large dans sa chambre ; mais ses pieds la faisant souffrir encore, elle dut y renoncer.

Alors, elle prit un livre dont elle lut quelques lignes, bâilla, poussa un soupir, et le rejeta loin

d'elle avec impatience ; puis, ne sachant plus qu'imaginer pour tromper son ennui croissant, elle se mit au piano, commença une première étude, la cessa pour en reprendre une autre, qu'elle ne tarda pas non plus à quitter, en essaya une troisième, et, finalement, referma son piano.

Tout l'ennuyait, la fatiguait et l'irritait. Pour comble de malheur, Kin refusait de jacasser; Dika était grognon ; quant à Hermine, décidément, elle avait fort mauvais caractère.

« Ah! s'écria l'enfant, cette punition est par trop au-dessus de mes forces ; bien sûr, ce soir, j'en serai morte ! »

Et s'en prenant à ses yeux, cette fois, elle se mit à fondre en larmes.

« Lisbeth ! Lisbeth ! » cria aussitôt le perroquet des îles, tandis que la levrette léchait les mains de la fillette, et que la chatte, se frôlant contre elle, faisait entendre son ronron.

Ces trois animaux, à l'envi, consolaient leur infortunée maîtresse.

Élisabeth sourit au milieu de ses pleurs : elle se sentait moins seule, moins désolée peut-être.

« Lisbeth! Lisbeth ! » cria de nouveau Kin.

Puis de sa voix la plus sonore, il ajouta :

« Maur.... Maurice !

— Maurice! répéta la fillette. Ah! s'il savait combien sa petite sœur est malheureuse! Mais comment puis-je le lui apprendre ? Si je lui écrivais.... C'est cela, écrivons. »

Et Élisabeth écrivit :



Les trois animaux consolaient leur maîtresse.

« Mon cher Maurice,

« Je suis enfermée pour tout aujourd'hui, non dans une prison, mais dans ma chambre. Ce matin, je n'ai eu pour mon premier déjeuner que du pain sec et de l'eau claire; mon second déjeuner sera, en tous points, pareil au premier, et mon dîner, semblable à mes deux déjeuners. Grand-père l'a voulu ainsi, et c'est justice; je n'ai plus qu'à faire mon *mea culpa*.

« Hélas! j'ai bien pleuré depuis près de quarante-huit heures : le premier jour de mes vacances a été d'une tristesse mortelle, cent fois plus triste que mon premier jour de couvent.

« D'abord, en ne te voyant pas au Grand-Châtel, j'ai pensé que tu étais mort, et j'ai voulu mourir aussi. Puis, lorsque grand-père m'a appris qu'il t'avait, pour jamais, chassé de la maison, j'ai eu tant de chagrin que, sans ma chère grand'mère, je ne sais pas trop ce que je serais devenue.

« Tu as donc commis quelque faute très-grave? Autrement, comment grand-père aurait-il été si sévère à ton égard. Il ne l'a pas été autant pour moi hier, et cependant, j'avais quitté le Grand-Châtel, seule avec Nel, et sans aucune permission. C'était très-mal, je le sais bien; mais, lorsqu'au coup de midi, j'ai entendu le son d'un cor de chasse, le tien, sans doute, mon bon frère, je n'ai plus pensé qu'à toi. Alors, je suis partie comme une flèche (entraînant Nel avec moi), pour aller te rejoindre bien vite. Malheureusement, je ne t'ai pas trouvé, et, de plus, je suis punie!

« Grand-père et grand'mère, nos domestiques et nos fermiers étaient, à mon sujet, dans des transes très-vives; cela se comprend : je ne suis revenue qu'à sept heures. Qui sait même si je serais rentrée encore, sans l'obligeance d'un monsieur que j'ai rencontré sur ma route, et qui est allé me chercher, au Marais, la carriole de Claude, le maire de Jeurre. Sans lui, comment aurais-je fait? Je me le demande avec inquiétude, car je ne pouvais plus marcher, tant mes pieds étaient enflés et meurtris.

« Ce monsieur si parfaitement bon est étranger au pays. Il s'appelle Olivier (c'est un joli nom). Je l'avais déjà vu, avant-hier, à Orgelet où je me suis arrêtée quelques minutes pour faire admirer au père Reauquebou mes prix et mes couronnes.

« Cela t'étonnera peut-être, mon cher Maurice; mais ta paresseuse petite Lisbeth a eu quatre prix et quatre couronnes. Écoute plutôt :

« Le prix d'histoire; le prix de géographie; le prix d'orthographe et le prix de dessin.

« J'étais doublement fière de mes succès; car il me semblait que grand-père en serait fier aussi. Pas du tout. C'est-à-dire, je m'explique mal : il a été très-satisfait de mes trois premiers prix, et très-mécontent du dernier. Pourquoi? Est-ce par ce que, m'ayant défendu l'étude du dessin, il a dû blâmer ma désobéissance? C'est probable. En tout cas, pourquoi cette défense que je ne comprends pas?

« Impossible de prier grand-père de me l'apprendre; il aurait assez mal accueilli ma demande;

et, quant à grand'mère, elle a si catégoriquement refusé de répondre à ma première question, que je n'ai pas osé en risquer une seconde.

« Si tu étais ici, tu le saurais peut-être; ce qui veut dire que je le saurais aussi.

« Ah! mon cher Maurice! ton absence me rend bien malheureuse! Tu me manques à chaque instant. Sans cesse, je me dis: Si Maurice était là! Alors, je t'appelle en mon cœur. Je ne puis, hélas! t'appeler autrement, grand-père et grand'mère m'ayant défendu de prononcer ton nom en leur présence. J'en ai beaucoup de peine, et eux en ont autant que moi, je te l'assure. Grand'mère est bien changée : ses cheveux sont tout blancs! « C'est « l'effet du chagrin », dit ma bonne nourrice.

« Et grand-père! A peine s'il peut marcher! « C'est « non le poids des ans, mais le résultat du départ « de M. Maurice » assure le vieux Germain.

« Alors, mes yeux se remplissent de larmes car je pense, moi aussi, que nos chers grands-parents souffrent de ton absence. Reviens donc, mon cher Maurice; reviens, et demande pardon. Certainement, grand-père finira par se laisser fléchir; il t'accordera ta grâce, et nous redeviendrons tous heureux.

« Tous les jours, à partir de demain, je t'attendrai sous le grand chêne, vers une heure de l'après-midi. Ne tarde pas trop; j'ai si grande envie de te voir et de t'embrasser!

« LISBETH »

Sa lettre terminée, Élisabeth songea pour la

première fois qu'elle n'avait aucun moyen de la faire parvenir à son adresse. Elle eut beau chercher, réfléchir, presser son front de ses deux petites mains, afin de pouvoir mieux, selon son expression, *se creuser la cervelle*, elle ne trouva rien.

« Je ne puis, se dit-elle, la confier à personne, pas même à ma nourrice. Nel seul consentirait à s'en charger, et comme je ne pourrai le voir avant demain matin, le plus sage est d'attendre.

« Attendre! Non ; demain est si loin encore! D'ailleurs, je veux qu'elle parte à l'instant même.

« Si je pouvais ouvrir ma porte, je courrais bien vite à l'atelier de Nel, et trois minutes après, je serais revenue. Hélas! elle est fermée; fermée à double tour. Ah! il me reste la fenêtre.... Oh! je n'ose! Elle est si haute! Qu'importe!.. Après tout, je me risque; c'est pour Maurice; mon bon ange me gardera. »

Et, là-dessus, la fillette ouvrit vivement sa fenêtre, décidée qu'elle était à descendre par là.

C'était une entreprise périlleuse, insensée; mais Élisabeth l'avait dit : son bon ange veillait sur elle.

Au moment où elle posait le pied sur l'appui de la fenêtre, elle entendit un léger bruit : inquiète, elle s'arrêta, et avant de revenir à son dangereux projet, elle examina prudemment d'où ce bruit avait pu provenir.

Alors, un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

« C'est toi, Nel ! » dit-elle.

C'était Nel, en effet; il répondit :

« Oui, mademoiselle, c'est moi.

— Depuis quand es-tu là?

— Depuis hier au soir.

— Quoi! tu as passé toute la nuit ici, reprit aussitôt la fillette; sans te coucher, sans dormir?

— Je me suis assis au pied de cet arbre, et j'ai reposé quelques heures, répondit encore Nel.

— Fameux lit! fameux sommeil! s'écria Élisabeth. Et pourquoi cette fantaisie?

— Oh! mademoiselle, fit le jeune garçon, sur le ton du reproche, pouviez-vous penser que je dormais tranquille, tandis que vous, vous souffriez peut-être, et que vous pleuriez, à coup sûr.

— C'est vrai, affirma la fillette, j'ai versé bien des larmes (pas cette nuit, pourtant); puis, je me suis consolée; puis, j'ai pleuré encore; et, maintenant, je ris.

« Sais-tu, ajouta-t-elle, en devenant pensive, que ce que tu viens de faire pour moi est vraiment beau!... Tu m'aimes donc bien?

— Plus que le soleil du bon Dieu! répondit Nel. N'êtes-vous pas ma bienfaitrice?

— Pour me ressembler davantage, t'es-tu condamné aussi au pain sec et à l'eau? »

Nel devint pourpre, et dit un « oui » bien bas.

« Ah! c'est trop fort, s'écria la fillette; mais je ne le permettrai pas. »

Et, courant à sa commode, elle y prit une livre de chocolat qu'elle s'empressa de jeter au jeune garçon, en lui disant :

« Manges-en bien vite une tablette.

— Je vous en prie.... voulut commencer Nel.

— Ta, ta, ta, fit Élisabeth ; je n'entends pas de cette oreille-là. Mange, te dis-je. Je le veux, je l'ordonne. »

Bien qu'à contre-cœur, Nel obéit.

« A la bonne heure, dit la fillette, et maintenant, écoute-moi. J'ai écrit ce matin à Maurice ; je vais te confier ma lettre que tu devras porter tout de suite à la poste, sans toutefois en parler à personne. Me le promets-tu ?

— Je vous le jure, mademoiselle.

— Attention ! Voici ma lettre,» reprit Élisabeth, en laissant tomber, tout à côté de Nel, une missive soigneusement cachetée.

Le jeune garçon se baissa et ramassa la lettre, qu'il se mit à tourner et à retourner en tous sens avec un embarras visible.

« Eh bien ! demanda la fillette, qu'y a-t-il ? Et pourquoi ne pars-tu pas ?

— Cette adresse n'est pas complète, répondit Nel, en hésitant.

— Ah ! curieux ! Tu l'as donc lue ? C'est égal ; je n'ai pas de secret pour toi... Que lui manque-t-il à cette adresse ?

— L'indication du domicile de la personne à qui vous écrivez.

— Le domicile de Maurice ! Tu es par trop naïf. Le domicile de Maurice ! si je le connaissais, je n'aurais pas besoin d'écrire ; mes jambes m'y porteraient bien vite. D'ailleurs, n'est-ce pas l'affaire de la poste de découvrir les adresses inconnues ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; j'ai entendu

dire à M. le vicomte que les lettres dont les adresses se trouvaient incomplètes étaient tout bonnement jetées dans un panier.

— Grand-père l'a assuré; alors cela doit être. Passe-moi ma lettre, veux-tu, que je répare ma sottise.

« Folle que je suis! ajouta la fillette, en riant aux éclats. Me la passer.... C'est bon à dire. J'oubliais que, si elle a pu facilement descendre seule, elle ne saurait remonter, sans le secours de personne.

— Comment faire? répliqua Nel.

— Attends un instant... J'ai trouvé! »

Et, courant cette fois à sa table à ouvrage, Élisabeth y prit un peloton de fil qu'elle commença à dérouler, en ayant soin d'en garder le bout dans sa main gauche, tandis, que de la droite, elle lançait le peloton à Nel, en lui disant :

« Attache ma lettre avec ceci.... Là, c'est très-bien... Maintenant, lâche tout. »

Alors, au moyen du fil qu'elle tenait toujours, elle attira sa lettre à elle.

« Bravo! » s'écria-t-elle, quand elle l'eut dans la main :

Puis, s'asseyant à son bureau, elle lut à haute voix

« Monsieur, Monsieur Maurice Vernani. »

« Monsieur Maurice Vernani, répéta-t-elle. Évidemment, Nel a raison : cette adresse est trop incomplète. Mais, ignorant où est Maurice, je suis très-fort embarrassée. »

Elle prit sa plume, et demeura pensive.

« Bah! dit-elle bientôt, puisqu'il s'agit d'inventer une adresse, inventons. »

Et Élisabeth écrivit :

« Aux environs du Grand-Châtel (Jura). »

Puis, toute fière de cet exploit, elle jeta de nouveau sa lettre à Nel, en lui criant :

« La voilà! Cours à la poste du village. »

Nel partit aussitôt.

« Cette fois, elle arrivera, c'est certain, murmura gaiement la fillette, et dans deux jours, au plus, j'embrasserai mon frère!





CHAPITRE VI

Les amies d'Elisabeth.

Elisabeth vécut d'espoir pendant quatre longues journées. On la voyait, toute l'après-midi, assise sous le grand chêne, en compagnie de Nel, tressaillant de joie à chaque pas lointain, épiant chaque voyageur, chaque étranger, et croyant reconnaître parfois, sous les traits de plus d'un vieillard, les traits chéris de son bon frère.

« Qui sait, disait-elle à son jeune camarade si, pour se mieux cacher, Maurice n'a pas mis des lunettes, une fausse barbe, une perruque, tout au moins un faux nez. Qui sait s'il n'aura pas voûté

sa taille, plié ses jambes, tordu son cou. Pour répondre à ma prière, Maurice n'est-il pas capable de toutes ces choses et de bien d'autres encore? »

Et la fillette énumérait les déguisements qu'elle voudrait lui voir prendre, et l'après-midi se passait à attendre, à espérer, à deviser gaiement, et les deux enfants se quittaient vers six heures, en se disant :

« Ce sera pour demain ! »

Cependant, lorsqu'à la fin de la quatrième journée, sonna le dîner du château, Élisabeth et Nel se regardèrent. L'un et l'autre avaient le cœur bien gros.

« Ce sera peut-être pour demain ! dit la fillette en soupirant très-fort.

« Si pourtant Maurice venait tout à l'heure, que penserait-il en ne me trouvant pas? » ajouta-t-elle. un peu inquiète.

Nel répondit :

« Partez sans crainte, mademoiselle. Je reste. Vous pouvez compter sur moi.

— Et ton souper, mon bon Nel?

— Il est là, s'empressa de répondre l'enfant, qui montra un morceau de pain bis.

— Oh! Nel, reprit Élisabeth, je ne puis souffrir que tu ne manges que ça.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, j'ai dîné double ce matin.

— Bien vrai?

— Bien vrai. J'ai mangé deux assiettes de soupe, deux fois du lard aux choux, trois fois de la salade.

— Ah! je comprends.... Tu es suffisamment *lesté.* »

Sur ce, la fillette quittant Nel se rendit à la salle à manger du château; elle y passa une heure à table, une heure qui, disait-elle, » avait eu la durée d'un siècle, » car son esprit était ailleurs.

Le repas fini, elle s'échappa bien vite, et revint, les mains pleines, auprès de son jeune camarade.

« Tiens, lui dit-elle, croque-moi vivement tout cela. Ce sont de bonnes choses! »

Et elle jetait dans la blouse de Nel petits-fours, marrons glacés, fruits confits, meringues et bonbons.

— Oh! mademoiselle, je n'ose! fit Nel, en ouvrant de grands yeux.

— Nigaud! Que crains-tu donc? Tout ceci est à moi. C'est ma part de dessert. »

Nel ne répondit pas, tant il était confus.

« Eh bien! reprit en riant Élisabeth, prends-tu ces friandises pour de saintes reliques, parce qu'elles ont eu l'honneur de m'être destinées?

— Je ne sais si vous êtes une sainte, répondit Nel naïvement, mais, à coup sûr, vous êtes un ange!

— Où sont mes ailes? » demanda la fillette.

Nel rougit; ce que voyant Élisabeth, elle cessa de se moquer.

« Assez plaisanté, dit-elle, et parlons de Maurice: Je ne pense pas qu'il vienne ce soir; cependant il faut l'attendre encore. Moi, je suis obligée de rejoindre grand-père et grand'mère; reste donc

ici à ma place, au moins jusqu'à neuf heures. Veux-tu?

— J'y resterai jusqu'à dix heures, répondit Nel.

— Très-bien. Ah! j'allais oublier : Si tu voyais Maurice, quel serait ton signal?

— Le cri de la chouette.

— C'est cela; tu pousserais trois fois le cri de la chouette, et, aussitôt, j'accourrais.

« Et maintenant, merci, dit la fillette. Maurice saura un jour ce que tu fais pour lui. A demain, mon bon Nel.»

Elle ajouta avec malice :

« Si, d'ici là, mes ailes ont poussé, je saurai te récompenser, autrement que par des friandises. »

Le cinquième jour et les jours qui suivirent, Maurice n'étant pas venu, Élisabeth tomba dans un chagrin profond. En une semaine, elle perdit sa vivacité, son appétit, les roses de son teint et l'enjouement de son caractère.

Le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel ne tardèrent pas à s'apercevoir du changement survenu chez leur petite-fille.

« Lisbeth s'ennuie! disait parfois le grand-père.

— Elle a de la peine! répondait la grand'mère.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. »

Alors, il se faisait un silence pénible pour les deux vieillards. L'un et l'autre songeaient à Maurice; l'un et l'autre gémissaient dans le fond de leurs cœurs.

Puis, les choses en restaient là.

Néanmoins, la tristesse croissante de leur petite-fille ne laissait pas que de les inquiéter tous deux.

« Il faut prévenir le docteur Marc-Brun, s'écria le grand-père, un jour qu'Élisabeth, pleurant à chaudes larmes, refusait de se mettre à table.

— C'est inutile, répliqua la grand'mère. Le mal de notre enfant n'est que moral. »

Un sourire plein d'amertume plissa les lèvres du vieillard.

« En effet, répondit-il, que peut la science quand l'âme seule souffre et languit. Mais que faire pour Élisabeth?

— Lui procurer des plaisirs de son âge.

— Oui, vous avez raison : il lui faut des amies, des compagnes, des jeux. Elle en aura, je vous le jure; je n'ai que trop tardé déjà. Dès ce soir, je vais prier nos voisins de campagne de revenir au Grand-Châtel.

— Quoi! vous consentiriez à renoncer à l'existence solitaire que nous menons depuis....

— Depuis que nous n'avons plus de fils, acheva le vicomte. Oui, j'y renoncerai. Cela vous étonne-t-il à ce point, Marguerite? Quand il s'agit d'Élisabeth, puis-je encore songer à moi!

— Merci pour notre enfant, s'écria la grand'-mère, en pressant dans les siennes les mains de son époux.

— J'aurais dû savoir, continua le grand-père, qu'une fillette de onze ans ne pouvait s'accommoder longtemps de la vie triste, monotone, incolore de deux pauvres vieillards brisés par le chagrin! »

Là, il s'arrêta tout ému.

Cependant, bientôt il reprit :

« Élisabeth paraît aimer beaucoup ses amies Odette et Simonne; je pense lui être agréable en les invitant tout d'abord, avec leur mère et leur sœur.

— Ah! fit la vicomtesse.

— Cela vous déplaît-il?

— Nullement, mon ami.

— Alors, pourquoi ce ah?

— Betty, vous le savez, m'est fort antipathique.

— Antipathique! Oh! le gros mot chez vous.

— C'est une jeune fille coquette, légère, écervelée.

— Peu nous importe.

— Je redoute son contact pour notre chère Élisabeth. »

Le vicomte sourit.

« Betty a près de dix-sept ans, répondit-il. Élisabeth n'en a que onze. Avec cette différence d'âge, vous n'allez pas, j'imagine, redouter de leur part aucune intimité?

— Non; mais l'exemple....

— De ce côté, vous n'avez rien à craindre : Elisabeth a trop d'esprit pour n'avoir pas saisi déjà les travers et les ridicules de cette belle poupée qu'on appelle Betty. Interrogez, à ce sujet, notre petite-fille; je me porte garant qu'elle vous répondra :

« Grand'mère, Betty est une sotte, tout occupée « de sa jolie personne; pour rien au monde, je ne « voudrais lui ressembler! »

— Puisqu'il en est ainsi, mon cher Édouard, re-

prit la vicomtesse, souriant à son tour, je vous prie d'inviter bien vite notre cousine d'Antre et ses trois filles.

— Elles seront ici demain.

— Puis-je annoncer cette bonne nouvelle à Élisabeth ?

— Gardez-vous-en bien, au contraire. Je préfère laisser à Lisbeth tout le plaisir de la surprise. »

Le lendemain matin, vers dix heures, Élisabeth, accoudée à sa fenêtre, songeait tristement à son frère, lorsque, portant ses regards sur la grand'-route d'où elle espérait toujours le voir venir, elle aperçut, non Maurice, mais un gros nuage de poussière.

« Qu'est-ce? se dit-elle, un peu surprise. Un troupeau, peut-être? Non : j'entends des grelots de chevaux. Ah!... c'est une voiture, une berline de voyage.... Grand Dieu! Si c'était lui? Pourquoi pas? N'est-il pas tout simple qu'il vienne en voiture? »

Et, quittant aussitôt sa chambre, la fillette se mit à courir au-devant de la berline où elle croyait trouver son frère.

Le vicomte de Grand-Châtel était, lui aussi, à sa fenêtre. En apercevant la fillette traversant la cour d'honneur de toute la vitesse de ses jambes, il poussa un soupir de satisfaction profonde et murmura :

« Enfin!... je la retrouve. »

Puis, appelant la vicomtesse :

« Regardez-la, ma bonne amie, dit-il. Où est

sa langueur d'hier, sa pâleur et sa tristesse? Béni soit Dieu de nous l'avoir rendue. »

La grand'mère garda le silence.

Ayant surpris depuis longtemps le secret des larmes de sa petite-fille, elle comprit bien vite qu'une illusion trompeuse avait seule opéré chez elle ce changement subit, et, loin de s'en réjouir, elle se demandait quelles seraient pour son enfant chérie les suites de cette déception nouvelle.

Cependant Élisabeth courait toujours; quelques pas à peine la séparaient encore de la berline, dont les chevaux lancés au grand trot l'auraient infailliblement renversée, si le cocher, homme fort habile, ne les eût arrêtés à temps.

Deux têtes d'enfants se penchèrent alors à la portière ouverte, et deux voix joyeuses crièrent :

« Bonjour, Lisbeth! Nous sommes bien contentes de revenir au Grand-Châtel.

— Odette! Simonne! » s'écria Élisabeth.

Et, fermant les yeux, elle s'affaissa sur la route en murmurant :

« Ce n'était pas Maurice!

— Maman, dirent avec effroi les deux petites filles qui répondaient aux noms d'Odette et de Simonne, maman, regardez donc; Élisabeth est toute blanche ; on dirait une morte! »

A ces paroles, une femme jeune encore, petite, mince, d'une extrême délicatesse, à la physionomie douce et timide à la fois, sauta vivement de voiture.

C'était Mme d'Antre, la cousine du vicomte

de Grand-Châtel, la mère d'Odette et de Simonne, et la belle-mère de Betty.

Elle s'approcha d'Élisabeth et se pencha sur elle avec une tendre inquiétude.

Odette et Simonne entourèrent leur amie.

« Betty! appela Mme d'Antre, voyant que la fillette ne revenait pas vite à elle.

— Qu'y a-t-il? fit du fond de la berline une voix languissante, la voix de Betty.

— Venez m'aider à porter Élisabeth dans la voiture, reprit Mme d'Antre. La pauvre enfant vient de s'évanouir.

— Porter Élisabeth! Y pensez-vous, ma mère? répondit aussitôt Betty. Cela regarde James (James était le cocher), plutôt que vous et moi.

— Je ne puis sans danger quitter mes chevaux, déclara James avec un accent britannique des plus prononcés.

— Viens-tu, Betty? cria Odette.

— Non pas, ma chère; je reste, au contraire.

— Méchante et sans cœur! murmura Odette.

— Laissez-moi vous aider, maman, ajouta-t-elle. A nous deux, nous pourrons peut-être soulever Élisabeth. »

Mais ni la mère ni la fille ne purent y parvenir. Ce que voyant Simonne, elle s'approcha de la voiture où se trouvait toujours sa grande sœur.

« Betty, lui dit-elle, les yeux remplis de larmes, viens, je t'en supplie; Lisbeth est bien malade. »

Betty allait céder sans doute à la prière de la douce enfant, lorsque, apercevant son sac de voyage, elle se ravisa tout à coup.

« C'est inutile que je me dérange, dit-elle; j'ai là de quoi ressusciter un mort. »

Et, ouvrant son sac, elle en sortit un élégant flacon de sels qu'elle remit à sa jeune sœur.

Simonne s'empressa de le faire respirer à Élisabeth, qui bientôt rouvrit les yeux.

« Où suis-je? demanda-t-elle.

— Sur la route, répondit Simonne.

— Avec nous, chère petite, ajouta Mme d'Antre, en l'embrassant avec tendresse.

— Peux-tu marcher? demanda Odette, à son tour.

— Je crois que oui.

— Alors, tant mieux. Nous pourrons nous passer de Betty. »

Peu d'instants après, Élisabeth, soutenue par Mme d'Antre et par Odette, était installée, tant bien que mal, dans le fond de la berline littéralement encombrée des cartons, des châles, des parasols de Betty.

« Ah! te voilà enfin, jolie *ressuscitée*, dit la jeune fille en s'adressant à Élisabeth. Mes sels sont infaillibles, n'est-il pas vrai? »

Et elle voulut embrasser l'enfant.

Mais la fillette se recula et se contenta de lui tendre la main.

Betty la regarda tout étonnée.

« Oh! oh! fit-elle, en montrant ses dents blanches, que signifie?... »

Puis, se tournant vers sa belle-mère:

« Tenez, ma mère, ajouta-t-elle avec ironie, voilà le résultat très-satisfaisant, quoique un peu trop

prompt, je l'avoue, du contact de cette bonne Odette.

— Taisez-vous, Betty, repartit Mme d'Antre, et veuillez nous faire de la place. »

Betty fit mine de se mettre un peu plus à droite, bien qu'en réalité elle ne songeât pas à bouger.

« Tes nombreux paquets gênent maman et notre amie; tu devrais les ôter, » fit observer Odette.

Betty ne daigna pas répondre.

« Veux-tu que je t'aide à les placer sur la banquette? demanda doucement Simonne.

— Non pas, non pas, dit Betty; ils sont bien là, je les y laisse.

— Égoïste! s'écria Odette. Je les jette par la fenêtre, si tu ne les retires pas.

— Essaye, si tu l'oses, vilaine *chenille*, » répondit Betty, en haussant les épaules.

Odette devint pourpre; elle allait répliquer, sans doute, lorsque Mme d'Antre lui dit à demi-voix :

« De grâce, mon enfant, pas de querelle. »

Odette se tordit les mains.

« Patience! murmura-t-elle, viendra un jour où la *chenille* relèvera, elle aussi, la tête. Ah! si ma sœur Simonne voulait m'aider! »

Pendant ce temps, Simonne se faisait toute petite, afin de laisser plus de place à sa mère et à son amie.

Voyant que, décidément, les cartons de Betty les gênaient l'une et l'autre, elle les prit un à un et les posa sur ses genoux.

Betty laissa faire et n'eut l'air de rien voir.

« Comment te trouves-tu, chère petite ? demanda Mme d'Antre à Élisabeth.

— Mieux, beaucoup mieux, ma cousine, répondit l'enfant; mais je suis lasse et j'ai sommeil. »

Alors, appuyant sa jolie tête sur l'épaule d'Odette, elle ferma les yeux et garda le silence.

Bientôt la voiture de Mme d'Antre entra dans la cour du château. Le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel s'approchèrent de leurs invités et leur souhaitèrent la bienvenue.

Après les premiers compliments d'usage, gracieusement échangés de part et d'autre, Mme d'Antre fit connaître aux deux vieillards le léger accident survenu à Élisabeth.

Inquiets d'abord, le grand-père et la grand'mère ne tardèrent pas cependant à être rassurés; car la fillette déclara tout à coup que, n'ayant plus sommeil, elle promettait de faire honneur au très-prochain déjeuner.

En effet, placée à table entre Odette et Simonne, elle déjeuna de fort bon appétit, ce qui ne l'empêcha pas de bavarder beaucoup. Ses deux amies imitaient son exemple.

Betty parlait peu et mangeait moins encore; en revanche, elle minaudait sans cesse, s'éventait à outrance et buvait de l'eau claire.

Quant à Mme d'Antre, elle s'entretenait alternativement avec les deux vieillards.

Généralement silencieuse et timide, Mme d'Antre ne manquait certes pas d'esprit; et lorsqu'elle se sentait à l'aise, comme elle l'était au Grand-

Châtel, toute crainte disparaissant chez elle, elle n'avait pas de peine à devenir charmante.

Mariée fort jeune à M. d'Antre, bon gentilhomme de la province, elle était veuve à vingt-trois ans.

Sa courte union n'avait pas été très-heureuse. Elle l'eût été probablement, sans la présence de Betty.

Cette petite fille, âgée de cinq ans seulement lors du second mariage de son père, était entrée, dès les premiers jours, en lutte ouverte avec sa belle-mère, qu'elle n'aimait pas, disait-elle dans son langage enfantin, « précisément parce qu'on lui avait dit de l'aimer », et contre laquelle elle portait des plaintes incessantes à son père.

A l'étrange aversion que lui témoignait Betty, Mme d'Antre crut devoir n'opposer que la douceur et la tendresse. Elle fit fausse route. Ni son indulgente bonté ni son affectueux dévouement ne purent rien sur cette enfant sans cœur, dépourvue de sensibilité et de délicatesse, et qu'une main de fer eût seule réussi à contenir et à dompter.

Lorsque Mme d'Antre le comprit enfin, il était trop tard, hélas! car, depuis longtemps déjà, loin de dominer la fille de son mari, elle était dominée par elle.

De cette façon, Betty grandit sans direction, sans frein; mais à mesure que ses défauts grandissaient avec elle, sa beauté devenait merveilleuse. Elle n'en avait malheureusement que trop conscience, et si à seize ans on eût pu l'appeler *la*

plus belle fille de la province, à dix-sept ans on eût pu ajouter qu'elle en était la plus élégante, la plus mondaine et la plus excentrique.

Betty jalousait fort ses sœurs : elle les savait plus riches qu'elle; et cette tête orgueilleuse et folle, cet esprit occupé de plaisirs, ce cœur vide de tous bons sentiments ne pouvait pardonner à Odette et à Simonne l'immense fortune dont elles devaient jouir un jour.

Elle s'en vengeait cruellement en leur reprochant leur laideur.

Cependant Élisabeth continuait à causer gaiement. Toute trace de langueur et de tristesse avait disparu chez elle ; la joie était peinte sur son charmant visage, et l'animation de son teint, le sourire de ses lèvres, l'éclat de ses grands yeux lui prêtaient une beauté nouvelle.

« Ma mère, regardez donc Lisbeth, dit tout à coup Betty en élevant la voix; on dirait un rayon de soleil éclairant deux nuages gris. »

Simonne se troubla, tandis qu'Odette lançait à sa sœur un regard chargé de colère.

« Quelle absurde comparaison ! s'exclama Élisabeth.

— Vous trouvez? En tout cas, elle est très-flatteuse pour vous, répondit, en riant, la coquette.

— De vous, rien ne peut me flatter, répliqua Élisabeth; car vous n'avez pris le parti de me complimenter sans cesse que pour humilier davantage vos sœurs. Vous êtes une méchante,

Betty, et Odette et Simonne sont très-bonnes, au contraire.

— Oh ! cela, je le nie. Laides au moral ! laides au physique ! affirma la jeune fille.

— Vous manquez de générosité envers vos sœurs, Betty, fit observer froidement Mme d'Antre ; de plus, vous êtes dans l'erreur, ma chère, en vous imaginant qu'une jolie figure indique toujours un bon cœur. »

Betty eut un mouvement d'épaules pouvant se traduire ainsi:

« Que m'importe votre opinion ! »

Et, s'adressant au vicomte de Grand-Châtel :

« Quel est votre avis, mon cousin? demanda-t-elle en minaudant.

— Mon avis est, en tous points, celui de votre mère, répondit sèchement le vicomte.

« Retenez bien ceci, Betty, ajouta-t-il plus sèchement encore: quand la beauté n'est pas le reflet d'une belle âme, elle cesse d'être un charme pour devenir un danger. »

La jeune fille rougit: elle avait compris l'allusion. Puis, la vicomtesse s'étant levée de table, elle s'empressa de l'imiter, ce que firent d'ailleurs, avec non moins d'empressement, Mme d'Antre, le vicomte et les trois fillettes.

Après le déjeuner, Élisabeth, Odette et Simonne se rendirent au jardin et appelèrent Nel.

Le jeune garçon accourut aussitôt.

« Mes amies et moi, lui dit Élisabeth, nous désirons faire une bonne partie.

— Une partie de quoi ? interrompit Odette

— De barres, de croquet, de cache-cache ou de Colin-Maillard. Peu importe.... Pouvons-nous compter sur toi, mon bon Nel?

— Pour organiser la partie? demanda le jeune garçon.

— C'est cela même, et pour jouer aussi. »

Nel ne se pressait pas de répondre, combattu qu'il était par deux désirs contraires. Si, d'un côté, renoncer à jouer avec Élisabeth était un crève-cœur pour lui, de l'autre côté, ne pas observer la consigne donnée par la fillette, dix jours auparavant, lui paraissait un manque complet de dévouement, une lâcheté presque.

S'approchant d'Élisabeth, et baissant à dessein la voix :

« Mademoiselle, lui dit-il, il m'est tout à fait impossible de jouer avec vous.

— Impossible! Pourquoi?

— Je ne puis quitter le grand chêne.

— Ah! c'est vrai.... Pauvre Maurice! et moi qui l'oubliais déjà! murmura Élisabeth, dont les yeux s'étaient subitement remplis de larmes. Mais alors, moi aussi, je reste.

— Et vos amies, mademoiselle? Voudriez-vous les laisser seules, ou leur dire ce que vous avez fait? »

Élisabeth réfléchit un instant.

« Tu as raison, reprit-elle bientôt : je ne puis quitter Odette et Simonne, encore moins leur confier mon secret. Veille donc à ma place.

« Si mon frère venait, il te faudrait sonner trois fois la grosse cloche. Partout où je serais, j'entendrais ton signal. »

Nel promit d'obéir, et s'éloigna le cœur chagrin.

« Eh bien? Quelle partie avez-vous décidée à vous deux? demanda aussitôt Odette.

— Nous n'en avons point décidée, répondit Élisabeth.

— Vraiment? fit Odette surprise.

— Nel reviendra-t-il? demanda Simonne, à son tour.

— Non; il est occupé, répondit encore Élisabeth.

— C'est contrariant, reprit Odette. Nel est un excellent camarade, faisant complaisamment toutes nos volontés. Si j'allais le chercher?

— Garde-t'en bien, s'empressa de dire Élisabeth. Je le sais, il te refuserait.

— Alors, à quoi jouer, à nous trois seulement? »

Au moment même où Odette posait cette dernière question, deux personnes traversaient la cour d'honneur du Grand-Châtel :

La première, perdue dans un flot de mousseline blanche ornée de rubans roses, marchait à petits pas : c'était Betty.

La seconde, chargée de sacs, de livres, de pliants, suivait silencieusement la première : c'était dame Gertrude.

« Où vas-tu, Betty? cria Simonne à sa sœur.

— Aux Roches-Grises, daigna répondre la jeune fille.

— Si nous y allions aussi? proposa Élisabeth.

— Betty ne voudra pas de nous, objecta timidement Simonne.

— Nous n'avons, il me semble, nul besoin de son autorisation, répliqua Odette avec vivacité. Le chemin n'est-il pas à tous?

— D'ailleurs, ajouta Élisabeth, nous serons avec ma nourrice.

— Partons-nous? demanda Odette.

— Oui, oui. Aux Roches-Grises! s'écria gaiement Élisabeth.

— Aux Roches-Grises! » redirent Odette et Simonne.

Et les trois fillettes, prenant leur course, eurent en quelques minutes rejoint dame Gertrude et Betty.





CHAPITRE VII

Les Roches-Grises.

Les Roches-Grises, dont il a déjà été question au commencement de ce récit, n'étaient éloignées du Grand-Châtel que d'un quart d'heure environ.

C'était une masse imposante de roches dénudées, contre lesquelles un torrent impétueux grondait d'une façon terrible.

Au milieu de tous ces rochers s'en élevait un plus haut, plus effroyable que les autres, sur lequel demeuraient encore debout, après bien des siècles, quelques fragments d'un vieux donjon.

Là avait été, disait-on, le berceau de la famille de Grand-Châtel.

Ce site grandiose, que la croyance populaire disait *hanté par des esprits*, était fort apprécié des voyageurs, des étrangers et surtout des paysagistes. Tous venaient à l'envi l'admirer de sa base; mais nul n'osait s'aventurer dans l'étroit et périlleux sentier qui seul conduisait au sommet, pour redescendre ensuite du côté de Saint-Del.

C'était le même sentier que Nel (on s'en souvient) avait suivi la nuit du départ de Maurice, pour aller querir plus vite le docteur Marc-Brun.

Betty avait eu un but en se rendant aux Roches-Grises. La coquette s'ennuyant au château (la conversation fort intéressante d'ailleurs, bien qu'un peu grave, des deux vieillards et de Mme d'Antre ne pouvant convenir à son esprit frivole), était venue en cet endroit, où elle espérait rencontrer quelques-uns des nombreux touristes qui, dans cette saison, visitaient cette partie de la montagne si justement nommée *la petite Suisse*.

« Avec eux, du moins, pensait-elle, je pourrai causer d'autres choses que de littérature, d'art ou de politique! Et puis, j'apprendrai des nouvelles. »

Et voilà pourquoi elle était partie, malgré le soleil, la poussière et une chaleur de trente-cinq degrés.

Cependant son espoir fut déçu : ce jour-là, en effet, la solitude la plus complète régnait aux Roches-Grises.

En y arrivant, Betty regarda autour d'elle d'un air désappointé; puis, ayant aperçu une bonne

place à l'ombre, elle parut se résigner à attendre en se reposant.

Quelques minutes après, elle était assise ou plutôt étendue à cette même place, sur un châle lui servant de tapis, et, un livre à la main, elle ne lisait pas, elle songeait.

Pour dame Gertrude, elle s'était adossée à un arbre, et, tout en tricotant, elle suivait des yeux les trois fillettes qui, restées un peu à l'écart, organisaient un jeu de cache-cache.

« C'est le meilleur endroit, disait Élisabeth. Nous avons là toutes sortes de cachettes; des grandes.... des petites.... Nous pourrons faire le tour des roches, mais sans monter jamais ; c'est entendu.

— Et le torrent? fit observer Odette.

— Poltronne! Que te fait le torrent?

— Si nous tombions dedans? » se récria Simonne

Elisabeth rit.

« C'est à nous de prendre garde, » dit-elle.

Puis, tirant à la courte-paille :

« C'est toi qui cherches, Odette, ajouta-t-elle.

— Quel est le but?

— L'arbre où se trouve nourrice.

— Très-bien. »

Odette se rendit donc au but, tandis que sa sœur et son amie disparaissaient, se tenant par la main.

En un clin d'œil, Élisabeth eut découvert une cachette. C'était un énorme creux de rocher.

« Entrons ici, dit-elle; il y a place pour dix. »

Et les deux enfants s'y blottirent.

Depuis cinq minutes déjà qu'elles attendaient

Odette, elles causaient à voix basse, se félicitant de n'être pas *trouvées*.

« J'ai peur ! Lisbeth, dit tout à coup la timide Simonne.

— Peur de quoi ?

— Des rochers, des ruines, du torrent. Et toi ?

— Moi, pas du tout. Rien ne m'effraye, tant que le soleil brille. S'il faisait nuit, ce serait autre chose.

— Tu aurais peur aussi ?

— Aux Roches-Grises ! Certainement. »

Simonne se pressa contre son amie.

« On raconte tant de choses sur le vieux donjon, continua Élisabeth, que, pour rien au monde, je ne voudrais m'y rendre sur le coup de minuit.

— Que dit-on ? demanda Simonne, chez qui la curiosité l'emporta sur la crainte.

— Laisse-moi d'abord voir si j'aperçois Odette. »

Et, se penchant hors de l'anfractuosité du rocher où elle avait trouvé un gîte, Élisabeth regarda autour d'elle avec beaucoup de soin.

« Personne ! dit-elle en revenant. Personne ! Je te l'avais bien dit, ma chère, Odette nous cherchera pendant une demi-heure au moins. La cachette est bonne, conviens-en ?

— Excellente, répondit Simonne.

— Veux-tu que je te raconte la légende de la dame de Grand-Châtel ?

— Oui, oui, dis-moi bien vite la légende de ton arrière-grand'mère.

— Mon arrière-grand'mère ! La dame de Grand-

Châtel! Y penses-tu, Simonne? Quel âge aurais-je donc? Deux ou trois cents ans, peut-être! »

Disant ces mots, Elisabeth rit aux éclats.

« La légende? reprit Simonne, qui ne renonçait pas facilement à un plaisir promis.

— La légende! soit, fit Élisabeth. Je la sais tout à fait par cœur. Je commence ; écoute-moi :

« Il y a bien longtemps, bien longtemps de cela, commença-t-elle, en effet, alors que le sire de Grand-Châtel avait nom Fergus *le terrible*, les pauvres et les vassaux étaient fort malheureux : ils étaient accablés de tailles, de dîmes et de corvées de toutes sortes.

« Fergus était un méchant homme, dur, avare, cruel, méfiant et jaloux. Il était craint à vingt lieues à la ronde. Sa très-douce femme, au contraire, était chérie et vénérée. Elle s'appelait Elisabeth ; mais on la désignait le plus souvent sous le nom de la *bonne dame* ou de la *dame de Grand-Châtel*.

« Elle avait, rapporte la légende, des yeux d'un bleu céleste, une peau de satin, un col de cygne, des pieds et des mains de déesse, et, lorsque la fantaisie lui prenait de laisser tomber sur ses blanches épaules son opulente chevelure, elle s'en couvrait presque en entier, comme elle eût pu le faire d'un riche manteau doré.

« Fergus trouvait sa femme belle; mais il ne l'aimait pas et la maltraitait quelquefois.

— Oh! la jolie histoire, interrompit Simonne. Où habitait la dame de Grand-Châtel?

— Au-dessus de nos têtes, dans le vieux ma-

noir, à côté du donjon d'en haut, répondit Élisabeth.

« Attention! je reprends mon récit, ajouta-t-elle bientôt.

« Fergus était si laid, si laid, dit-elle, qu'à sa vue, les enfants poussaient des cris perçants, et que, sur son passage, les petits oiseaux se taisaient, les chiens hurlaient, les brebis tremblaient, et tout le monde gémissait. Les loups seuls lui faisaient cortége. »

A ces derniers mots, Simonne se prit à trembler, elle aussi, et se serra si fort contre Élisabeth que celle-ci s'écria :

« Tu m'étouffes! ma chère. Éloigne-toi un peu, si tu veux que je continue. »

Simonne, dominant sa frayeur, se recula de quelques lignes, et Élisabeth continua :

« Semblable à cette sainte reine de Hongrie, dont elle portait le nom, la dame de Grand-Châtel aimait les humbles, les petits et les pauvres; elle leur faisait d'abondantes aumônes, leur parlait avec une extrême douceur, soignait leurs maux et, bien souvent, baisait leurs plaies.

« Loin d'admirer, comme il eût dû le faire, la charité de son épouse, le sire de Grand-Châtel la blâmait très-fort, au contraire, et, fréquemment, lui reprochait ses largesses de la manière la plus injuste.

« — Vous me ruinez, » lui disait-il parfois.

« Il n'en était rien cependant. Ses coffres regorgeaient d'or, et ses terres lui rapportaient le triple de ce qu'elles avaient rapporté à son père.

« — Qui donne aux pauvres prête à Dieu, » se contentait de répondre à son farouche époux la dame de Grand-Châtel, chaque fois que l'avarice le faisait parler ainsi.

« Un jour, pourtant, elle ajouta :

« — La ruine ! mon cher seigneur. Oh ! chassez « cette idée. Vos moissons furent-elles jamais plus « belles, vos prairies plus verdoyantes, vos bois « plus touffus, et vos troupeaux plus florissants ?

« — Vous me bravez, madame, répondit Fergus « en colère ; mais vous ne me braverez pas long-« temps. »

« Et, appelant son intendant Hunolt :

« — Hunolt, lui dit-il, à partir d'aujourd'hui, je « te défends de donner à ta noble maîtresse, pour « remplir son aumônière, autre chose que des « petits cailloux. »

Simonne était suspendue aux lèvres de son amie : cette histoire la ravissait. Elle en avait oublié Odette, le jeu de cache-cache, le monde entier ; c'est ce qui l'empêcha d'entendre (quelques pas derrière elle) un léger bruit semblable au souffle régulier de deux êtres humains. Élisabeth le perçut, elle ; mais vaguement, emportée qu'elle était par son propre récit. Elle l'attribua d'ailleurs à quelque oiseau nocturne dont elle n'avait que faire de se préoccuper, et continua, sans nul souci, la légende de la dame de Grand-Châtel.

« Après l'ordre donné par Fergus à Hunolt, dit-elle, la *bonne dame* se retira dans son oratoire, et là, les yeux baignés de larmes, elle fit cette prière à Dieu :

« O très-compatissant Sauveur, n'aurez-vous « pas pitié de vos pauvres enfants, et, tant pour « montrer votre grande puissance que pour con- « fondre le méchant, ne daignerez-vous pas renou- « veler, en faveur de votre humble servante, l'é- « clatant miracle des Roses. »

« Alors, pleine de confiance en Dieu, elle fit demander Hunolt, elle aussi, et lui tendant son aumônière :

« — Remplissez-la, » dit-elle avec un doux sourire.

« Hunolt, en signe d'obéissance, mit un genou en terre, puis sortit pour aller chercher, au bord de ce même torrent qui gronde à cinquante pas de nous, les cailloux destinés à remplacer l'or de son maître.

« Chemin faisant, il rencontra Fergus, et lui fit part de l'ordre donné par sa noble maîtresse.

« — Fort bien, dit le méchant Fergus. Donne- « lui beaucoup de cailloux ; nous verrons ce qu'en « diront ses pauvres. »

« Et, d'une voix terrible, il ajouta :

« — Pas de supercherie, Hunolt, entends-tu? « car tu le payerais de ta tête. »

« Hunolt effrayé recula.

« — Que mon très-puissant maître daigne venir « avec moi, » dit-il en pliant le genou.

« Fergus hésita un instant ; mais bientôt, jetant sur Hunolt un regard de froide méfiance :

« — Drôle, cria-t-il, tu n'es donc pas bien sûr de « ne pas enfreindre mes ordres que tu me fais une « semblable demande? Je saurai, sois tranquille, « te surveiller de près. »

« Alors, donnant à l'intendant terrifié l'ordre de le suivre, il le précéda chez la dame de Grand-Châtel.

— Que va-t-il se passer? demanda Simonne haletante.

— Si tu veux le savoir, tais-toi, pour que je continue, » répondit Élisabeth.

Mais, se ravisant aussitôt :

« Non, attends une minute, et laisse-moi voir si Odette ne vient pas. »

Comme la première fois, la fillette regarda prudemment autour d'elle.

« Certainement, ta sœur n'est pas de ce côté, dit-elle, en se hâtant de reprendre sa place auprès de son amie Simonne. J'ai donc le temps de finir mon récit.

« Écoutes-tu?

— J'écoute, » s'empressa de répondre Simonne.

« Lorsque Fergus entra dans l'oratoire de sa femme, reprit Élisabeth, il la trouva debout, vêtue de ses plus beaux atours, et la tête couverte d'un long voile de dentelle blanche.

« — Vous alliez sortir, peut-être? fit-il.

« — Oui, cher seigneur, répondit, sans se trou-
« bler, la *bonne dame*, n'est-ce pas l'heure de mes
« aumônes? »

« Fergus eut un mauvais sourire.

« — Permettez que, pour cette fois, je m'y as-
« socie, dit-il.

« — Volontiers, » répondit-elle.

« Puis, après avoir reçu son aumônière des mains de l'intendant Hunolt, elle s'appuya sur le

bras de son méchant époux, et, sans plus tarder, se rendit dans la cour d'honneur du manoir.

« Là, derrière la grille élevée, manants, mendiants, infirmes et pèlerins attendaient la distribution des aumônes.

« La dame de Grand-Châtel leur sourit à tous, et, devant son mari, ouvrit son aumônière. Fergus y jeta un regard ironique : dans l'aumônière reluisaient au soleil une centaine de petits cailloux ronds et polis.

« La grille ayant été ouverte, la *bonne dame* s'avança, prit un des cailloux apportés par Hunolt et le remit au plus âgé des mendiants.

« — Dieu vous le rende! *notre bonne dame*, murmura aussitôt le vieillard, dans la main duquel Fergus put voir, avec surprise, avec terreur.... une pièce d'or.

« Les pauvres étaient nombreux ce jour-là. Tous reçurent un caillou; tous partirent en bénissant Dieu ; tous emportaient une pièce d'or.

« Fergus était vaincu. Il tomba à genoux, et, se frappant la poitrine :

« Seigneur, s'écria-t-il, je reconnais votre « toute-puissance; désormais, je vous en fais le « serment, mes vassaux trouveront en moi un « père. »

— Est-ce tout? demanda Simonne.

— Pas encore, répondit Élisabeth; mais nous touchons au dénouement.

— Alors, dis vite; veux-tu?

— Pourquoi donc?

— Je ne sais.... J'ai peur! Il m'a semblé en-

tendre derrière nous un bruit que je ne m'explique pas.

— Pure imagination! ma chère, affirma Élisabeth. Voilà bien l'effet que produisent les creux de rochers : on croit toujours n'y être pas bien seul.

« J'achève mon histoire; le plus beau, c'est la fin.

— J'écoute, » redit Simonne, tout à fait rassurée.

Élisabeth reprit :

« Trois jours après, la dame de Grand-Châtel avait rendu le dernier soupir. »

— Ah! fit Simonne.

« Dieu ne l'avait placée sur cette terre, continua Élisabeth, que pour convertir son époux ; la conversion de Fergus étant sincère, la dame de Grand-Châtel était remontée au ciel.

— Elle était morte pour tout de bon? demanda Simonne.

— Oui et non, répondit son amie.

— Comment, oui et non!

— C'est-à-dire, elle était bien morte, reprit Élisabeth; son âme était au ciel, son corps reposait dans la chapelle du manoir; mais chaque nuit, vers minuit.... »

Simonne frissonna.

« De quoi as-tu peur? demanda Élisabeth. Il n'est pas minuit. Je continue :

« Chaque nuit, vers minuit, rapporte encore la légende, la dame de Grand-Châtel revient dans le donjon; elle se penche sur le torrent, et accorde telle grâce que lui demande la personne assez cou-

rageuse pour lui porter, à cette heure, un caillou rond et poli.

— Tu l'as vue?

— Dieu m'en préserve! J'en mourrais de frayeur. Cependant plusieurs *anciens* du village assurent l'avoir aperçue.

— Et les jeunes?

— Ma chère, les jeunes n'y croient pas.

— Et ta grand'mère?

— A toutes les questions que je lui ai faites à cet égard, grand'mère m'a répondu :

« La dame de Grand-Châtel était une sainte;
« prie-la, chaque jour, de veiller sur toi. »

— Et ton grand-père?

— Tu lui demanderas toi-même ce qu'il en pense, au dîner de ce soir. Il dit, à ce sujet, des choses fort intéressantes, fort.... Mais, qu'est ce?... J'entends du bruit, en effet.... Quelqu'un serait-il caché derrière nous?... La dame de Grand-Châtel, peut-être! Vite, vite, sortons.... »

Et les deux fillettes sortirent, se bousculant l'une l'autre, pour être plus tôt hors de cette anfractuosité de rocher où, pour rien au monde, elles n'eussent voulu se cacher encore.

Leur folle terreur cessa comme par enchantement lorsqu'elles revirent le soleil. Elles en rirent même de bon cœur.

Alors, elles aperçurent Odette, Odette qu'elles avaient oubliée, et dont vingt pas les séparaient à peine.

« Victoire! victoire! cria Odette. Je vous trouve enfin! »

Élisabeth et Simonne prirent leur course; Odette les imita. Elle était agile et souple; de seconde en seconde, elle gagnait du terrain. Déjà, elle criait une nouvelle fois : «Victoire! » déjà, sa main effleurait presque la longue ceinture d'Elisabeth, lorsque celle-ci fit un brusque détour et disparut à ses yeux derrière de grosses roches.

Laissant Elisabeth, Odette ne songea plus qu'à atteindre Simonne. Redoublant de vitesse, elle la serra de près, pendant quelques minutes, et enfin la *prit*, comme elle allait atteindre le but.

Les deux sœurs étaient hors d'haleine; elles se laissèrent tomber à la place où elles se trouvaient, Odette disant à Simonne :

« Je n'en puis plus, et je m'arrête, avant de poursuivre encore Elisabeth.

— Elle reviendra bien seule, répondit Simonne; car je doute que, de nouveau, elle entre maintenant dans le creux des rochers. Reposons-nous, en l'attendant. »

Pendant ce temps, Élisabeth, emportée par l'ardeur de sa course, et ne songeant qu'à échapper à son amie Odette, avait pris au hasard un sentier qu'elle ne connaissait pas. Il était étroit, rapide et très-glissant; néanmoins, elle s'y engagea, sans réflexion et sans prudence.

Bientôt, il lui sembla qu'elle était poursuivie.

« C'est Odette, » pensa-t-elle.

Et elle redoubla de vitesse.

Une voix l'appela. Elle n'en prit nul souci.

La voix devint plus forte.

« Arrêtez, arrêtez ! » criait-elle.

« M'arrêter ! Pourquoi donc ? » se demanda Élisabeth, qui n'en continua pas moins sa course vertigineuse, insensée.

« Arrêtez, arrêtez ! » redit encore la voix.

La fillette pâlit. Elle venait de comprendre : le sentier qu'elle suivait aboutissait à un abîme.

« Le torrent ! le torrent ! » s'écria-t-elle tout effrayée.

Elle voulut fuir, retourner en arrière ; elle ne le put : lancée, comme elle l'était sur une pente des plus rapides, d'elle-même, elle ne pouvait plus s'arrêter.

Alors, elle tendit les mains, espérant s'accrocher à une branche d'arbre, à un fragment de rocher ! Elle ne rencontra que le vide.... et le torrent grondait à cinq pas devant elle !

Affolée, elle ferma les yeux, et pensa qu'elle allait mourir....

A cet instant, deux bras robustes se tendirent et arrachèrent la pauvre enfant à une mort certaine et horrible.

. . . .

Lorsque Élisabeth rouvrit les yeux, elle se trouva étendue sur l'herbe jaunie par le soleil, non loin des Roches-Grises.

« Maurice ! » appela-t-elle.

Personne ne répondit.

« Maurice ! » répéta-t-elle plus fortement.

Même silence.

Par un suprême effort, elle se souleva et regarda tout autour d'elle.



A cet instant, deux bras robustes se tendirent et arrachèrent la pauvre enfant à une mort certaine.

Elle était seule....

« Que signifie? dit-elle. J'étais tout à l'heure dans les bras de Maurice; j'ai entendu sa voix; et, là, là, ajouta-t-elle en posant son doigt sur son front, là, j'ai senti ses lèvres; et cependant je ne le vois pas.... Ce n'était donc qu'un rêve ?

« Le sentier! le torrent! s'écria-t-elle tout à coup. Non, non, ce n'était pas un rêve. »

Et elle éclata en sanglots.

Cette crise lui fut salutaire. Dans les émotions de ce genre, presque toujours les larmes sont un bien.

Odette et Simonne accouraient en ce moment.

« Enfin, te voilà! s'écria Odette; il y a, j'espère, assez longtemps que nous te cherchons. »

Mais, à la vue des pleurs de son amie :

« Que t'est-il arrivé, ma chère? lui demanda-t-elle en l'embrassant.

— Rien. Ne vous inquiétez pas. J'ai failli me noyer, répondit Élisabeth.

— Te noyer! Comment cela? interrogea Simonne.

— Dans le torrent. »

Simonne eut un léger frisson.

« Qui t'a sauvée? lui demanda Odette.

— Un homme.... Je ne sais.... répondit la fillette en hésitant beaucoup; car elle ne voulait pas, s'il était vrai que Maurice fût là, livrer à ses amies le secret de sa chère présence.

— Celui qui vient de nous parler, peut-être, reprit Odette avec vivacité.

— Que veux-tu dire ? fit Elisabeth, surprise.

— Ah ! c'est vrai ; nous ne t'avons pas raconté encore, répondit Odette. Nous te cherchions, là-bas, du côté de la vieille ferme, lorsque nous voyons venir à nous un monsieur qui nous crie :

« Par ici, mesdemoiselles ; votre amie se trouve « sur le versant du Petit-Châtel, où elle doit vous « attendre. »

« Nous l'avons remercié, et nous sommes accourues.

— Vous ne l'avez pas reconnu ? demanda Élisabeth.

— Non : nous ne l'avions jamais vu.

— Ce n'était point Maurice ! » murmura la fillette, à voix basse.

Tout haut, elle ajouta :

« Comment était cet étranger ?

— Il était grand ; c'est tout ce que je puis te dire, répondit Odette.

— Il avait, pour chapeau, un large panama, ajouta aussitôt Simonne.

— Un panama ! dis-tu ? reprit Élisabeth.

— Mais oui. Qu'y a-t-il à cela de si extraordinaire ?

— Oh ! rien, en effet, » répondit Élisabeth avec embarras.

Elle réfléchit ensuite pendant quelques secondes.

« Ce doit être Olivier, pensait-elle, et, cependant, j'ai bien cru que Maurice était mon sauveur ! Ils étaient là tous deux, peut-être. Ils

se connaîtraient donc?... Dès ce soir, j'en parlerai à Nel. »

Puis, essuyant ses yeux :

« Notre partie de cache-cache étant finie, dit-elle à Odette et à Simonne, retournons vite au Grand-Châtel où nous jouerons à autre chose ; mais, je vous le demande, ne dites rien à Nourrice et à Betty du danger que je viens de courir. Grand-père et grand'mère doivent l'apprendre de moi.

« Me promettez-vous le silence?

— Nous te le promettons, ma bonne Lisbeth, » répondirent les deux sœurs.

Et les fillettes, se tenant par la main, rejoignirent dame Gertrude et Betty.

Dame Gertrude tricotait toujours, adossée au même arbre; elle sourit à Odette et à Simonne et embrassa Élisabeth, non sans lui adresser mille questions pressantes au sujet de sa pâleur et de ses yeux rougis par les larmes. Élisabeth, ne se souciant pas de lui répondre encore, lui échappa et courut à Betty. Ses amies l'imitèrent.

Betty était de fort méchante humeur.

« Elle s'était ennuyée à mourir, disait-elle, durant cette longue après-midi, où, malgré son observation constante, elle n'avait aperçu ni un étranger, ni un voyageur, ni un touriste. »

Odette et Simonne avaient bien envie de lui apprendre qu'elles avaient été plus heureuses. Un coup de coude d'Élisabeth les rappela à la prudence.

Betty, après s'être (selon sa coutume) vengée sur ses petites sœurs de la contrariété qu'elle

avait éprouvée, accepta enfin la proposition que lui fit Élisabeth de retourner immédiatement au Grand-Châtel.





CHAPITRE VIII

La lettre de Robert.

Après avoir tendrement embrassé son grand-père et sa grand'mère, Élisabeth quitta ses amies et alla rejoindre Nel.

Sans hésiter un seul instant, elle se rendit sous le grand chêne: car elle savait bien que son jeune camarade devait être là où elle l'avait laissé.

« Nel! lui cria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut, Nel, tu as manqué ne jamais me revoir.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle? demanda l'enfant, déjà inquiet.

— J'ai failli me noyer dans le torrent des Roches-Grises, reprit Élisabeth.

— Grand Dieu ! s'écria Nel, que l'émotion faisait trembler.

— Calme-toi, lui dit en souriant la fillette. Puisque me voilà, c'est que je ne suis pas morte.

« Écoute maintenant de quelle façon les choses se sont passées. »

Et Élisabeth raconta à Nel le danger qu'elle avait couru.

« Je n'ai pas osé en parler à grand-père et à grand'mère, ajouta la fillette en terminant son récit. Il m'en coûte beaucoup, je t'assure, de leur cacher quelque chose; mais, comment faire? Grand-père et grand'mère me demanderaient : qui t'a sauvée? et je ne pourrais pas leur répondre : ce doit être Maurice! Ils m'ont si formellement défendu de prononcer le nom de mon frère.... Le mieux, je crois, est de me taire encore. »

Nel était devenu pensif.

« Où dois-je chercher mon sauveur? reprit Élisabeth. Est-ce Maurice? Est-ce Olivier? Est-ce la dame de Grand-Châtel?

— Ce sont tous les trois peut-être, répondit Nel avec assurance.

— Tous les trois! Tu crois donc, toi aussi, à la dame de Grand-Châtel? En ce cas, mon cher, laisse-moi te le dire, tu changes bien facilement d'opinion. Il y a quelques jours à peine (à propos de la légende) tu riais de ma frayeur, et aujourd'hui....

— Aujourd'hui, comme alors, interrompit doucement Nel, j'ai la même croyance.

— Une croyance toute différente, veux-tu dire.

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

— Explique-toi, car je ne comprends plus.

— Volontiers, fit le jeune garçon, qui s'expliqua aussitôt en ces termes :

« J'ai cru bien longtemps, comme vous, à la vieille légende, et voulant voir la dame de Grand-Châtel, je me suis rendu la nuit, non pas une fois, mais vingt fois, aux Roches-Grises.

— Ah !

— Je m'y suis trouvé à minuit.

— Hé bien?

— Eh bien! mademoiselle, à cette heure, et à la clarté de la lune, le donjon est plus triste, le torrent paraît plus profond. C'est tout ce que j'ai....

— Tu n'as pas vu la dame de Grand-Châtel?

— Je ne l'ai pas vue.

— Et pourtant la *très-bonne dame*, ma sainte aïeule, a bien réellement existé, dit Élisabeth.

— Non-seulement elle a existé; mais, comme me l'a dit M. le curé, « elle a veillé et elle veille encore sur ce pays qu'elle aime, et surtout sur sa famille. »

— Tu vois bien !

— Mais elle y a veillé, et elle y veille encore, « comme veillent les anges, sans jamais être visible à nos yeux. »

— Tu te trompes, Nel. Plusieurs personnes prétendent l'avoir vue.

— Ces personnes ont cru la voir; voilà tout.

— Peut-être, reprit Élisabeth, devenue tout à coup rêveuse, peut-être, Nel, as-tu raison. Et, cependant, je veux croire toujours à la dame de Grand-Châtel ! Je veux me la représenter toujours, vêtue de sa robe flottante, me souriant, me bénissant !

« Nourrice dit que ça me portera bonheur, » ajouta la fillette, qui, depuis un instant, semblait suivre des yeux un être imaginaire.

Puis, quittant brusquement ce monde inco nu où sa vive imagination l'avait emportée durant quelques secondes, sans transition aucune, elle retomba sur cette terre dont les horizons sont malheureusement si bornés !

« Laissons la dame de Grand-Châtel, dit-elle, et parlons de Maurice.

« Pourquoi ne vient-il pas à mon rendez-vous? Pourquoi surtout, après m'avoir embrassée avec tendresse, comme je reste persuadée qu'il l'a fait tout à l'heure, pourquoi disparaît-il ? devient-il invisible?

— N'en doutez pas, mademoiselle, répondit Nel, M. Maurice n'a pas reçu votre lettre; autrement, cela est certain, il serait accouru.

« Quant à ce qui est de se cacher aujourd'hui, il devait avoir ses raisons, pour agir ainsi.

— Lesquelles?

— Peut-être M. le vicomte lui a-t-il ordonne de quitter le pays, et ne voulait-il pas être vu par vos amies et par dame Gertrude.

— Pauvre Maurice! fit Élisabeth. En effet, grand-père a fort bien pu exiger son éloignement. »

Et, passant à un autre ordre d'idées:

« Crois-tu que Maurice soit l'ami d'Olivier? demanda-t-elle.

— Cela ne me paraît pas impossible, répondit Nel.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la fillette. Par lui, j'arriverai sûrement à mon frère.

— Savez-vous où habite ce M. Olivier? demanda Nel à son tour. Savez-vous son nom de famille?

— Je ne sais ni l'un ni l'autre, répondit Élisabeth, subitement découragée. Il m'a dit s'appeler Olivier ; mais Olivier n'est qu'un nom de baptême ! Il m'a dit encore habiter le pays; mais le pays est grand !

« Oh ! combien je regrette de n'avoir pas été plus curieuse, ajouta la fillette, les yeux remplis de larmes. Et maintenant, grâce à ma sotte discrétion, je ne pourrai jamais peut-être retrouver mon bon frère !

— Ne vous désolez pas, mademoiselle, reprit Nel avec fermeté ; dès demain matin je ferai des recherches, et j'aurai appris, d'ici huit jours, ce que vous désirez connaître.

— Tu ferais cela, Nel ! Oh ! merci, s'écria Élisabeth. Comment t'y prendras-tu, dis-moi ? »

Nel se disposait à lui répondre lorsque la fillette, le quittant brusquement, courut à ses amies Odette et Simonne qu'elle avait aperçues au loin

Elle trouva Simonne pleurant en silence, tandis qu'Odette, les joues en feu, les sourcils froncés, les lèvres tremblantes et les yeux brillants de colère, tordait ses mains de désespoir, comme elle avait coutume de le faire, lorsqu'une violente émotion l'agitait.

« Qu'y a-t-il ? Que vous est-il arrivé ? s'empressa de demander Élisabeth.

— Betty nous a frappées ! C'est la première fois ! répondit Simonne au milieu de ses pleurs.

— Et je n'ai pas pu la frapper à mon tour ! ajouta aussitôt Odette.

— Pourquoi ? demanda encore Élisabeth.

— Maman nous a bien défendu de rendre jamais le mal pour le mal, répondit la douce Simonne.

— Si je le lui avais rendu, j'aurais frappé trop fort, » ajouta de nouveau Odette.

La plus vive surprise se peignit alors sur le visage d'Élisabeth.

La patiente soumission de Simonne ne l'étonnait pas moins que la froide violence d'Odette ; violence dont l'enfant avait conscience et qu'elle savait contenir.

Regardant d'abord Simonne, Elisabeth se dit mentalement :

« Mon obéissance aux sages recommandations de mes chers grands-parents n'aurait certes pas tenu, devant une paire de claques administrées par Betty ! »

Regardant ensuite Odette, elle ajouta, toujours mentalement :

« Je ne sais pas si j'aurais frappé trop fort ; mais, à coup sûr, en cette circonstance, ma main eût été plus prompte que ma pensée. »

Puis, comme la cloche annonçant le dîner se faisait entendre, d'un rapide coup d'œil Élisabeth embrassa, à la fois, sa toilette et celle de ses amies.

« Allons nous habiller bien vite, dit-elle, après ce rapide examen. Toutes trois, nous sommes fort malpropres. Heureusement, ce n'est encore que le premier coup du dîner. »

Odette et Simonne n'eurent pas l'air de l'entendre.

« Venez donc, reprit Élisabeth, les tirant par le bras. Il ne nous reste, je vous l'affirme, que tout juste le temps nécessaire pour réparer notre complet désordre. Grand-père ne nous recevrait pas à sa table, dans le triste équipage où nous sommes, et il aurait raison.

« Ta robe est déchirée, Simonne, ajouta la fillette; la tienne est tachée d'encre, Odette, et la mienne.... Oh! la mienne n'est plus une robe; elle est passée à l'état de chiffon.

« Venez-vous ?

— Non, répondit Odette. En ce moment, je ne veux pas me trouver avec Betty, et elle entre, quand elle le veut, dans notre chambre; ne le sais-tu pas, Lisbeth?

— N'est-ce que cela? reprit Élisabeth. Il y a un moyen bien simple de tout arranger : ma nourrice portera dans ma chambre les effets dont vous avez besoin, et nous nous habillerons ensemble, en causant.

« Voulez-vous ?

— Nous le voulons bien, » répondirent les deux sœurs.

Cinq minutes après, les trois fillettes étaient réunies dans la jolie chambre d'Élisabeth que le lecteur connaît déjà.

Simonne ne pleurait plus, et Odette avait oublié sa colère.

« Me direz-vous enfin ce qui a causé votre querelle avec Betty? demanda bientôt Élisabeth, tout en lissant ses beaux cheveux.

— Oh! une chose peu importante en elle-même, répondit Odette, qui arrangeait avec soin la ceinture de Simonne. En rentrant des Roches-Grises, j'ai trouvé chez maman une lettre de mon cousin Robert. Cette lettre m'étant adressée, je l'ai lue.

— Où est-il, votre cousin Robert? demanda encore Élisabeth.

— Au collége, répondit à son tour Simonne, où il doit passer ses vacances, parce que... »

Odette l'interrompit.

« Tais-toi, Simonne, dit-elle; tu es une bavarde, et si, comme Robert, tu étais punie, serais-tu bien aise que tout le monde le sache?

— Lisbeth n'est pas tout le monde, répliqua aussitôt Simonne.

— Simonne a raison, reprit Élisabeth. Je ne suis pas tout le monde, en effet. Je suis votre amie, votre cousine, et, par conséquent, l'amie et même la cousine de Robert; car si les amis de nos amis sont nos amis, à plus forte raison, les cousins de nos cousins doivent-ils être nos cousins. »

Odette ne put s'empêcher de rire du raisonnement d'Élisabeth; toutefois, elle n'en demeura pas moins hésitante encore.

« Ton secret sera ce soir le secret de Polichinelle, fit observer la petite curieuse qui avait

grande envie de connaître ce qu'Odette tenait à lui cacher.

— Pourquoi cela? demanda Simonne.

— Parce que ce soir Betty me dira tout, répondit Élisabeth.

— Betty! s'écria Odette, Betty! mais elle accablera Robert, qu'elle n'aime pas; elle te dira les choses tout de travers; elle....

— Donne-lui la lettre; c'est le parti le plus simple, souffla Simonne à l'oreille de sa sœur.

— Effectivement, c'est le plus simple, » reprit Odette, qui, sortant de sa poche une large enveloppe, la tendit à Élisabeth.

Cette enveloppe renfermait une feuille de papier pliée en quatre, dont les deux premières pages étaient couvertes de caractères ressemblant à des pattes de mouche.

Sans se faire prier, Élisabeth déplia la lettre, et lut ce qui suit :

« Ma chère Odette,

« Je suis le plus infortuné des collégiens passés, présents et futurs, car me voici privé de vacances. Privé de vacances! entends-tu bien. Depuis hier que je le sais, je suis au désespoir, mais je ne pleure pas : un homme doit-il jamais pleurer?

« Écoute, ma bonne Odette, ma lamentable histoire. Je n'ai point eu de prix, pas même d'accessits. Est-ce ma faute? Non.... mon cerveau n'est point organisé pour l'étude; et, tandis que mes camarades font avec attention des versions et des

thèmes, et mille autres choses plus ennuyeuses encore, moi, je trace des caricatures sur le charmant carnet que tu m'as envoyé (il en est presque tout plein déjà ; je te le montrerai), ou bien je joue avec mon lézard vert (tu sais, le petit lézard que nous avons pris ensemble le long du mur du potager), ou bien encore, je compose des rébus, des devinettes et des charades (j'en ai maintenant une assez jolie collection ; bien entendu, elle t'est destinée).

« Cependant, tout cela ne pouvait me faire réussir au concours, et non-seulement je n'ai point eu le moindre succès à la fin de l'année ; mais encore, mes dernières compositions ont été si mauvaises et mes notes générales tellement détestables que mon tuteur, usant de son autorité et surtout d'une sévérité vraiment extraordinaire, a déclaré que je ne sortirais pas du collége. De plus, pour me punir davantage, il m'a donné un répétiteur qui ne me quitte guère. Oh ! ma chère Odette, il y a de quoi mourir de chagrin !

« Travailler, tandis que mes camarades s'amusent ! pâlir sur l'histoire si peu attrayante des Grecs, tandis qu'ils prennent de fraîches couleurs en parcourant la campagne et les champs ! faire d'interminables devoirs, tandis qu'eux ne touchent une plume que pour raconter leurs plaisirs à leurs amis ! Ah ! c'est une punition beaucoup trop dure pour un pauvre garçon de douze ans.

« Aussi, j'ai crié, je me suis révolté, j'ai voulu m'échapper du collége, j'ai formé les plus noirs projets. Hélas ! mes cris ont été inutiles, ma ré-

volte m'a valu des pensums, le portier s'est opposé à ce que je sorte, et tous mes autres projets ont été déjoués. Alors, j'ai compris que le mieux était de me soumettre, et je me suis soumis.

« Écris-moi, ma chère Odette, écris-moi très-souvent; console-moi, aime-moi, et plains-moi !

« Je suis si malheureux ! n'ayant même plus le cœur à toutes ces bonnes farces qui m'ont occupé pendant les longues heures de classe et d'étude !

« J'embrasse Simonne que j'aime toujours bien, et je tire la langue à Betty, *la pimbêche*, que je n'aimerai jamais.

« Charge-toi pour ta mère de toutes mes respectueuses caresses, et demande-lui d'intercéder auprès de mon tuteur pour son neveu Robert. Peut-être se laisserait-il fléchir par ses prières, et m'accorderait-il au moins une sortie, ne fût-elle que de quelques heures.

« Adieu, ma chère Odette, je t'embrasse on ne peut plus tendrement. Ma foi, tant pis, je pleure; mes larmes coulent malgré moi, et tombent sur ma lettre. Par la grosseur de celle qui se trouve à gauche, sur le coin de ma feuille, juge de mon profond désespoir !

« Ton fidèle cousin, ami et chevalier,

« ROBERT. »

« Pauvre Robert! dit Élisabeth avec compassion, en repliant la lettre et en la rendant à son amie. Sais-tu que, comme lui, je trouve la punition trop forte.

« Son tuteur est donc bien sévère?

— Il est terrible! répondit Odette.

— Oui; mais il écoute très-volontiers maman, ajouta Simonne, et maman lui demandant la grâce de Robert, il ne pourra la refuser.

— Je n'ose l'espérer, » répliqua Odette.

Il se fit alors un silence. Élisabeth le rompit la première :

« Tout cela ne m'apprend pas, mes bonnes amies, s'écria-t-elle tout à coup, pourquoi Betty vous a frappées.

— Ah! c'est vrai, reprit Odette, je ne te l'ai pas encore dit. Où en étais-je?

— Tu venais de lire la lettre de ton cousin, répondit aussitôt Élisabeth.

— Fort bien, dit Odette. Alors, je reprends mon récit où je l'avais laissé. Écoute-moi :

« Après avoir lu la lettre de Robert, raconta la fillette, je me mis d'abord à pleurer; puis, je songeai à lui répondre.

« N'ayant plus de papier à lettre, je me rendis chez ma sœur que je savais admirablement bien montée en toutes choses; et, m'installant à son bureau, je commençai ma lettre. Simonne était auprès de moi. Malheureusement, Betty rentra à l'improviste. Je la croyais au jardin avec ta grand'mère.

« — Qui vous a permis, s'écria-t-elle, en s'avan-
« çant vers moi, de vous introduire dans ma cham-
« bre, et de mettre ainsi mon bureau au pillage?
« Sortez tout de suite, je le veux! »

— Que fis-tu? demanda Élisabeth.

— Je continuai à écrire, sans avoir l'air de rien entendre, répondit Odette.

— Betty devait être furieuse! remarqua Élisabeth.

— Betty fit un geste d'impatience, poursuivit Odette; même, elle allait, sans doute, me prendre par le bras pour me faire obéir plus vite, quand Simonne lui dit doucement :

« — Je t'en prie, ma sœur, laisse Odette finir sa « lettre ; elle est pressée ; c'est pour Robert. Robert « a du chagrin, Betty.

« — Ah! vraiment, reprit Betty, en éclatant de « rire ; qu'a-t-il fait encore ce petit vaurien?

« — Taisez-vous, Betty, » m'écriai-je, tandis que Simonne répliquait hardiment :

« — Oh! Betty, tu es injuste pour Robert. Loin « d'être un vaurien, c'est, au contraire, un excellent « et bon garçon, toujours prêt à rendre service. « D'ailleurs, il est le neveu préféré de maman, et « notre cher papa avait pour lui beaucoup d'affec- « tion et de tendresse. »

« Betty haussa les épaules, et, se mettant devant la glace, arrangea les fleurs et les rubans de sa coiffure pyramidale, tout en fredonnant une romance.

« Bientôt, revenant près de moi :

« — Peut-on savoir, *laideronnette*, ce que dit ton « cher cousin? » demanda-t-elle.

« Je rougis de colère, et refusai de lui répondre.

« Alors, se penchant sur le bureau, elle saisit la lettre de Robert que j'avais eu le tort d'y laisser.

« Je me levai d'un bond.

« — Rends-la-moi, m'écriai-je ; je ne te permets

« pas de la lire. Que t'importe ce que fait Robert ? « ce qu'il devient ? ce qu'il pense ? Tu le détestes, je « le sais.... Rends-la-moi. »

« Sans me répondre, Betty continuait tranquillement la lecture de la lettre de Robert ; elle souriait même en lisant.

« — C'est une excellente nouvelle ! déclara-t-elle « enfin. Nous voilà délivrées de ce collégien mal « appris. Le général Saint-Selme a agi sagement. (Le général Saint-Selme était le tuteur de Robert.)

« — Méchante et sans cœur ! murmurai-je. « Que diriez-vous, Betty, si votre tuteur vous en« fermait dans un couvent ?

« — Ah çà ! ma chère, me répondit-elle, perdez« vous tout à fait la tête, et qu'ai-je de commun, je « vous le demande, avec votre *criquet* de cousin ?

« — *Criquet!* m'écriai-je, tout à fait hors de moi. « *Criquet!* répétez cela, Betty.

« — Décidément, me dit ma sœur, en haussant « de nouveau les épaules, vous êtes étonnamment « nerveuse aujourd'hui.

« — Je ne suis pas nerveuse, Betty, répondis-je ; « mais je suis lasse de vos mépris, de vos moque« ries, de vos injures. Je vous défends, entendez« vous, de nous appeler, Simonne et moi, *laideron*« *nettes*, comme je vous défends d'appeler mon cou« sin *criquet*. »

« Et je me jetai sur elle pour lui reprendre la lettre de Robert.

— Tu as bien fait, approuva Élisabeth.

— Mais non ; car dans ma précipitation, continua Odette, je fis un mouvement trop brusque ; ma

manche entraîna l'encrier, qui, par malheur, alla tomber sur le bas de la robe de Betty. L'encre, en se répandant, gâta sa fraîche toilette.

« A la vue de sa robe tachée, de ses rubans perdus, ma sœur jeta un cri, et, n'écoutant que sa colère, elle me donna deux vigoureux soufflets. Simonne vint se placer entre nous deux; la main de Betty se leva également sur elle.

« Alors, à mon tour, je poussai un cri tellement furieux que maman accourut.

— Que dit-elle à Betty? demanda Élisabeth.

— Nous ne savons pas, répondit cette fois Simonne. Maman nous ayant ordonné, à Odette et à moi, de sortir à l'instant, nous avons obéi.

— Ah! s'écria Odette, quel malheur pour Simonne et pour moi d'avoir une sœur qui ne nous aime pas! Quel malheur surtout de n'être pas jolies! »

Élisabeth la regarda tout étonnée.

« Que veux-tu dire? demanda-t-elle.

— Quoi! reprit Odette, ne comprends-tu donc pas que, laides comme nous le sommes, personne ne pourra jamais nous aimer?

— Tout le monde vous aime, au contraire, répliqua vivement Élisabeth, et grand-père disait encore hier au soir :

« Odette est un cœur d'or, une âme généreuse,
« un esprit élevé ; quant à Simonne, elle est un mo-
« dèle d'obéissance, de douceur et de gentillesse. »

— Il disait cela, ton cher grand-père! s'écrièrent en même temps les deux sœurs, et que répondait ta grand'mère?

— Grand'mère parlait comme grand-père; elle

a même ajouté « qu'elle était très-heureuse de « notre amitié réciproque. »

— Vraiment? firent Odette et Simonne ravies.

— Vraiment! affirma Élisabeth. Mais pourquoi, ajouta-t-elle, pourquoi paraissez-vous douter de l'affection de ceux qui vous connaissent?

— Betty nous a assuré mille fois, commença Simonne, que ton grand-père et ta grand'mère.... »

Ici, la petite fille s'arrêta.

« Achève, » fit Élisabeth.

Ce fut Odette qui acheva la phrase commencée par Simonne.

« Que ton grand-père et ta grand'mère, dit-elle, nous trouvaient tellement laides, qu'ils ne nous aimaient pas du tout.

— Betty en a menti! s'écria Élisabeth indignée. Grand-père et grand'mère sont incapables d'une pareille injustice. D'ailleurs, si vous les connaissiez bien, mes chers grands-parents, vous sauriez qu'ils préfèrent la bonté à la beauté, et que, si vous n'étiez pas bonnes comme vous l'êtes, quand même vous seriez belles comme le jour, ils n'auraient pour vous aucune tendresse, et ne me permettraient pas d'être votre amie. »

Puis, embrassant Odette et Simonne :

« Vous croyez-vous donc réellement bien laides? leur demanda-t-elle avec intérêt.

— Oui, répondit franchement Odette.

— Betty nous l'a tant de fois répété! ajouta Simonne.

— Betty est une coquette, une sotte et une

méchante, reprit Élisabeth. Vous n'êtes laides ni l'une ni l'autre. »

Et, prenant ses deux amies par la main, elle les mena devant la glace.

« Regarde-toi, dit-elle à Odette. Ton teint est trop brun, c'est vrai ; mais ta peau est si fine ! Ton front est trop bas ; mais tes yeux sont si beaux ! Ta bouche est trop grande ; mais ton sourire est si joli !

« Et toi, Simonne, tu as l'air si doux, si doux que, rien qu'en te voyant, on sent que tu es bonne. D'ailleurs, vois comme tes cheveux sont longs et soyeux, tes joues fraîches et tes lèvres roses.

« Moi, je vous trouve très-bien toutes les deux.

— Et toi, comment te trouves-tu, Lisbeth ? demanda une voix bien connue, qui fit retourner les trois fillettes.

— Maman ! s'exclamèrent Odette et Simonne.

— Ma cousine ! » dit Élisabeth.

C'était Mme d'Antre, en effet ; elle était entrée sans bruit dans la chambre d'Élisabeth, et, depuis quelques instants, elle écoutait la conversation de ses filles et de leur amie.

Après les avoir embrassées toutes trois avec une égale tendresse, se tournant vers Élisabeth, elle renouvela sa question.

« Et toi, comment te trouves-tu ? dit-elle.

— Moi, ma cousine, répondit la fillette, en se regardant à son tour dans la glace, moi, je ne sais trop ; mais, attendez.... je vais vous le dire dans une minute.

— Oh ! maman, s'écrièrent les deux sœurs, Élisabeth est très-jolie.

— Non pas *très*, déclara naïvement la fillette, après une seconde de sérieux examen, non pas *très ;* mais enfin, je suis bien.

— Que te manque-t-il donc pour être *très*-jolie ? demanda Odette.

— Ma chère, répondit Élisabeth, il me manque... »

Et elle réfléchit encore.

« Il me manque, reprit-elle bientôt, ton regard à toi, Odette, et le sourire de Simonne.

— Tu as l'un et l'autre aussi, mon cher ange, » assura Mme d'Antre, en serrant dans ses bras la meilleure amie de ses filles.

Élisabeth lui rendit d'abord ses caresses ; puis, s'arrachant à cette maternelle étreinte :

« Me permettez-vous, ma cousine, dit-elle, de vous demander quelque chose ?

— Certainement, ma petite Lisbeth.

— C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez élevé Betty ?

— Oui, mon enfant. Son père me l'a confiée, quand elle avait cinq ans à peine.

— Alors, pourquoi est-elle si méchante, tandis qu'Odette et Simonne, élevées également par vous, sont si bonnes et si gentilles ? »

Mme d'Antre rougit à cette question de la fillette que, pour la millième fois peut-être, elle s'était, elle aussi, posée à elle-même, et à laquelle sa conscience avait toujours répondu en lui reprochant sa faiblesse.

« Ma chère petite, répondit-elle à Élisabeth, il ne faut pas trop en vouloir à Betty de ses nombreux défauts : la pauvre enfant n'a pas connu sa mère !

Et, malgré tous mes soins, malgré tous mes efforts, je n'ai pas su trouver le chemin de son cœur, comme l'eût trouvé, sans aucun doute, sa véritable mère.

— Oh! ma cousine, s'écria vivement Élisabeth, Betty a donc réellement une mauvaise nature, pour ne vous avoir pas aimée, respectée et chérie?

— Chut! mignonne, dit Mme d'Antre, en posant sa main sur les lèvres d'Élisabeth, il ne faut pas parler ainsi; tu me fais de la peine, et tu en ferais à Betty. Betty est jeune, elle s'amendera.

— Vous croyez? Ah! tant mieux, ma cousine, » reprit Élisabeth qui, entendant le second coup de cloche, se hâta d'ajouter :

« Le dîner! le dîner! Quel bonheur! car, pour mon compte, je meurs de faim. »

Et, suivie d'Odette et de Simonne, elle courut joyeuse à la salle à manger.





CHAPITRE IX

Les recherches de Nel.

Le lendemain matin, vers quatre heures, Nel quittait le Grand-Châtel, afin de tenir la promesse qu'il avait faite la veille à Élisabeth de s'enquérir d'Olivier.

L'esprit et le cœur remplis de sa chère bienfaitrice, il marchait d'un bon pas sur la route poudreuse.

« Quelle joie pour elle, pensait-il, si, en rentrant ce soir, je lui rapportais le nom de ce jeune étranger, le nom de sa demeure; quelle joie surtout si je pouvais lui dire : il connaît M. Maurice, et il est son ami. »

Après deux heures de marche, le jeune garçon s'assit sur la lisière d'un petit bois, non pour se reposer, il ne sentait pas la fatigue, mais pour réfléchir et penser.

« Mlle Élisabeth me l'a fait observer, se dit-il, les environs sont étendus. Eh bien, je les parcourrai tous, et, s'il le faut, j'irai jusqu'aux frontières suisses.

« Il s'agit seulement de bien diriger mes recherches. Aujourd'hui, je remonte vers le nord; demain, je descendrai vers le sud; le troisième jour, j'irai à l'ouest, et le quatrième jour, à l'est. Et après? Après, je verrai si, d'ici là, je n'ai pu rien apprendre. »

Ce plan une fois arrêté, Nel se releva, et, tout en mangeant le morceau de pain bis qui devait composer son repas du matin, il se remit gaiement en route, ayant bien soin de s'informer à chaque village d'un grand jeune homme blond, étranger au pays, et demeurant avec sa mère.

Ses informations successives n'eurent aucun résultat; et Nel avait déjà laissé loin derrière lui le Petit-Villars, Moirans, Crenan, etc., qu'il n'était pas plus avancé que, lorsque plusieurs heures auparavant, il avait quitté le Grand-Châtel. Mais, bien que le découragement commençât à le gagner, il n'en poursuivait pas moins son chemin. Il était même tout près d'atteindre Coulourre quand, se sentant las, il quitta la route et s'étendit à l'ombre d'un arbre. Alors, fermant les yeux, il ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.

C'est aux accents d'une voix enfantine, répétant

un joyeux refrain, que Nel se réveilla bientôt. Il regarda autour de lui et aperçut, à fort peu de distance de l'endroit où il se trouvait, un petit garçon de sept à huit ans, très-pauvrement vêtu, qui, assis sur une grosse pierre, taillait avec son couteau un morceau de bois blanc, tout en surveillant un maigre troupeau, et en chantant à gorge déployée :

C'est bonhomme
Qu'on me nomme,
La santé, c'est mon trésor,
Et bonhomme vit encor,
Et bonhomme vit encor.

Mais à quoi puis-je prétendre?
Les petits vivent de peu,
J'ai du vin et du pain tendre
Et le soleil du bon Dieu.

C'est bonhomme
Qu'on me nomme,
La santé, c'est mon trésor,
Et bonhomme vit encor,
Et bonhomme vit encor.

S'il pleut, j'ai mon parapluie;
S'il fait froid, j'ai mon manteau;
Et si parfois je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.

C'est bonhomme
Qu'on me nomme,
La santé, c'est mon trésor,
Et bonhomme vit encor,
Et bonhomme vit encor.

« Hé! l'ami, cria Nel, en s'adressant au petit chanteur, pourrais-tu me donner un renseignement?

— Oh! que oui, répondit l'enfant, si vous voulez m'aider à finir mon sifflet. »

Et il tendit à Nel le morceau de bois blanc sur lequel il avait pratiqué les entailles les plus fantaisistes.

« Non-seulement je t'y aiderai, reprit Nel, mais encore je te donnerai celui-ci, si tu réponds à mes questions. »

Disant ces mots, il tira de sa poche un sifflet de buis, que lui-même avait fabriqué, et qu'il plaça sous les yeux du petit pâtre.

« Il sera à moi! bien vrai? fit l'enfant sautant de joie. Dites vite, alors, et je vas vous répondre.

— Connais-tu dans les environs ou ailleurs, demanda Nel, un jeune homme grand, blond, un beau monsieur?

— Il n'en manque pas de beaux messieurs, par chez nous, répondit l'enfant. Attendez donc. »

Et, comptant sur ses doigts :

« Il y en a, en ce moment, un, deux, trois, quatre, de l'autre côté de la rivière d'Ain, ajouta-t-il.

— Tu en es sûr?

— Aussi sûr que l'on m'appelle dans le pays Bénédict, le petit patour. Je les ai vus.

— Sont-ils blonds tous les quatre? demanda Nel avec vivacité.

— Attendez donc, dit une seconde fois l'enfant. Je vas me souvenir, peut-être.

« Non, reprit-il après une légère pause; trois des messieurs ont les cheveux comme les vôtres; un seul les a comme les miens. »

Et Bénédict montrait sa chevelure dorée, retombant en désordre sur son cou et sur ses épaules.

« Est-il grand, le jeune homme blond? interrogea de nouveau Nel.

— Pour ça, je ne peux pas le dire, répondit l'enfant : quand il a passé par ici, il était en voiture avec les trois autres messieurs.

« La belle voiture! continua Bénédict. Il y avait.... »

Mais Nel ne le laissa pas achever.

« Sais-tu les noms de ces messieurs? demanda-t-il.

— Non, répondit encore l'enfant.

— Où habitent-ils?

— De l'autre côté de la rivière d'Ain.

— La rivière d'Ain est longue! murmura Nel, désappointé et mécontent.

« Écoute-moi bien, petit, ajouta-t-il : si tu ne me donnes pas d'autres indications, mon sifflet ne passera certainement pas de ma poche dans la tienne. »

Les yeux de Bénédict se remplirent de larmes.

« Je ne sais rien de plus, et je ne veux pas mentir, dit-il en baissant la tête.

— Tu as, ma foi, raison, repartit Nel, et tu es un brave garçon. Mon sifflet est à toi; je te le donne. »

Le petit pâtre saisit à deux mains l'objet que lui tendait Nel, le porta à ses lèvres, en tira quel-

ques sons, et, poussant un cri de joie, s'enfuit à travers champs, oubliant son troupeau.

« Quel singulier petit patour! murmura Nel. Mais il va revenir, sans doute, et je puis bien, en son absence, être pâtre à mon tour. »

Quand Bénédict revint, suivi de trois autres enfants de son âge, il trouva Nel assis sur la grosse pierre que lui-même occupait quelques minutes auparavant.

« Ce sont des patours comme moi, dit-il, en lui désignant ses amis. J'ai couru leur montrer mon sifflet, et ils ont voulu vous voir. »

Nel se mit à rire.

« Pour me voir, demanda-t-il aux nouveaux arrivants, avez-vous tous trois laissé vos troupeaux?

— Oh! que non, dit l'aîné de la petite bande, ils sont sous la garde du père Michaël.

— Qu'est-ce que le père Michaël? demanda encore Nel.

— Vous ne connaissez pas le père Michaël! s'écrièrent à la fois les enfants étonnés.

— Non. Qui est-ce?

— Le père Michaël, c'est le vieux Michaël, » répondirent, comme un seul homme, les petits pâtres.

Persuadé qu'il n'en obtiendrait pas davantage d'aussi jeunes enfants, et poussé par la curiosité, Nel proposa bientôt d'aller voir le père Michaël.

« Oui, oui, allons le voir, » répétèrent en chœur les camarades de Bénédict.

Seul, Bénédict ne dit rien. Il était fort perplexe, le pauvre petit patour, n'osant pas, de nouveau, quitter son troupeau, et ayant néanmoins grande envie de suivre Nel. Le corps penché en avant, la tête inclinée, les yeux fixes, il réfléchissait.

Tout à coup, il releva la tête, la joie brilla dans son regard : avait-il donc trouvé une solution heureuse au problème qu'il cherchait à résoudre ?

« Nicole ! » appela-t-il.

A cet appel, le plus jeune de ses trois amis répondit par ces mots :

« Que veux-tu ?

— Que tu gardes mes bêtes, pendant que, moi aussi, j'irai voir le père Michaël.

— Oh ! que nenni, répondit Nicole. Tu es leur patour ; c'est à toi de rester avec elles. »

Et Nicole s'éloigna.

Bénédict étouffa un soupir ; puis, se ravisant aussitôt :

« Nicole ! » appela-t-il encore.

Nicole revint sur ses pas.

« Si tu prends ma place, lui dit Bénédict, je te prêterai mon sifflet. »

Nicole se sentit tout joyeux.

« Vrai ? fit-il.

— Vrai je te le prêterai.

— Quand ?

— Quand tu voudras.

— Dimanche prochain, au sortir de la grand'-messe ? demanda Nicole.

— Dimanche prochain, au sortir de la grand'-messe, répéta Bénédict.

— Tu me le laisseras jusqu'aux vêpres?

— Je te le laisserai jusqu'aux vêpres.

— Tôpe là, » s'écria Nicole.

La main de Bénédict se posa dans celle de Nicole, qui la secoua par trois fois. Le marché était conclu.

A son tour, Nicole s'assit sur la grosse pierre, et Bénédict, marchant à côté de Nel et de ses deux camarades, se rendit auprès du père Michaël.

Le père Michaël, Italien d'origine, était né à Coulourre et n'avait jamais quitté ce village.

Au moment où il est question de lui dans ce récit, il était plus qu'octogénaire, et, se reposant enfin des rudes labeurs de la campagne, il consacrait les derniers jours de sa vieillesse aux enfants, qu'il aimait beaucoup.

Il s'intéressait à leurs jeux, leur rendait mille petits services, leur enseignait leurs humbles devoirs, et, parfois, leur faisait la morale, ayant grand soin de s'appuyer toujours sur quelque histoire bien touchante.

De leur côté, les enfants aimaient Michaël, et, tant ceux de Coulourre que ceux des environs, tenaient au bon vieillard fidèle compagnie.

C'est cet homme, véritable ami de l'enfance, que Nel, conduit par les petits patours, ne tarda pas à aborder.

« Père Michaël, dit Bénédict, en s'approchant du vieillard et en lui montrant Nel, voici le monsieur qui m'a donné le sifflet.

— Je ne suis point un monsieur, s'empressa de

rectifier Nel. Je suis le protégé du vicomte de Grand-Châtel.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda Michaël.

— Je m'appelle Nel, répondit l'enfant.

— Quel age as-tu?

— Douze ans.

— Douze ans! Par ma foi, tu es déjà un habile tourneur. »

Nel rougit de plaisir. Lui! un habile tourneur.... Oh! combien il était fier de cet éloge.

« Persévère dans ton travail, ajouta bientôt le vieillard; le père Michaël te l'affirme, ta fortune est au bout de tes doigts.

— Merci, dit Nel, je n'oublierai pas vos paroles.

— Puis-je quelque chose pour toi, mon enfant? demanda le vieillard après un court silence.

— Oui, » répondit Nel, qui, ne perdant pas de vue la mission dont l'avait chargé Élisabeth, pria le père Michaël de l'aider dans ses recherches.

Le vieillard l'écouta avec attention, et, lorsqu'il eut fini de parler :

« Hélas! mon pauvre enfant, dit-il, je crains bien de n'être pour toi que d'un faible secours : je suis très-vieux, et, depuis longtemps, je ne vais plus aux nouvelles. Cependant je puis t'apprendre le nom du château où habitent les jeunes messieurs dont Bénédict t'a parlé tout à l'heure. C'est le château de Saint-Christophe. Je puis également, si tu le désires, t'indiquer la route qui, de Coulourre, y mène directement.

— Je vous en prie, dit Nel, indiquez-la-moi. »

Le vieillard se leva du tronc d'arbre renversé

sur lequel il était assis, et, étendant la main vers le nord :

« Marche droit devant toi, dit-il, pendant un quart d'heure environ ; tourne ensuite à gauche, et prends le premier chemin que tu rencontreras; il te mènera tout droit à la rivière d'Ain, à l'entrée du pont de la Pile. Tu traverseras le pont, et tu reprendras le même chemin, qui te conduira cette fois à Saint-Christophe le village et, de là, au château.

— Est-ce très-loin? demanda Nel.

— En marchant bien, tu en as pour trois petites heures à peine.

— Trois petites heures ! reprit le jeune garçon. Je n'ai pas un instant à perdre. »

Et, s'approchant du bon vieillard :

« Merci, dit-il encore ; je regrette de vous quitter déjà ; mais je dois être rentré au Grand-Châtel pour le souper de la ferme.

— Va donc, enfant, et que le bon Dieu te garde, » répondit le père Michaël.

Nel prit également congé des petits patours et se remit en marche, en ayant soin de suivre exactement la direction indiquée par le vieillard.

Il avait fait cinquante pas à peine, lorsque, s'entendant appeler par son nom, il se retourna et aperçut Bénédict qui courait après lui de toute la vitesse de ses petites jambes.

Il s'arrêta, et, quand le pâtre l'eut rejoint :

« Que me veux-tu? lui demanda-t-il.

— Savoir si vous pourriez m'apprendre à travailler au tour, répondit Bénédict.



« Par ma foi, tu es déjà un habile tourneur. » (P. 157.)

— Sans doute. Parles-en, dès ce soir, à ton père et à ta mère, et nous verrons après.

— Mon père et ma mère sont morts, répondit encore l'enfant, dont les yeux se remplirent de larmes, et je n'ai plus aucun parent.

— Chez qui demeures-tu ?

— Chez mes maîtres.

— Sont-ils bons pour toi ?

— La femme, oui ; mais l'homme, non : il me bat quelquefois.

— Tu pourrais les quitter, il me semble, et trouver une condition plus douce.

— Non, dit l'enfant avec énergie. Je ne veux plus être berger ; je veux être tourneur comme vous. »

Nel sourit.

« Eh bien ! quand tu le voudras, dit-il, je sera ton maître.

— Oh ! merci, » fit l'enfant, qui reprit aussitôt le chemin de Coulourre.

Une heure sonnait à l'église de Saint-Christophe, quand Nel atteignit les premières maisons du village.

Dix minutes après, il se trouvait à l'entrée de la cour du château. Comme il allait y pénétrer, quatre jeunes gens s'en éloignaient, au contraire, au galop rapide de leurs superbes chevaux.

Trois de ces jeunes gens étaient bruns ; le quatrième était blond ; mais un coup d'œil suffit à Ne pour se convaincre que ce ne pouvait être Olivier.

Quel mécompte pour le pauvre enfant ! Néanmoins, il ne perdit ni espoir ni courage.

« Avançons toujours, se dit-il. En interrogeant les domestiques, j'apprendrai peut-être quelque chose. »

Et il traversa hardiment la cour.

L'ancienne propriété des marquis de Saint-Christophe, qui, depuis longtemps déjà, avait passé de leurs mains dans celles de M. Latournelle, honorable industriel, récemment retiré des affaires, se composait de deux corps de bâtiments.

Le premier, grand, vaste, carré, présentait l'aspect d'une belle ferme, bien que, généralement, on le désignât sous le nom de *château*. Dans le second, plus étroit et plus bas, se trouvaient les écuries.

C'est vers ce dernier bâtiment que Nel se dirigea. Deux personnes l'y avaient précédé : un vieux monsieur, à l'air bienveillant et doux, et un très-jeune homme, presque un enfant, vêtu avec élégance.

C'était M. Latournelle et son plus jeune fils. Tous deux examinaient un poulain nouveau-né.

Nel, subitement intimidé par la présence des châtelains, demeura immobile sur le seuil de la porte.

« Que veux-tu, petit? » lui demanda le vieillard en l'apercevant.

Nel se troubla et balbutia une réponse à peine intelligible.

Le jeune homme se retourna alors.

« Tiens! il est gentil, cet enfant, avec ses grands yeux noirs et ses cheveux de jais! » fit-il remarquer à son père.

Et, s'approchant de Nel :

« D'où viens-tu? lui demanda-t-il.

— De Grand-Châtel, répondit Nel.

— Grand-Châtel, le village? ou Grand-Châtel, le château?

— Grand-Châtel, le château.

— Ah! » fit le jeune homme.

Puis, s'adressant à M. Latournelle :

« N'est-ce pas au Grand-Châtel, mon père, interrogea-t-il, qu'habite, ou plutôt qu'habitait Maurice Vernani?

— Oui, » répondit le vieillard.

Nel était tout yeux tout oreilles.

« Tu vas nous dire, petit, reprit aussitôt le jeune homme, si ce nouvel enfant prodigue est enfin rentré au bercail?

— M. Maurice est toujours absent, » répondit Nel, devenu pourpre.

Et, s'enhardissant tout à coup :

« Vous le connaissez donc? demanda-t-il.

— Non pas. Je sais seulement de son étrange histoire ce que chacun en sait : c'est-à-dire que le pauvre garçon, chassé par son grand-père pour une résistance ou une désobéissance quelconque, n'ayant pas pu se décider à quitter le pays, y mène une vie fort singulière.

« Il n'a, raconte-t-on, d'autre demeure que le creux des rochers, d'autre nourriture que le produit de sa chasse ou de sa pêche, d'autres distractions que son pinceau et sa palette (car on le dit très-bon peintre), d'autre ami qu'un jeune étranger, une façon de naturaliste, de botaniste, d'artiste, de

poëte, d'ermite ou d'anachorète que personne ne connaît au juste.

« Mais, ta science, en cette matière, dépasse la mienne, pour le moins, petit, ajouta le fils de M. Latournelle.

« Apprends-moi plutôt pourquoi tu es venu ici?

— Pour y chercher un jeune homme de grande famille, arrivé depuis peu dans la montagne, répondit Nel.

— Comment se nomme-t-il?

— Olivier.

— Et tu pensais le trouver à Saint-Christophe le château?

— Je l'espérais, ayant appris que plusieurs étrangers s'y trouvent en ce moment.

— Encore une espérance déçue! dit le jeune homme en souriant. Aucun des nombreux amis de mon frère ne s'appelle Olivier.

« A propos, que lui voulais-tu à ce M. Olivier?

— C'est un secret, » répondit Nel, qui ne se souciait nullement de faire connaître à ce jeune étourdi les chers projets d'Élisabeth.

A ces mots, le fils de M. Latournelle partit d'un éclat de rire, et sortant, avec son père, de l'écurie, il dit à Nel :

« Garde ton secret, petit, et bonne chance en tes recherches! »

Nel n'ayant plus rien à faire à Saint-Christophe, puisque Olivier n'y était pas, quitta le château et gagna le village. Là, il entra dans une auberge' y but du lait, y mangea quelques fruits, y prit un

repos nécessaire ; puis, s'étant fait indiquer la route la plus directe conduisant au Grand-Châtel, il se remit en marche, moins chagrin que l'on eût pu le croire de l'échec qu'il venait de subir.

S'il n'avait pas trouvé Olivier, il avait (chose importante) acquis la presque certitude de l'amitié existant entre Maurice et le jeune étranger; car, ce naturaliste, ce botaniste, ce poëte, dont lui avait parlé le jeune Latournelle, qui était-il, sinon le fils de la *dame voilée*, comme se plaisait parfois à le nommer Élisabeth. Et, d'ailleurs, en vrai philosophe qu'il était, Nel ne tarda pas à se dire *in petto*, en manière de consolation suprême, que son insuccès du côté du nord lui donnait une nouvelle chance de réussite du côté du sud, partie du pays où, dès le lendemain, il était plus que jamais résolu à se rendre.





CHAPITRE X

Un départ et une arrivée imprévus.

Quand Nel rentra vers le soir au Grand-Châtel, la plus vive agitation y régnait : la maison était sens dessus dessous, les domestiques allaient et venaient d'un air très-effaré, les enfants se trouvaient partout à la fois ; c'était un tohu-bohu général.

Nel, toujours préoccupé de la mission que lui avait confiée Élisabeth, mission dont il était de son devoir, pensait-il, de lui rendre compte le plus tôt possible, cherchait patiemment la fillette au milieu de ce véritable tumulte, lorsque celle-ci,

l'ayant aperçu, l'aborda en lui disant gaiement :

« Tu ne sais pas la grande nouvelle! Le général Saint-Selme est au Grand-Châtel depuis ce matin, et nous partons tous dans une heure. »

La foudre tombant aux pieds de Nel n'aurait pas produit sur le pauvre garçon un effet plus stupéfiant que ces simples paroles : « Nous partons dans une heure. »

« Vous partez tous? s'écria-t-il avec des larmes dans la voix.

— Mais oui, reprit Élisabeth; c'est-à-dire, le général, Mme d'Antre, ses filles et moi ; car grand-père et grand'mère restent. Nous allons tous nous amuser comme des rois. Veux-tu être du voyage? A ma prière, le général ne refuserait certainement pas de te prendre avec nous ; d'ailleurs, il dit que « plus on est de fous, plus on rit. » Réponds-moi?... Veux-tu? Et je cours lui en parler.

— Merci mille fois, mademoiselle, répondit Nel, très-touché de cette marque d'affection de la fillette; je préfère rester au Grand-Châtel.

— Qu'as-tu donc de si important à y faire? »

A cette question, le regard de Nel exprima un tel étonnement qu'Élisabeth en fut frappée.

Elle réfléchit pendant une demi-seconde, et, posant son doigt sur son front :

« Grand-père a raison, dit-elle, devenue tout à coup sérieuse; mon étourderie me rend presque égoïste. C'est ainsi que l'arrivée du général Saint-Selme m'a fait tout oublier; tout, jusqu'à ton dévouement pour moi, jusqu'à mon pauvre cher Maurice!

« Sais-tu quelque chose de lui? » ajouta-t-elle en baissant la voix.

Nel lui fit alors connaître le résultat trop négatif de ce premier jour de recherche.

Élisabeth poussa un soupir.

« Encore une journée perdue! reprit-elle, une journée de souffrance pour grand-père et grand'mère! une journée de fatigue pour toi! »

Elle eût bien voulu pouvoir ajouter :

« Une journée d'inquiétude pour moi! »

« Oh! ne parlez pas de ma fatigue, s'écria Nel aussitôt. Mon bonheur est de vous servir! Et, sur un signe de vous, pour retrouver M. Maurice, je ferais vingt lieues de grand cœur, en marchant et la nuit et le jour.

— Nuit et jour, mon bon Nel! s'exclama la fillette. Mais quand dormirais-tu? »

Puis, regardant sa montre et changeant de sujet :

« Va souper, dit-elle; il est plus de huit heures. »

Et comme Nel, pour la première fois peut-être, refusait de lui obéir :

« Va donc, reprit-elle. Je te promets de ne pas quitter le Grand-Châtel, sans t'avoir fait mes adieux. »

Une demi-heure après, deux voitures chargées de malles stationnaient dans la cour du château : l'une était la calèche du général Saint-Selme; l'autre, la berline de Mme d'Antre.

Les voyageurs, au nombre de sept, devaient se partager en deux bandes et voyager séparément :

le général, Mme d'Antre et Betty, dans la calèche; les enfants, sous la garde de dame Gertrude, dans la berline.

Lorsque sonna le premier coup de neuf heures, les hôtes du vicomte de Grand-Châtel, réunis au salon, où ils attendaient le moment du départ, se levèrent, et le général, dont l'exactitude vraiment militaire était devenue proverbiale, prit aussitôt congé de ses amis. Mme d'Antre fit de même, ainsi que sa belle-fille et ses filles; puis, chacun descendit les degrés du perron.

Le grand-père chercha des yeux Élisabeth : l'enfant avait disparu.

« Elle sait bien, cependant, que le général n'aime pas à attendre, » murmura-t-il en fronçant le sourcil, tandis qu'Odette et Simonne criaient de toute leur force :

« Lisbeth! Lisbeth! Nous partons. »

A cet appel, Élisabeth, suivie de Nel, ne tarda pas à accourir.

Chemin faisant, elle dit à son jeune camarade :

« Ne t'ennuie pas trop en mon absence, mon bon Nel. Je ne sais pas au juste où nous allons; mais qu'importe? Dans huit jours, tout au plus, je serai de retour. Qu'est-ce que huit jours?... Je te le demande, Nel.... Rien, ou presque rien, n'est-ce pas?. Adieu, soigne bien ma levrette, et n'oublie pas Maurice. »

La fillette se jeta ensuite dans les bras de son grand-père et de sa grand'mère, leur fit les plus tendres adieux, les accabla de ses caresses, après quoi, elle monta en voiture.

Alors, se tournant vers Nel, qui se tenait tristement près de la portière entr'ouverte, elle lui dit à voix basse :

« Va, dès demain, à Orgelet, trouver de ma part le père Rauquebou ; il te recevra à merveille, car il est très-bon homme. D'ailleurs, mieux que tout autre, il doit être à même maintenant de te renseigner sur la *dame voilée* et sur son fils : il est si curieux et si bavard, mon vieil ami Rauquebou !

« Accepte ceci, ajouta-t-elle, en mettant sa bourse dans la main de Nel ; c'est pour t'aider à retrouver Maurice. Tu prendras la diligence, je le veux.

— Votre bourse ! mademoiselle, murmura le jeune garçon. Je ne.... Et vous, que ferez-vous ?

— Moi ! Je puiserai sans façon dans celle de ma nourrice, répondit la fillette qui, sautant de voiture, courut à la calèche près de laquelle se trouvaient son grand-père et sa grand'mère.

« J'avais besoin de vous donner un dernier baiser, s'écria-t-elle en les abordant. Quel malheur que vous ne puissiez pas venir avec nous ! Mon bonheur serait complet ! »

Les deux vieillards sourirent et embrassèrent tendrement leur chère petite-fille.

En ce moment, le général disait à son cocher :

« Chez moi, à L..., et rondement !

— A L... ! murmura la fillette, à L... ! Nous verrons donc Robert demain ! Quelle bonne nouvelle pour Odette ! »

Et elle rejoignit ses petites amies.

Cinq minutes après, le Grand-Châtel était rede-

venu silencieux, presque morne : le tumulte avait fait place à la solitude, l'animation au calme, la joie à la tristesse.

Au loin, on entendait encore le bruit affaibli des grelots des chevaux, galopant sur la route de L....

Le général Saint-Selme, cousin éloigné de Mme d'Antre, était un homme de taille à peine au-dessus de la moyenne, aux membres vigoureux, à la physionomie à la fois ouverte et rude, à l'air martial, aux cheveux gris taillés en brosse et aux yeux noirs.

Vif, impatient et même alerte, malgré ses soixante-cinq ans bien sonnés, il était toujours en mouvement, grondant les uns, gâtant les autres, se fâchant tout rouge pour la moindre incartade, s'attendrissant devant une infortune, et prenant sa plus grosse voix pour répondre *allez au diable* aux malheureux qu'il sauvait de la misère, peut-être de la mort, et qui lui en exprimaient leur reconnaissance.

Il comptait dix-sept blessures et vingt-trois campagnes, et ne s'était retiré du service qu'après avoir largement payé son tribut à la patrie et au devoir.

Le jeune Robert, le neveu préféré de Mme d'Antre, était son neveu, à lui aussi; mais son neveu à la mode de Bretagne seulement, son père ayant été le cousin germain du grand-père de Robert. A ce titre, et aussi à cause des liens de grande amitié qui, de tout temps, avait uni les deux familles, il était devenu le tuteur du jeune orphelin.

C'était un excellent choix, sous beaucoup de rapports; malheureusement, le général avait, en matière d'éducation, les idées les plus bizarres et les plus arrêtées.

« Si l'on doit, se plaisait-il à dire, choyer beaucoup les filles, afin de développer chez elles la tendresse, la sensibilité et le dévouement de la femme, l'on ne saurait assez rudoyer les garçons: c'est la seule manière d'en faire des hommes. »

Et, appliquant ce singulier principe au seul enfant qu'il eût jamais eu à gouverner (le général était célibataire), il traita Robert avec une sévérité excessive, demandant souvent à un enfant de huit à neuf ans ce qu'il eût pu à peine exiger d'un jeune homme.

« Je l'élève à la dure, disait-il; viendra un jour où il m'en saura gré. »

En attendant, l'infortuné Robert, qui ne comprenait nullement les avantages de cette éducation spartiate à laquelle sa mère ne l'avait pas accoutumé, s'irritait, se cabrait, devenait tellement intraitable que, de guerre lasse à la fin, le tuteur enferma son pupille au collége, comme celui-ci venait d'atteindre sa onzième année.

Pauvre Robert! Que n'était-il une fille! Le général l'aurait si bien gâté!

Ce n'avait pas été en vain que le collégien mis en retenue pour tout le temps de ses vacances avait, dans sa lettre à Odette, prié Mme d'Antre d'intercéder pour lui auprès de son tuteur.

Toujours bonne et compatissante, l'excellente

femme songeait déjà à écrire au général Saint-Selme, en faveur de son neveu, lorsque celui-ci arriva à l'improviste au Grand-Châtel.

Il revenait d'un petit voyage et projetait de repartir sous peu de jours. Or, cette absence devant être beaucoup plus longue que la première, il n'avait pas voulu l'effectuer sans avoir vu Mme d'Antre, dont la maison de campagne était fort proche de la sienne; mais Mme d'Antre était absente, elle aussi.

Le général s'informa du lieu où elle se trouvait : on lui nomma le Grand-Châtel.

Sans faire dételer, il y accourut, très-heureux de serrer, par la même occasion, la main de son vieil ami, le vicomte de Grand-Châtel, et d'offrir ses hommages à la vicomtesse, pour laquelle il professait un vrai culte.

Ce fut à table, pendant la douce intimité qui s'établit généralement entre tous les convives, à la fin d'un bon déjeuner, que Mme d'Antre se hasarda à prononcer le nom de son neveu Robert.

A ce nom, le général devint pourpre, faillit renverser le verre qu'il tenait à la main, et répondit d'une voix brève qu'il ne voulait plus entendre parler de son *polisson* de neveu.

« Mon cousin, le général, a raison, » s'empressa de faire remarquer Betty.

Et, regardant Odette, elle poussa un petit éclat de rire moqueur.

« Betty! cria aussitôt la fillette, les yeux étincelants de colère.

— Oh! que c'est mal, Betty! » ajouta Simonne avec douceur.

Quant à Elisabeth, elle embrassa tendrement Odette, en lui disant tout bas :

« Ne te désole pas, ma chère; le général n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air, et ta mère est une excellente avocate. »

Le général dédaigna de répondre à Betty, et fixa sur les trois fillettes un regard empreint de bienveillance et d'affection.

Mme d'Antre surprit ce regard, s'enhardit, et plaida tant et si bien la cause de son neveu Robert, que le farouche tuteur consentit à accorder un congé de quarante-huit heures à son incorrigible pupille.

« Quarante-huit heures de congé! maman, entendez-vous? s'écria vivement Simonne.

— Merci, mon cousin, dit Odette, pleurant presque de joie.

— Laissez-moi vous embrasser, monsieur le général, » demanda Élisabeth qui, ayant quitté sa place, s'était approchée du tuteur de Robert.

Le général sourit, et prenant la fillette sur ses genoux :

« Tu es donc satisfaite, toi aussi? dit-il.

— Oui, répondit l'enfant, en posant ses lèvres roses sur la joue basanée du vieux soldat.

— Mais tu ne connais pas Robert?

— Il est l'ami d'Odette et de Simonne et le neveu de ma cousine; cela ne suffit-il pas pour que je l'affectionne?

« Et vous aussi, vous l'aimez, j'en suis sûre,

ajouta la fillette, non sans quelque malice.

— Je l'aimerai quand il sera un homme.

— Pauvre Robert! murmura Élisabeth, il a si longtemps à attendre encore!

« N'aimeriez-vous pas les enfants? demanda-t-elle presque aussitôt.

— Si fait. Je t'aime, toi; j'aime Odette; j'aime Simonne.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes des petites filles, c'est-à-dire des oiseaux, des papillons, des fleurs; tout ce qu'il y a de plus charmant, de plus doux, de plus gracieux.

— Pauvre Robert! reprit Élisabeth, votre grand crime est donc d'être un garçon! »

Le général rit, et la fillette regagna sa place.

C'est à la suite de cette conversation que le général, encore sous le charme de l'extrême gentillesse d'Élisabeth, avait obtenu du vicomte et de la vicomtesse de Grand-Châtel la faveur de l'emmener avec la famille d'Antre, à L.... d'abord, où il devait faire sortir Robert, puis à la Feuillée, jolie propriété qu'il possédait dans la montagne.

Le vicomte crut (dans l'intérêt même de sa petite-fille, qui avait besoin, pensait-il, de quelques distractions) devoir accéder à la prière de son vieil ami; et Élisabeth, confiée à Mme d'Antre, et placée sous la garde de dame Gertrude, quitta le Grand-Châtel, où elle devait revenir la semaine suivante.

Il était bien près de minuit lorsque, les voyageurs arrivant à L..., le général songea pour la première fois que ni lui ni ses hôtes n'y étaient attendus.

« Quel accueil maussade et peu empressé va nous faire Brigitte! pensa-t-il, elle qui, depuis vingt ans que je l'ai élevée du rang de cordon bleu à celui de femme de charge, n'a pu s'accoutumer à mes invitations impromptues. »

Puis, le général se demanda où il allait loger ses hôtes : question fort embarrassante, en vérité; car, s'il était très-confortablement et même très-élégamment établi à la Feuillée, sa maison de L..., fort petite d'ailleurs, n'était, à proprement parler, qu'une sorte de pied-à-terre, dont le rez-de-chaussée et le premier étage seuls (occupés presque en entier par le salon, la salle à manger, la cuisine et son appartement) étaient suffisamment meublés.

« Le second est bon tout au plus pour les trois fillettes, se disait-il. Je ne puis pourtant pas y mettre Mme d'Antre; encore moins, oserais-je y placer Betty. Et, quant à les prier de descendre à l'hôtel, ce serait manquer aux devoirs de l'hospitalité.

« Que faire donc? »

Et le général, tordant furieusement sa moustache, maudissait son irréflexion et son étourderie

Mais c'était un esprit inventif, *débrouillard* même, à l'occasion, que le général Saint-Selme, prenant rapidement un parti et tournant facilement les obstacles.

« Barney, cria-t-il à son cocher, au moment où celui-ci allait traverser la place, retournez sur vos pas et arrêtez-vous chez Reinrag. »

Barney obéit aussitôt, et James, le cocher de la berline, s'empressa de suivre la calèche conduite par son camarade.

En cinq minutes, les deux voitures eurent atteint l'hôtel de la *Cloche-d'Or*, le meilleur hôtel de la ville, tenu par Reinrag, père et fils.

Alors, le général sauta à terre, et sans répondre aux saluts réitérés des deux Reinrag, accourus au bruit des grelots des chevaux, il leur dit brièvement :

« Une chambre, pour moi, chez vous, dans une heure ; un souper, pour sept personnes, chez moi, à l'instant. »

Les deux Reinrag s'inclinèrent, tandis que le général, remontant en voiture, disait à son cocher :

« Chez Bernard-More. »

Quelques instants après, calèche et berline s'arrêtaient devant une grande maison hermétiquement fermée, à la porte de laquelle le général se mit à frapper avec force.

Deux têtes se montrèrent à une fenêtre, et une voix fluette demanda :

« Qui frappe ainsi?

— Ouvrirez-vous, ou dois-je enfoncer votre porte? » grommela le général, dont la patience n'était pas la vertu favorite.

A cette singulière réponse, la voix fluette s'écria :

« Père, ce doit être le général Saint-Selme. »

On entendit alors un bruit de chaînes, de verrous, de clefs, et un homme entre deux âges, coiffé d'un madras et enveloppé d'une ample robe de chambre, parut sur le seuil de la porte entre-baillée.

C'était Bernard-More, le plus habile tapissier de la ville.

« Bernard-More, lui dit le général, il me faut trois couchettes de fer avec tous leurs accessoires, dans un quart d'heure, chez moi, entendez-vous ?

— Monsieur le général, voulut se récrier Bernard-More, à cette heure-ci.... au milieu de la nuit....

— Maître Bernard-More, reprit le général, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, apprenez que les lits sont utiles la nuit et non le jour.

« D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser : voulez-vous, ou ne voulez-vous pas exécuter mes ordres? »

Bernard-More, qui eût été désolé de perdre un client dont la générosité peu commune rachetait, et au delà, l'originalité, se confondit aussitôt en excuses et en protestations de dévouement.

« Puis-je compter sur vous? demanda le général.

— Parfaitement, monsieur le général, répondit Bernard-More.

— Les couchettes seront chez moi dans un quart d'heure?

— Dans douze minutes, au plus, monsieur le général.

— Pour cette fois, murmura le général en remontant en voiture, dame Brigitte aurait tort de se plaindre; car je viens, il me semble, de simplifier prodigieusement sa besogne. »

Et, s'adressant à son cocher :

« A la maison, enfin, » dit-il.

La vieille Brigitte jeta les bras en l'air quand, réveillée en sursaut de son premier sommeil, elle apprit le retour inopiné de son maître. Ce fut bien pis encore, quand elle aperçut ses invités.

« Bonté divine! s'écria-t-elle, je suis déshonorée, perdue! Il n'y a pas une goutte de bouillon à l'office, pas un pâté, pas une galantine, et toutes ces jeunes demoiselles doivent être à moitié mortes de faim! »

Comme elle disait ces mots, on sonna à la porte, et quatre vigoureux mitrons faisant invasion dans la cuisine, dans l'office, dans la salle à manger, déposèrent prestement sur des tables les mets exquis dont ils étaient porteurs.

Maître Reinrag avait bien fait les choses, et le général Saint-Selme avait lieu d'être très-satisfait.

La vieille Brigitte était rassérénée Elle se multiplia alors, aidée de son petit-neveu, Baptiste, enfant de quatorze ans, qui gardait la maison avec elle. En un tour de main, la table fut dressée, le souper fut servi.

Quelques minutes après, le général et ses convives déclaraient la cuisine de maître Reinrag excellente.

Tout à coup, la figure de Brigitte s'assombrit de nouveau.

« Bonté divine! s'écria-t-elle encore, où vais-je pouvoir les coucher toutes? »

La pauvre femme, fort perplexe, cherchait vainement un moyen de sortir d'embarras, lorsque

le bruit de la sonnette extérieure retentit une seconde fois.

Laissant Baptiste à la salle à manger, elle courut elle-même à la porte ; mais, à peine l'eut-elle ouverte que, dans l'excès de sa surprise et de sa joie, elle faillit tomber à la renverse.

Maître Bernard-More était là, devant elle, suivi de ses deux fils aînés. Chacun portait une couchette.

Ces couchettes, une fois montées dans la meilleure chambre du second (la chambre d'ami), où Odette, Simonne et Élisabeth devaient passer la nuit, sous la garde de dame Gertrude, Brigitte revint plus calme à la salle à manger.

Bientôt, pourtant, sa mauvaise humeur reparut.

« Évidemment, grommelait-elle, les petites demoiselles seront bien couchées ; mais Mme d'Antre !... mais Mlle Betty !... »

Et la pauvre Brigitte était prête à pleurer.

De temps à autre, le général jetait à sa vieille servante un regard rempli de malice.... Lui, qui d'un mot eût pu la rassurer, il avait bien la cruauté de ne rien dire.

Le souper était terminé cependant ; les enfants tombaient de sommeil, Mme d'Antre paraissait fatiguée, Betty aspirait au repos, et la vieille Brigitte, branlant sa tête blanche, était de plus en plus anxieuse et agitée.

« Monsieur le général, commença-t-elle, lorsqu'elle se trouva seule avec son maître qui, après avoir conduit Mme d'Antre, ses filles et Élisabeth dans le salon, et avoir pris congé d'elles, montait

l'escalier pour se rendre dans son appartement, monsieur le général, comment voulez-vous que je n'en devienne pas folle?... Je n'ai à offrir à ces dames que la chambre verte, la chambre de M. Robert, une vraie chambre de collégien en vacances.

— N'ayez aucune crainte, Brigitte, répondit le général en haussant les épaules, vous n'avez pas à devenir folle.... vous l'êtes depuis une heure déjà. »

Cela dit, il entra dans son cabinet de toilette, y prit son chapeau, son pardessus, sa canne, et, revenant à dame Brigitte :

« Vous mettrez à la disposition de Mme d'Antre et de Mlle Betty, ordonna-t-il, non une chambre de collégien en vacances, mais mon appartement tout entier. Pour moi, je vais passer le reste de la nuit chez Reinrag, où j'ai pris la précaution de me retenir une chambre.

« Bonsoir. »

Le général s'attendait à une exclamation de surprise de la part de Brigitte. Il n'en fut rien.

La vieille servante, qui, entre autres travers, avait celui de se croire indispensable, fut blessée que son maître eût pu se passer d'elle aussi facilement, et répondit avec aigreur :

« Puisque M. le général me fait ainsi comprendre que je ne suis plus bonne à grand'chose, mon devoir est de quitter son service. »

Le général avait tout prévu, sauf ce dénouement tragique.

« Au diable les femmes! s'écria-t-il. De quel-

que façon que l'on agisse avec elles, elles savent toujours mettre le bon droit de leur côté. »

Et, fort en colère, il s'élança dans l'escalier et le descendit quatre à quatre, en grommelant :

« Le mieux est de n'y pas prendre garde : demain il n'y paraîtra plus. »





CHAPITRE XI

Les épaulettes et le képi du général.

Le mieux était, en effet, de n'y pas prendre garde; car lorsque, le lendemain matin, Brigitte vint prendre les ordres de Mme d'Antre et de Betty, lorsque surtout, montant dans la chambre des enfants, elle put causer à son aise avec dame Gertrude, non-seulement sa bonne vieille figure ne portait plus aucune trace des agitations de la veille, mais encore elle exprimait un parfait contentement.

Odette, Simonne et Élisabeth, ayant obtenu du général la faveur de délivrer elles-mêmes leur cher

prisonnier, se trouvaient, à neuf heures précises, dans le parloir du collége.

Les trois fillettes étaient ravies.

Quant au général qui les accompagnait. assis dans l'embrasure d'une fenêtre, il tourmentait son épaisse moustache, tout en parcourant sa gazette.

Enfin, la porte du parloir s'ouvrit, et l'on vit apparaître un enfant de douze ans, très-petit pour son âge (ce qui lui avait valu de la part de Betty le surnom de *criquet*), dont la figure intelligente et fine, les yeux gris exprimant la malice prévenaient en sa faveur.

En apercevant ses cousines, Robert poussa un cri de joie.

« Arrive ici, *garnement*, » lui dit le général, tandis qu'Odette et Simonne, se jetant à son cou, l'embrassaient à plusieurs reprises.

A son tour, Robert les embrassa; puis, il s'avança hardiment vers son tuteur.

Trois pas l'en séparaient encore, quand il s'arrêta net, baissa les yeux et attendit.

« Sache, *vaurien*, reprit le général, qu'à la prière de ta tante et de tes cousines, et aussi à la prière de cette enfant, ajouta-t-il en désignant Élisabeth, j'ai bien voulu lever la consigne et t'accorder quarante-huit heures de congé. »

Quarante-huit heures de congé! Robert crut voir le ciel s'entr'ouvrir, et, dans l'excès de son bonheur, il serra dans ses deux petits bras Odette, Simonne, et même Élisabeth; après quoi, s'approchant tout près de son tuteur :

« Merci, mon oncle, murmura-t-il.

— C'est bon, c'est bon, » grommela le général.

Et, pinçant l'oreille droite de son pupille :

« Fais bien attention de ne pas broncher, ajouta-t-il; car, à la première incartade, je te ramène ici sans pitié; entends-tu? »

Robert promit d'être un modèle d'obéissance, de soumission et de sagesse, et, après avoir pris Odette d'une main, Simonne de l'autre, il sortit gaiement du collége.

Pour Élisabeth, passant son bras, ou plutôt sa main, sous le bras du général, elle les suivit à quelque distance, babillant à tort et à travers avec son vieil ami, très-fier de servir de cavalier à une aussi jolie petite personne.

« Ma tante, ma tante, combien je suis heureux! Combien vous êtes bonne! et combien je vous remercie! » s'écria Robert, lorsque arrivant chez son tuteur il se jeta dans les bras de Mme d'Antre qui l'attendait en haut de l'escalier. Puis, apercevant la vieille Brigitte, accourue, elle aussi, pour lui souhaiter la bienvenue, il la prit par la taille, voulant à toute force lui faire danser un rigodon; mais, entendant la voix du général Saint-Selme, il lâcha Brigitte et disparut derrière Betty.

Betty se plaignit aussitôt que l'écolier, en frôlant sa robe, avait dérangé le nœud de sa ceinture. Robert voulut protester contre une accusation « aussi mensongère, » disait-il, et Mme d'Antre, prevoyant une querelle, se hâta de séparer la jeune fille et l'enfant. Elle chargea Robert d'une importante commission et se mit complaisamment à

réparer le désordre imaginaire de la toilette de Betty.

Robert était d'un naturel gai, ouvert, expansif. Quand il se trouvait seul, soit avec sa tante, soit avec ses cousines, soit avec ses amis, et qu'il se laissait aller sans contrainte à son humeur joyeuse, il était charmant d'originalité, de malice et d'espièglerie; mais, en présence de son tuteur, il se renfermait en lui-même et devenait sérieux, sinon grave, triste, sinon morose.

C'est ainsi que, pendant le déjeuner, il répondit à peine aux questions qui lui furent adressées. En échange, s'il parla peu, il mangea comme un ogre, trouvant, sans aucun doute, l'ordinaire du général bien supérieur à celui du collége.

« Où irons-nous cette après-midi? » demanda le général, lorsque au sortir de table il se retrouva dans le salon, avec ses convives.

Cette question s'adressant aux enfants, ils s'écrièrent tous, moins Robert (qui n'eût certes pas osé donner son avis):

« Si nous allions à l'ermitage?

— A l'ermitage, soit, répondit le général; mais à quelle heure? »

Lorsqu'il était à L..., le général Saint-Selme avait coutume de passer une ou deux heures de la journée au casino, où il retrouvait bon nombre de ses meilleurs amis. Mme d'Antre le savait; aussi, ne voulant pas que, pour aucune d'elles, il changeât rien à ses vieilles habitudes, elle s'empressa de fixer la promenade à quatre heures seulement.

« De cette façon, pensa-t-elle, notre excellent cousin aura tout le loisir d'aller au casino. »

« A quatre heures, soit, reprit le général. Jusque-là, que ferons-nous?

— Betty a, je crois, quelques emplettes à faire, répondit Mme d'Antre. (Betty avait toujours des emplettes à faire.)

— Ah! vous allez courir les magasins?

— Oh! si peu, mon cousin, assura Betty: le temps de choisir un chapeau, deux robes, quelques rubans.

« Vous ne refuserez pas, n'est-il pas vrai, de nous accompagner? ajouta la coquette. Vous devez avoir bon goût, mon cousin; votre choix aidera le mien.

— Hum! hum! bon goût! c'est fort douteux, petite cousine, répondit le général, qui s'agitait sur sa chaise comme un homme impatient d'échapper à une corvée.

— Vous abusez du général, mon enfant, dit doucement Mme d'Antre à Betty. Peut-être, de son côté, notre cousin a-t-il quelque projet?

— En effet, assura le général, enchanté de saisir la perche que lui tendait Mme d'Antre; j'ai à voir deux ou trois amis.

— En ce cas, mon cousin, répliqua Betty avec aigreur, je retire mon indiscrète demande.

— Cependant, petite cousine, reprit le général, un peu honteux de son manque de galanterie, si vous teniez beaucoup à avoir mon avis, je pourrais.... »

La jeune fille l'interrompit :

« Merci, dit-elle sèchement; je n'accepte pas de sacrifices. »

Alors, elle sortit du salon.

Mme d'Antre jeta à Betty un regard de reproche, tendit la main au général, prit congé de lui par quelques paroles affectueuses, et le quitta en disant :

« A quatre heures. »

« Tudieu ! s'écria le général, lorsque Mme d'Antre fut sortie à son tour, si cette femme-là est une sainte, Betty ne sera jamais qu'une insupportable *péronnelle*.

« Voilà une fille, ajouta-t-il, en se rendant au casino, qui eût eu grand besoin d'être mise au régime des garçons ! »

Les enfants étaient restés au salon où ils avaient entrepris deux interminables parties de *dames*.

Odette jouait avec Robert, et Élisabeth avec Simonne.

« Oh ! maman, laissez-nous ici, » s'écrièrent Odette et Simonne, quand Mme d'Antre vint leur dire, ainsi qu'à Robert et à Élisabeth, de sortir avec elle.

Mme d'Antre paraissait hésitante.

« Oh ! je vous en prie, ma bonne petite tante, laissez-nous ici, répéta Robert.

— Nous nous amusons tant et si bien ! assura Élisabeth.

— Je cède à vos instances, répondit enfin Mme d'Antre ; mais soyez raisonnables. Surtout, que je ne vous retrouve pas en nage.

— Merci, maman, merci, ma cousine, dirent à la fois Odette, Simonne et Élisabeth.

— N'ayez aucune crainte, ma tante, s'empressa d'ajouter Robert ; je me porte garant de notre sagesse à tous. »

Mme d'Antre sourit et, après avoir embrassé chacun des enfants, alla rejoindre Betty.

Trois heures venaient de sonner à la principale église de L..., le général Saint-Selme était encore au casino, Mme d'Antre et Betty couraient toujours les magasins, les enfants n'avaient pas quitté le salon. Au jeu de *dames* avait succédé le jeu de dominos ; au jeu de dominos, le jeu de loto; enfin vint le tour des charades, des patiences, des réussites; puis les enfants se demandèrent :

« A quoi jouer maintenant ? »

Élisabeth proposa aussitôt une partie de cache-cache, son amusement favori. Odette et Robert dirent comme elle ; mais Simonne s'étant, fort à propos, rappelé la recommandation de sa mère : « surtout que je ne vous retrouve pas en nage, » rejeta cette proposition.

« Cherchons autre chose, reprit Élisabeth.

— Le furet, proposa Odette.

— C'est vieux comme le monde, déclara Robert.

— Pigeon vole, hasarda Simonne.

— Ennuyeux comme la pluie, répondit de nouveau Robert.

— Que faire alors ? demanda Élisabeth. Trouvez vous-même, *monsieur le difficile.* »

Robert, ainsi interpellé, passa les doigts dans

son épaisse chevelure, croyant y trouver, sans doute, une inspiration, une idée; puis, apercevant (dormant sur un moelleux tapis) Flimsey, la jolie chienne de chasse du général Saint-Selme, il s'écria d'un air triomphant :

« Nous allons habiller Flimsey.

— C'est cela; oui, oui, » répondirent les trois fillettes.

Et chacun de courir et de chercher, de droite et de gauche, les oripeaux les plus bizarres, pour en affubler la pauvre Flimsey, qui d'ailleurs ne se prêta pas de trop mauvaise grâce à la singulière mascarade dont elle était l'objet.

Tout à coup, Robert disparut. Il revint quelques minutes après, tenant dans ses mains les épaulettes et le képi de son tuteur.

« Vite, dit-il, déshabillez la chienne; j'ai beaucoup mieux à lui mettre que tous ces falbalas. »

Les fillettes s'empressèrent d'obéir. En un clin d'œil, Flimsey fut rendue à son état normal. Alors Robert, après avoir attaché l'une à l'autre les épaulettes d'or, à graines d'épinards, les fixa solidement sur les épaules de la chienne, au moyen d'une étroite ficelle dont, en prévision de ses nombreuses farces, il portait toujours un peloton dans sa poche.

Puis, il lui posa sur la tête le képi rouge bordé de feuilles de chêne en or, ayant bien soin de lui en passer la jugulaire sous le cou.

Après quoi, se relevant :

« Mais elle a fort bon air, Mlle Flimsey, s'écria-t-il. Elle porte même très-crânement la petite tenue de général. »

Les trois fillettes battirent des mains. Quant à Flimsey, comme si elle eût pu comprendre l'honneur qui lui était accordé, elle releva fièrement la tête et se dirigea majestueusement vers la porte.

« La vaniteuse ! s'écria Élisabeth. La voilà qui veut aller se montrer.

— Au général, peut-être ? fit observer Odette.

— Quoi de plus naturel! ajouta Simonne.

— Les chiens sont nos maîtres, reprit gravement Robert; ils pensent aux choses, quand nous n'y pensons pas.

« Ici ,Flimsey, » appela-t-il ensuite.

Flimsey s'approcha aussitôt.

Robert ouvrit la porte, et, fixant sur la chienne ses grand yeux pétillant de malice, lui dit:

« Au casino, bien vite. »

A son tour, Flimsey regarda Robert, remua la queue en signe d'obéissance et s'élança dans la rue.

Dix minutes après, elle arrivait au casino, gravissait rapidement le large escalier conduisant au premier étage, traversait sans façon une salle de billard, un salon, et se précipitait dans la salle de jeu où elle savait trouver son maître. Là, elle courut au général et se mit à lui lécher les mains.

Le général Saint-Selme, très-occupé d'une partie de wisth, qu'entre parenthèse il gagnait, ne fit d'abord aucune attention à sa chienne; mais Flimsey voulait être admirée; elle devint plus pressante, et même posa la patte sur le bras de son maître.

« Paix ! Flimsey, lui dit le général en lui faisant une caresse, sans toutefois détourner la tête.

« Qu'est-ce donc? ma belle, auriez-vous changé de collier, » ajouta-t-il bientôt; car il avait senti sous le cou de la chienne un objet qu'elle ne portait pas d'habitude.

C'était la jugulaire du képi.

« Quelle abominable plaisanterie! s'écriait en même temps le partenaire du général, M. Lavergne, ancien colonel de dragons. Saint-Selme, c'est votre képi! ce sont vos épaulettes!

— Mon képi? Mes épaulettes? que voulez-vous dire, Lavergne? demanda le général surpris.

— Votre képi! Saint-Selme, vos épaulettes! » reprit le colonel.

Le général se pencha sur Flimsey.

Alors, il devint pourpre, et sa vue se troubla.

« Remettez-vous, général, lui dirent avec affection les personnes qui se trouvaient dans la salle de jeu.

— Ce n'est qu'un enfantillage, une sotte et irrévérencieuse plaisanterie, une plaisanterie très-blâmable, à coup sûr, ajouta le colonel Lavergne; mais Robert est si étourdi, si espiègle, si....

— Robert! s'écria le général, Robert, dites-vous; oui, lui seul est capable.... Le scélérat! il me le paiera cher! »

Et, sans vouloir écouter ses amis, sans même songer à enlever à Flimsey son képi et ses épaulettes, il courut chez lui, et tomba comme une bombe dans le salon où les enfants jouaient, en ce moment, *aux petits papiers*.

A la vue de son tuteur, Robert se leva effrayé.

« Misérable! cria le général, en appuyant sa



Toujours le tirant par l'oreille. (P. 197.)

large main sur l'épaule de son pupille, misérable! tu périras sous le bâton. »

Alors, levant sa canne, il allait, sans doute, en frapper le malencontreux farceur, quand Odette se plaça résolûment entre le tuteur furieux et le pupille atterré, tandis que Simonne et Élisabeth imploraient le général en faveur de leur ami.

« Qu'a-t-il fait? mon Dieu! qu'a-t-il fait? » demandaient les deux fillettes, les yeux remplis de larmes.

Ce qu'il avait fait! Ah! le pauvre Robert ne le savait que trop.... Le jeu qu'il avait pris tout à l'heure pour une farce légère, pour une innocente plaisanterie, il se le reprochait maintenant comme un fait monstrueux, méritant une peine capitale. Voilà pourquoi il était là, debout, les bras croisés sur la poitrine, la rougeur de la honte au front, les yeux fixés à terre, comme un criminel qui attend sa juste condamnation.

Odette, elle, ne pleurait pas, ne tremblait pas; elle n'avait qu'une pensée : protéger son cousin.

Tout à coup, le général jeta au loin sa canne, et, étendant le bras, sa main alla saisir l'oreille gauche du coupable.

« Venez, » dit-il en même temps.

Robert obéit.

Toujours le tirant par l'oreille, le général le mena dans la rue, lui fit traverser une partie de la ville, le conduisit jusqu'au collége, où il l'enferma de nouveau.

Lorsque Mme d'Antre rentra avec Betty, elle trouva Élisabeth, Odette et Simonne pleurant à

chaudes larmes; c'est à peine si, au milieu de leurs sanglots, les pauvres petites parvinrent à faire connaître le sujet de leur peine.

Mme d'Antre s'associa au chagrin des trois fillettes, qu'elle s'efforça de consoler. Seule, Betty se réjouit du châtiment infligé au malheureux Robert.

Le lendemain, le général Saint-Selme, Mme d'Antre, Betty, les enfants et dame Gertrude quittaient L..., dès neuf heures du matin.

Le général se rendait aux Eaux de Baréges, et Mme d'Antre et ses filles retournaient chez elles, au Frênois. Elles emmenaient Élisabeth qui, on s'en souvient, avait obtenu de son grand-père la permission de passer une semaine avec ses petites amies. Dame Gertrude l'accompagnait.





CHAPITRE XII

Le déjeuner sautant.

« Nous allons bien nous amuser, ma chère, disait Odette à Élisabeth ; c'est demain qu'a lieu le *déjeuner sautant.*

— Le *déjeuner sautant!* Que veux-tu dire, Odette?

— Ah! tu ne sais pas encore! Maman donne demain un grand déjeuner, un déjeuner d'adieu, (c'est Betty qui l'a voulu) un déjeuner à la suite duquel il y aura une petite sauterie (encore pour complaire à Betty). Alors, Simonne et moi, nous avons décrété que ce serait un *déjeuner sautant.* »

En effet, Mme d'Antre, à la veille de son départ pour Paris, fixé depuis longtemps aux premiers jours de septembre, avait, cédant aux prières de sa belle-fille, consenti à réunir quelques amis.

Mme d'Antre habitait toute l'année la campagne. Sa belle propriété, voisine, comme nous l'avons déjà dit, de celle du général Saint-Selme, était située dans la montagne, à quelque distance de Saint-Claude, dans un endroit véritablement enchanteur. On l'appelait le Frênois.

Elle se composait de plusieurs fermes ; de deux bois bien touffus; d'un superbe parc bordé à gauche par le Tacon, petite rivière aux flots argentés, au doux murmure, aux frais ombrages ; d'un superbe jardin anglais ; d'une cour sablée plantée de catalpas et de platanes ; et d'une grande et belle maison blanche, carrée, ornée de deux colonnes doriques, au milieu desquelles se voyait une lourde porte en chêne massif.

L'intérieur répondait entièrement à l'extérieur ; toutes les pièces étaient vastes et aérées, disposées avec goût, et meublées avec plus de confort que d'élégance.

« Quelques amis seulement ! Betty, avait dit Mme d'Antre à sa belle-fille, qui lui demandait, comme une faveur, d'être chargée des lettres d'invitation.

— Quelques amis ; oui, ma mère, j'ai très-bien entendu, » avait répondu la jeune fille avec malice.

Et elle s'en était allée toute joyeuse tracer, de sa mignonne main, une longue liste d'invités ; elle

souriait même en écrivant. C'est qu'elle avait son plan, la rusée jeune fille. Ce plan était fort simple :

Donner d'abord au mot *quelque* l'acception la plus étendue; puis, aux amis, joindre les connaissances, et, aux connaissances, joindre les étrangers, et se bien garder d'en rien dire.

Elle n'en dit rien, en effet, jusqu'au dernier moment. Alors, dévoilant tout à coup sa supercherie, elle déclara que, non-seulement elle avait voulu voir du monde, mais qu'encore elle comptait bien danser.

Malgré son vif mécontentement, Mme d'Antre dut forcément se résigner. Elle donna des ordres en conséquence, et le déjeuner eut lieu.

Les convives étaient au nombre de quarante-cinq. On n'y voyait pas le général Saint-Selme, parti, depuis plusieurs jours, pour les eaux de Baréges; ni, hélas! le pauvre Robert, qui expiait, dans son noir collége, ses méfaits trop nombreux.

Mais, on y voyait, en échange, notre ancienne connaissance, le juge de paix d'A....; le baron de Neuville, un des plus riches propriétaires du département; la famille de Riveras, composée du père, de la mère et de six beaux garçons, dont l'aîné venait d'atteindre sa quinzième année; le vieux comte de Pannecière, avec ses trois petites-filles, Mlles Palmyre, Olympe et Irène Hébraris, jeunes personnes très-infatuées de leur propre mérite, et les meilleures amies de Betty.

On y voyait aussi les MM. de Porchefontaine, Héracle, Guy, Foulques et Roger, qui vivaient à eux quatre sur une terre de soixante hectares à peine,

chassant, pêchant, ne s'occupant jamais de politique, bons chrétiens et loyaux gentilshommes; les cinq demoiselles de Blanchetaque, dont l'aînée avait servi de mère à ses quatre charmantes sœurs, et passait dans le pays (à bien juste titre) pour une femme de rare mérite, de grand talent et de haute vertu; la vieille douairière de Septfonds, accompagnée de sa petite-nièce, la jolie et triste Mme de la Rive, et de son arrière-petite-nièce, la douce Jacqueline, enfant de l'âge d'Élisabeth.

Il y avait encore le vicomte de Misery, royaliste éprouvé, député de la droite, et M. Chamberlun, fougueux républicain, député de la gauche; enfin, M. Latournelle, le propriétaire du château de Saint-Christophe, et ses deux fils.

Ajoutez à ces divers personnages le doyen du canton, le curé de la paroisse, quelques membres du barreau et de la magistrature de Saint-Claude, et vous aurez une idée assez exacte de cette réunion qui, en principe, ne devait être qu'un déjeuner entre voisins.

Betty triomphait : son incomparable beauté, que rehaussait encore une brillante toilette, l'avait fait proclamer la reine de la fête.

La joie d'Élisabeth, d'Odette et de Simonne (vêtues de même, comme si elles eussent été sœurs) se lisait dans l'éclat de leurs yeux, dans le sourire de leurs lèvres; mais cette joie n'était pas bruyante; car, ainsi qu'il convient à des petites filles bien élevées, dans une réunion de ce genre, elles parlaient peu et presque toujours à voix basse.

Quant à Mme d'Antre, surmontant sa timidité

habituelle, elle faisait avec grâce les honneurs de ce repas, dont *Brillat-Savarin* lui-même n'eût pas manqué d'apprécier la sage ordonnance, les mets exquis et les vins recherchés.

Il y avait plus d'une d'heure que l'on était à table.... la conversation, dont le comte de Pannecière avait tenu jusque-là le haut bout, avait cessé d'être générale, pour devenir à peu près particulière. Les voisins et les vis-à-vis s'étaient mis à causer entre eux.

Ici, l'on discutait arts, sciences, littérature; là, théâtres, courses, fashion; plus loin, chiffons, mode, élégance; plus loin encore, théologie, philosophie, haute morale. De ce côté, on traitait les plus graves questions d'économie politique, tandis que, de l'autre côté, on se racontait, en riant, les cancans de la province et les scandales de Paris. A gauche, l'on parlait agriculture, commerce, industrie; à droite, chasse, pêche, bal champêtre.

Pendant ce temps, les enfants causaient poupées, jeux de toutes sortes, et lanterne magique.

Tout à coup, Élisabeth tressaillit :

Il lui avait semblé entendre, prononcé par Foulques de Porchefontaine, le nom de son cher Maurice, (Foulques de Porchefontaine était placé loin d'elle, presque à l'autre bout de la table.)

La fillette fit des efforts inouïs pour en entendre davantage; ce fut en vain, bien que le jeune homme continuât à parler; mais, en ce moment même, une vive altercation venant d'éclater entre le bouillant vicomte de Misery et son antagoniste

naturel, M. Chamberlun, les mots *élections*, *conseils municipaux*, *congrès*, etc, dominaient tous les autres.

Élisabeth, renonçant à l'espoir qu'elle avait eu d'abord d'apprendre quelque chose de son frère, écouta alors les farces de collége vraies ou fausses qu'un des jeunes de Riveras débitait, avec un superbe aplomb, à un auditoire de son âge, et, emportée par son incroyable légèreté, la fillette oublia bientôt Maurice.

Cependant, la discussion du vicomte de Misery et de M. Chamberlun menaçait de dégénérer en une violente querelle. La première, Mme d'Antre s'en aperçut. Elle confia ses craintes au comte de Pannecière, qui était à sa gauche, et le pria d'user de son influence pour arrêter ses deux hôtes sur le terrain glissant où ils s'étaient placés.

Le comte de Pannecière s'inclina et répondit :

« Vos désirs sont des ordres, ma chère Lucile. (Mme d'Antre s'appelait Lucile, et le comte l'avait connue toute enfant.) J'ai un moyen infaillible de faire taire, à l'instant, ces deux rudes champions de deux causes opposées, et, qui plus est, de ramener vos convives au seul charme réel des réunions nombreuses, à la conversation générale, veux-je dire.

— Et, ce moyen, quel est-il? » demanda Mme d'Antre.

Le vieux comte sourit, fit signe au maître d'hôtel, lui souffla quelques mots à l'oreille; puis se levant :

« Mesdames et messieurs, dit-il d'une voix

belle et forte encore, je propose un toast à Mme d'Antre, notre charmante hôtesse! »

Et l'on entendit siffler une douzaine de bouteilles de champagne.

Ce dernier argument était irrésistible.

Tous les convives se levèrent, y compris le vicomte de Misery et M. Chamberlun, et s'écrièrent :

« Hourra! Vive Mme d'Antre! Vive notre charmante hôtesse! »

Le vieux comte avait réussi. Il profita de sa victoire pour reprendre le haut bout de la conversation. Il causa beaucoup, et, comme il causa bien, chacun l'écouta désormais.

Le déjeuner se termina sans autre incident; puis, vint la *sauterie*, que Betty avait su transformer en bal, de même qu'elle avait transformé une simple réunion d'amis en une réception véritable.

Au premier signal de l'orchestre, les danses commencèrent joyeuses et animées. Les musiciens étaient nombreux; les uns, cachés au fond du salon, derrière une riche tenture de soie rouge; les autres, que dissimulaient mal quelques caisses de lauriers en fleur, s'acquittaient de leur rôle à merveille.

On dansa un peu partout : dans le vaste salon, dépouillé, pour la circonstance, de ses meubles antiques, dans le large vestibule dallé de marbre du Jura, dans la cour, et jusque dans les allées du jardin

Betty continuait à être la reine de la fête. Elle était jolie à miracle; chacun le pensait et le répé-

tait autour d'elle, et les trois petites-filles du comte de Pannecière, Mlles Palmyre, Olympe et Irène Hébraris, en étaient jaunes de dépit.

Les enfants s'étaient disséminés. Tantôt jouant, tantôt dansant, tantôt courant, ils allaient de droite et de gauche, et s'amusaient à qui mieux mieux.

Jusque-là, la journée avait été splendide, une de ces chaudes journées de la fin du mois d'août, si étouffantes à la ville et si poétiquement belles à la montagne. Le ciel était bleu, le soleil brillant, l'air imprégné des plus douces senteurs.

Soudain, quelques nuages se montrèrent; le soleil pâlit; un vent tiède courut dans l'atmosphère.... Un orage se préparait.

En ce moment, Élisabeth, qui dansait depuis près de deux heures, ressentit un peu de fatigue; elle s'éloigna alors de ses jeunes amis, et parcourut au hasard les allées du jardin. Elle arriva ainsi jusqu'à l'entrée du parc, s'y enfonça, gagna une clairière.

Là, se laissant glisser au pied d'un chêne, sur une touffe de gazon, elle ferma les yeux et tomba dans une de ces rêveries auxquelles elle était sujette, et qui formaient un si grand contraste avec sa nature légère et vive.

A qui pensait-elle? A ceux qu'elle aimait, à ses chers grands-parents, à son frère Maurice.... et des larmes coulaient de ses yeux, et des soupirs s'échappaient de ses lèvres.

Bientôt, elle se relève; elle étouffe un cri de surprise : quelqu'un a parlé de son frère.... Anxieuse,

elle écoute.... De nouveau, le nom de Maurice parvient à ses oreilles.... Elle se croit bien seule, cependant.... Elle s'avance.... Elle regarde....

Dans le fourré voisin, deux hommes sont assis ; ils causent entre eux.

Ils sont jeunes, à en juger par le son de leurs voix; ils doivent appartenir au meilleur monde, à en juger par leur élégance et leur distinction : mais Élisabeth ne peut surprendre les traits de leurs visages.

« Je suis folle! pensa la fillette. Ce sont des invités de ma cousine, et l'un des deux s'appelle sans doute Maurice. »

Puis, comme elle allait reprendre sa place au pied de l'arbre :

« Qui sait, murmura-t-elle, qui sait, s'il ne s'agit pas de mon frère?... Si j'écoutais.... »

A cette pensée, le rouge de la honte couvrit son front.

« Non, non, reprit-elle ; ce serait mal. Grand-père m'a souvent répété que d'écouter aux portes est une lâche indiscrétion.... Mais ici, il n'y a pas de porte.... A moins que je ne prenne pour telle le rideau d'arbres s'étendant devant ces messieurs... Oui, c'est leur porte à eux.... Comment d'ailleurs en imaginer une autre dans un parc....

« Ceci étant posé, il est bien clair que je ne dois pas écouter. »

A cette partie de son monologue, l'enfant poussa un soupir. Presque aussitôt, elle ajouta :

« Cependant, il n'est que trop certain que, pour savoir, il faut apprendre.... »

Après cette dernière réflexion, Élisabeth demeura pensive; elle paraissait émue.

Entre sa délicatesse naturelle et son ardente curiosité (curiosité que, en ce cas, j'oserais presque appeler légitime), un combat se livrait en son âme.

Elle hésitait.

Si d'un côté, elle s'était promis de tout tenter, même l'impossible, pour découvrir Maurice, de l'autre côté, les austères principes de vérité et de droiture, dont elle avait été nourrie, la faisaient reculer devant un acte indiscret, déloyal.

A la fin, néanmoins, elle releva la tête, et, secouant ses boucles blondes, comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle prenait une grave décision, elle s'arrêta (j'ai honte de le dire) à un compromis avec sa conscience.

« Je vais écouter, se dit-elle, et si ce n'est pas de Maurice qu'il s'agit, je m'enfuirai bien vite. »

Pauvre Élisabeth! depuis quand le sentier droit peut-il se confondre avec le sentier tortueux? Depuis quand, surtout, la fin saurait-elle justifier les moyens?

Peu d'instants après, Élisabeth était tapie derrière d'épaisses broussailles et écoutait....

« Je vous remercie d'être venu, mon cher Foulques, disait, à l'autre, l'un des deux jeunes gens. J'ai à vous parler au sujet de mon pauvre ami.

— Il me semble avoir déjà entendu cette voix, murmura Élisabeth; mais où?

— Doutiez-vous donc de moi, mon cher lord?

répondit aussitôt celui des deux jeunes gens que nous désignerons sous son nom de Foulques.

— Chut! s'empressa de dire le premier interlocuteur, pourquoi m'appeler lord? ne savez-vous pas que je tiens à garder en France le plus strict incognito? »

Foulques sourit.

« Cet incognito, reprit-il, vous ne craignez pas, je suppose, qu'il soit surpris ici?

— Qui sait? » fit son interlocuteur pensif.

Élisabeth était inquiète : ce jeune homme avait-il deviné sa présence? soupçonnait-il qu'à dix pas derrière lui une enfant l'épiait?

« Non, non, se dit-elle, je ne puis en écouter davantage; les secrets de ces messieurs ne m'appartiennent pas. Le plus sage est de m'en aller.

— Revenons à Maurice, reprit, en ce moment, celui que Foulques avait appelé « *mon cher lord* » et que, pour ce motif, nous nommerons lord X....

— Maurice! murmura la fillette. Ah! mon cœur me le disait bien. »

Alors, tous ses scrupules s'évanouirent, et elle resta.

« Oui, répéta Foulques; revenons à Maurice, à cet infortuné jeune homme.

— Vous avez de l'affection pour lui?

— Je le connais fort peu; mais son père, un étranger d'une grande distinction, m'honorait de son amitié, et, en souvenir du père, il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour le fils.

— Merci, répondit Lord X..., en pressant dans les siennes les mains de Foulques.

« Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il, après une pause légère, vous avez dû, je pense, conserver les meilleures relations avec le vicomte de Grand-Châtel?

— Plus de doute, pensa Elisabeth ; il s'agit bien de mon frère.

Et elle redoubla d'attention.

« Je respecte et je vénère le vicomte de Grand-Châtel, répondit Foulques; cependant, je ne le vois qu'à de très-rares intervalles.

— Ah!

— Vous le savez, cher lord, mes frères et moi, nous vivons à peu près en sauvages. »

Lord X ... eut un fin sourire.

« Vous n'avez pas craint, néanmoins, remarqua-t-il, d'assister à la brillante fête donnée aujourd'hui par Mme d'Antre. Pour des sauvages, avouez que ce n'est pas trop mal? »

Foulques rougit et ne répondit pas.

« Je ne vous demande pas vos secrets, assura gravement lord X...; toutefois, permettez-moi de vous le dire avec ma franchise habituelle, si les beaux yeux de Mlle Betty ont seuls été capables de vous attirer au Frênois, je vous plains. Cette jeune personne, croyez-moi, est dépourvue de cœur.

— Qu'en savez-vous? s'écria Foulques, ne se contenant plus.

— Je me flatte d'être assez bon physionomiste, répondit simplement Lord X...

— Mon Dieu, soupira Élisabeth, que c'est long! Il ne parle plus de Maurice. »

En ce moment, on entendit dans le lointain les premiers roulements du tonnerre.

« Hâtons-nous, reprit lord X...; l'orage s'avance, et il sera terrible, à en juger par certains signes avant-coureurs; voyez plutôt : le ciel est couvert de gros nuages gris, un vent brûlant agite les feuilles des arbres, les oiseaux se taisent, la terre elle-même semble tout attiédie. Hâtons-nous : je ne veux pas vous exposer aux dangers de la foudre.

— Et vous?

— Soyez sans inquiétude à mon sujet. J'ai laissé mon cheval à l'entrée du parc ; dans dix minutes, j'aurai trouvé un gîte. Je reviens à Maurice.

— Je vous écoute, cher lord, dit Foulques avec empressement.

— Eh bien! non-seulement mon pauvre Maurice est triste, désolé, malheureux; mais encore, il est exaspéré et parle de fuir en Amérique. »

Un cri étouffé suivit ces derniers mots.

« Qu'est-ce? » se demandèrent les deux jeunes gens, qui se levèrent.

Au même instant, un éclair déchira la nue, et, à cette lueur sinistre, Élisabeth agenouillée, les yeux baignés de larmes, Élisabeth qui, à l'annonce du départ probable de son frère, n'avait pu réprimer sa violente émotion, Élisabeth reconnut :

Foulques de Porchefontaine et. .. Olivier.

A peine revenue de sa douloureuse surprise, l'enfant songea à courir à l'ami de son frère, à lui crier :

« Je suis Élisabeth! Laissez moi voir Maurice. Je saurai bien, moi, l'empêcher de quitter la France! »

La honte arrêta son élan.

Pour se faire ainsi reconnaître, il fallait avouer sa faute; il fallait dire : j'étais là! j'écoutais!

« Jamais! murmura-t-elle, jamais! »

Pauvre petite Élisabeth, voyez où vous a conduite le sentier tortueux? Tout à l'heure, sous prétexte de retrouver votre frère, vous commettiez une indiscrétion, et, maintenant, votre sot amour-propre vous fait abandonner ce Maurice qui vous est si cher!

Cependant, Foulques de Porchefontaine et lord X..., que, de nouveau, nous désignerons sous son prénom d'Olivier, sondaient, d'un œil inquiet, les profondeurs du parc.

« Personne! disait Olivier, et pourtant, nous avons entendu un cri.

— Le cri de quelque animal effrayé par l'orage, hasarda Foulques.

— Ou le cri d'un enfant, répondit Olivier. »

Puis, tous deux se remirent à chercher.

Élisabeth tremblait de tous ses membres. Blottie dans les broussailles, étouffant ses sanglots, retenant son haleine, elle disait en son âme :

« Mon Dieu, mon Dieu, punissez-moi d'une tout autre manière; mais faites qu'ils ne me trouvent pas! »

L'orage éclatait alors dans toute sa fureur; les coups de tonnerre se succédaient les uns aux autres avec une incroyable rapidité; c'était un roulement continuel. Le ciel paraissait embrasé,

et de larges gouttes de pluie tombaient lourdement sur la terre.

Les deux amis se rejoignirent; ni l'un ni l'autre n'avaient rien découvert.

« Nous nous serons trompés, » murmura Olivier.

Et, s'adressant à Foulques :

« Il faut nous séparer, mon cher ami, dit-il, si nous ne voulons pas, dans quelques minutes, être complétement transpercés.

— En effet, reprit Foulques; nous allons avoir une pluie torrentielle.

« Vous ne m'avez pas dit encore ce que vous désirez de moi? ajouta-t-il presque aussitôt.

— C'est vrai, répondit Olivier. Écoutez-moi.

— Enfin, je vais savoir! pensa Élisabeth. (Par bonheur, les jeunes gens s'étaient rapprochés d'elle.)

— Une seule chose, continua Olivier, peut arracher Maurice à son projet d'exil volontaire.

— Cette chose, quelle est-elle? interrogea Foulques.

— Le pardon de son grand-père. »

Foulques hocha la tête. Élisabeth le vit et son cœur se serra.

« Le vicomte de Grand-Châtel est-il donc réellement inflexible ? » demanda vivement Olivier.

— Il est juste, répondit Foulques.

— En ce cas, ne pourriez-vous pas essayer de le voir, de lui parler, de l'adoucir ? demanda encore Olivier.

— Que ne le voyez-vous vous-même, mon cher lord? reprit Foulques. Votre parole est si persuasive, et votre éloquence si entraînante! De plus, l'amitié, chez vous, sait faire des prodiges. »

A son tour, Olivier hocha la tête.

« Je suis un étranger et l'ami de Maurice, dit-il, c'en est assez pour échouer dans mes projets auprès de l'austère vicomte.

« Le verrez-vous?

— Je le verrai demain, assura Foulques.

— Merci, fit Olivier.

— Où et quand vous retrouverai-je? » demanda alors Foulques.

A cette question du jeune homme, Élisabeth se pencha en avant, afin de mieux saisir le lieu du rendez-vous.

Son cœur battait bien fort, quand Olivier répondit :

« Après-demain, à.... »

Un formidable coup de tonnerre couvrit ce dernier mot, que Foulques seul entendit.

Élisabeth se sentit défaillir : tout espoir était-il donc perdu!

. . . .

Quelques minutes après, le rapide galop d'un cheval avertit la fillette qu'Olivier avait gagné la route.

Pour Foulques, nul doute, qu'en ce moment, il n'eût atteint la maison.

La pauvre enfant demeurait seule.

« C'est fini ! gémit-elle, en se couvrant le visage

de ses deux petites mains; c'est fini! je ne saurai rien, et j'ai bien peur dans ce parc.... Grand-père avait raison : c'est très-mal d'écouter aux portes! »





CHAPITRE XIII

La rechute du Grand-Père.

Selon les prévisions d'Olivier, l'orage de ce jour fut terrible.

Depuis longtemps déjà, les danses avaient cessé; depuis longtemps aussi (suivant l'antique coutume, encore en usage dans la montagne), le gros cierge bénit avait été placé au milieu du salon du Frênois, où tous les convives de Mme d'Antre se trouvaient rassemblés, quand Odette et Simonne remarquèrent enfin l'absence d'Élisabeth.

On la chercha d'abord dans toute la maison, puis dans le jardin, et, en dernier lieu, dans le parc.

Là, tout au fond d'une sorte de grotte qu'elle avait eu l'heureuse idée de prendre pour abri, on la trouva ramassée sur elle-même, à demi-morte de frayeur.

Dame Gertrude, qui, lorsqu'il s'agissait de « sa chère mignonne », ne craignait ni la pluie, ni l'orage, ni quoique ce soit au monde, arriva la première à la grotte; la première, par conséquent, elle eut l'immense joie de serrer dans ses bras la pauvre petite fille. Alors, sans vouloir accepter l'aide de personne, elle la transporta elle-même au Frênois.

Allumer un grand feu, afin de réchauffer bien vite la fillette frissonnant sous sa légère robe de mousseline blanche trempée de pluie; la déshabiller à la hâte et la coucher ensuite dans son bon petit lit, ce fut pour l'excellente et active nourrice l'affaire d'un instant.

Bientôt après, Élisabeth, succombant à la fatigue et plus encore aux émotions multiples qu'elle avait éprouvées, dormait d'un lourd sommeil.

Vers minuit, elle se réveilla, appela plusieurs fois Maurice, se mit sur son séant, eut un peu de délire, parla d'Olivier, de Foulques, d'Amérique, et retomba épuisée sur sa couche.

Mme d'Antre et dame Gertrude, toutes deux inquiètes et alarmées, demeurèrent auprès de l'enfant, qui, au matin, se trouva beaucoup mieux.

« Dieu soit loué ! s'écria la nourrice, ma chère mignonne en sera quitte pour ce vilain accès de fièvre et quarante-huit heures de repos. »

Dame Gertrude avait dit vrai : l'indisposition de

la fillette n'eut rien de sérieux, et le soir du troisième jour, après avoir fait de tendres adieux à Mme d'Antre, à Odette et à Simonne, et tendu la main à Betty, elle reprit, avec sa nourrice, la route du Grand-Châtel, où elle arriva vers dix heures.

A peine descendue de voiture, Élisabeth courut au salon, comptant bien y trouver ses chers grands-parents.

Le salon était désert.

« Que se passe-t-il donc ? » se demanda la fillette, non sans une certaine inquiétude.

Alors, elle gravit lestement l'escalier, et, avec ses façons habituelles de tourbillon et d'avalanche, elle se précipita dans la chambre de son grand-père, où une douloureuse surprise l'attendait.

Le vicomte de Grand-Châtel était malade ! si malade que, pendant quarante-huit heures, le docteur Marc-Brun ne l'avait pas quitté. Il était là encore, prodiguant ses soins à son vieil ami, espérant et désespérant tour à tour.

Toutefois, depuis une vingtaine de minutes environ que le vicomte était plongé dans un sommeil réparateur dû à une potion calmante, l'habile praticien, sans se prononcer définitivement sur une guérison toujours fort problématique, hélas ! paraissait moins sombre, moins soucieux, moins inquiet.

L'entrée si intempestive d'Élisabeth ne réveilla pas son grand-père. La fillette n'en regretta pas moins son impétuosité et son étourderie, et, les yeux remplis de larmes, contempla d'abord en

silence le visage du cher vieillard, qu'elle avait peine à reconnaître tant il était changé.

Puis, se jetant dans les bras de sa grand'mère, elle lui dit, au milieu de ses pleurs :

« Il paraît très-malade! et, cependant, vous me l'avez caché!

— Pauvre petite, répondit la grand'mère, que ne puis-je te le cacher encore!

— Me direz-vous pourquoi?

— Ton âge est celui des sourires, et non celui des larmes, répondit encore la grand'mère, en portant son mouchoir à ses yeux.

— Il me semble pourtant, répliqua Élisabeth à voix basse, que les vieillards pleurent moins souvent que les enfants... »

Cette fois, la grand'mère garda le silence, et la petite fille s'assit tristement à ses pieds.

Le plus grand privilége de l'enfance n'est-il pas de perdre, dans la sécurité du lendemain, l'amer souvenir des tourments et des inquiétudes de la veille.

Plus que tout autre, Élisabeth jouissait, sans doute, de cet heureux privilége; car, lorsque le lendemain matin, dès neuf heures, nous la retrouvons avec Nel, son abattement avait disparu, et, si dans ses yeux se voyaient encore quelques traces de ses larmes récentes, ses lèvres avaient retrouvé leur sourire.

Le vicomte de Grand-Châtel était sauvé!... A moins de rechute, le docteur Marc-Brun répondait de ses jours, et Élisabeth, oubliant son chagrin de la

veille, jouissait du présent et espérait en l'avenir.

Pour le moment, sa pensée était toute à son frère.

Debout dans la cour de la ferme, pour la dixième fois peut-être, elle demandait à son ami Nel :

« Tu n'as donc rien trouvé? Ni Olivier, ni Maurice? »

Pour la dixième fois aussi, Nel allait avouer son insuccès et ses déboires, lorsque, frappant du pied avec impatience, Élisabeth s'écria :

« Rien ! toujours rien ! Tu n'as donc pas cherché?

— Pas cherché ! répondit Nel au désespoir. Oh ! mademoiselle, écoutez-moi :

« Pendant sept jours, levé bien avant le soleil, j'ai parcouru tout le pays, j'ai visité les fermes, les hameaux, les villages; hier encore, pour la troisième fois, j'étais à Orgelet, et.... »

Élisabeth l'interrompit :

« Tu as vu le père Reauquebou? demanda-t-elle vivement.

— Je l'ai vu.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a engagé à cesser mes démarches.

— Pourquoi?

— Il prétend que ces étrangers, sur lesquels, d'ailleurs, il n'a pu me donner le plus petit renseignement, ont quitté la montagne.

— Depuis quand? fit Élisabeth, déjà tout inquiète.

— Depuis trois semaines environ. »

Élisabeth fronça le sourcil.

« Ah! père Reauquebou, murmura-t-elle, vous me paierez ce joli conte-là. »

Puis, s'adressant à Nel :

« Rien n'est moins vrai, assura-t-elle. Il y a quatre jours à peine, Olivier était au Frênois. Je l'ai parfaitement reconnu.

— Il était au Frênois! Mais alors, le père Reauquebou....

— T'a bel et bien débité une fable.

— Oh! mademoiselle, dans quel but?

— Dans le but de cacher sa complète ignorance, en ce qui touche Olivier et sa mère, répondit en riant la fillette. Plutôt que de te dire : je ne sais absolument rien, il a préféré te tromper.

— Peut-être a-t-il été trompé lui-même?

— Hum! Hum! charitablement, nous devons le penser, reprit malicieusement Élisabeth, cependant....

« Aussi bien, ajouta-t-elle, laissons-là le père Reauquebou. Aujourd'hui, j'ai autre chose en tête. Il faut que je te parle, et longuement encore.

« Et d'abord, sais-tu quelle est la cause de la rechute de grand-père? Grand'mère a refusé de me l'apprendre. »

Nel ne se pressant pas de répondre, Élisabeth reprit avec vivacité :

« Oh! n'essaye pas, avec moi, de faire l'ignorant; on a dû en causer à la ferme?

— On en a causé, en effet, avoua Nel.

— Qu'en disait-on?

— Que tout le mal venait des fâcheuses nouvelles apportées à M. le vicomte par M. Foulques de Porchefontaine.

— Foulques de Porchefontaine! s'écria Élisabeth.

Ah! j'y suis : il venait de la part d'Olivier, il venait pour avertir grand-père du projet de Maurice d'aller en Amérique.

— En Amérique! s'exclama Nel. Comment avez-vous pu apprendre? »

Un vif incarnat couvrit, à l'instant même, les joues d'Élisabeth.

« Il m'en coûte de te le dire, répondit-elle, et pourtant, il le faut. Mais, quittons cette cour où quelqu'un pourrait bien nous entendre. »

Les deux enfants, se tenant par la main, se rendirent aussitôt dans l'allée des tilleuls, dans cette même allée où (le lecteur s'en souvient) Nel avait révélé à Élisabeth l'étrange départ de Maurice.

Là, comme un mois auparavant, la fillette s'assit sur un banc rustique, à l'ombre d'un tilleul, et le jeune garçon resta debout.

« A présent, dit Élisabeth, nous pouvons causer en paix. »

Alors, elle raconta, mot pour mot, à Nel la conversation d'Olivier et de Foulques, conversation qu'elle avait (au moyen d'une indiscrétion dont elle rougissait encore) surprise dans le parc du Frênois.

Nel ne jugea pas à propos de l'interrompre une seule fois pendant cette longue confidence; mais, lorsqu'elle eut fini de parler :

« Vous avez un très-bon moyen, mademoiselle, assura-t-il, d'arriver maintenant à ce jeune étranger et, de là, à M. Maurice.

— Lequel? demanda vivement la fillette.

— C'est de vous adresser à M. Foulques de Porchefontaine.

— Non, dit Élisabeth, c'est impossible. Que répondrais-je à Foulques s'il s'étonnait de ma démarche? Me crois-tu, par hasard, disposée à lui dire que je sais écouter aux portes ?

— Ne pourrais-je pas, mademoiselle, aller à votre place au château de Porchefontaine ? proposa Nel.

— Foulques te répondrait-t-il, à toi? J'en doute un peu, » fit remarquer Élisabeth.

Le jeune garçon devint pensif.

« Cherche un autre moyen, mon bon Nel, reprit doucement la fillette; celui-là me déplaît vraiment : pour l'employer, il faudrait, sinon mentir, du moins, en partie, cacher la vérité. Ce serait bien vilain !

« Ainsi, c'est entendu, ajouta-t-elle, en posant sa mignonne main sur le bras de son jeune camarade, tu vas chercher. Pendant ce temps, je cours embrasser mon grand-père. Quand j'ai frappé ce matin à sa porte, on ne m'a pas permis d'entrer : il dormait. Or, tu comprends, il me tarde de le voir. »

Puis, se levant :

« A tout à l'heure, dit-elle encore ; dans cinq minutes, je te rejoins. »

Nel n'avait pas eu le temps de répondre aux dernières paroles d'Élisabeth son *amen* accoutumé, que déjà la fillette courait vers le château

Elle était près d'y arriver, lorsque, portant ses regards autour d'elle, elle s'arrêta toute surprise.

Au loin, sur la grand'route, elle avait aperçu deux enfants. Ils marchaient lentement, en se donnant la main. L'un d'eux lui paraissait tout à fait inconnu, l'autre.... L'autre, il lui semblait bien l'avoir vu déjà; mais où, mais quand?

Sa mémoire lui faisait défaut.

Elle s'avança alors à pas précipités, et bientôt, se trouvant en présence des jeunes voyageurs :

« Robert! s'exclama-t-elle, Robert! c'est impossible. Je crois le voir, pourtant. Oh! c'est une hallucination.

— Une hallucination! Erreur.... C'est Robert en chair et en os, » répondit une joyeuse voix.

Et, appliquant deux gros baisers retentissants sur les joues fraîches de la fillette, Robert (car c'était lui) s'empressa d'ajouter :

« Les fantômes embrassent-ils ainsi ?

— Toi! toi! s'écria Élisabeth, tutoyant pour la première fois le cousin de ses petites amies, tant sa surprise et son émotion étaient vives.

— Oui, moi, Robert, l'incorrigible; Robert, l'écolier malheureux; Robert, l'infortuné prisonnier du collége de L....

— Le collége! Tu en es donc sorti?

— Ah! ça, ma chère, perds-tu complétement la tête? Si j'étais encore là-bas, comment me trouverais-je ici ?

— Tu as donc obtenu ta grâce ?

— Nullement.

— Mais alors, comment as-tu pu quitter le collége?

— La porte étant fermée, j'ai dû passer par la fenêtre, et me voici.

— Malheureux ! Ton tuteur.... »

Robert eut un léger frisson, et, instinctivement, porta la main à ses oreilles.

Puis, d'une voix plus basse :

« Bah ! dit-il, il est loin.

— Il revient dans deux mois.

— Avant deux mois, j'aurai quitté la France.

— Où comptes-tu aller?

— En Amérique.

— En Amérique ! s'exclama la fillette, en devenant si pâle que Robert s'en aperçut.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Élisabeth, qui, à ce nom d'Amérique, n'avait pu s'empêcher de songer à son frère.

— Si tu n'as rien, pourquoi trembler ainsi ?

— Ce voyage est si long !

— *Poule mouillée!* va, s'écria le jeune garçon.

« Aussi bien, ajouta-t-il d'un air de souverain mépris, toutes les filles ont peur de tout. »

Élisabeth se redressa ; elle était piquée au vif.

— Je ne suis pas une *poule mouillée*, apprenez-le, monsieur, dit-elle; de plus, je n'ai pas peur, et mon courage égale au moins le vôtre. Mais, moi, je suis soumise, et si grand-père avait jugé à propos de m'enfermer dans un couvent, je vous jure que, surtout pour aller en Amérique, je n'en serais jamais sortie. »

Ce fut au tour de Robert d'être froissé.

« Bon, bon, mademoiselle, répliqua-t-il, on ne

vous demande ni leçons, ni conseils. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence. »

Disant ces mots, il se tourna vers son jeune camarade qui, pendant ce dialogue, auquel il n'avait prêté d'ailleurs aucune attention, s'était laissé tomber sur un gros tas de pierres, et, lui tendant la main :

« Viens, petit, lui dit-il; il nous faut continuer notre route.

— Je suis las, répondit l'enfant.

— Moi aussi; mais n'importe, nous sommes des hommes, nous! » reprit Robert avec fierté.

Et, tout à coup fondant en larmes, le pauvre collégien ajouta tristement :

« Ah! si ma cousine Odette était là!... »

Ces paroles, et l'accent dont elles furent prononcées émurent Élisabeth. Elle se rapprocha de Robert, et, avec une grande douceur, elle lui demanda :

« Si Odette était là, que ferais-tu, dis-moi?

— Je resterais, répondit-il.

— Reste donc; car je serai pour toi aussi bonne que le serait Odette.

— Tu veux bien que je reste! Oh! quel bonheur! » dit Robert tout joyeux.

La réconciliation étant faite entre les deux enfants, ils la scellèrent par un nouveau baiser.

En ce moment, la cloche du château tinta très-doucement.

Il y avait quelque chose de triste, de lugubre même dans ces sons à demi-voilés.

« Qu'est-ce? demanda Robert.

— Le premier coup du déjeuner, répondit Élisabeth.

— Ah! C'est ainsi que, chez toi, on sonne les repas? Cela ne ressemble guère au joyeux carillon résonnant à deux lieues à la ronde, chaque fois que le général Saint-Selme, mon impitoyable tuteur, se dispose à se mettre à table.

« La cloche du Grand-Châtel serait-elle enrhumée?

— Non, dit sérieusement la fillette.

— Hé bien?

— Depuis que grand-père est malade, on fait, tu le comprends, le moins de bruit possible.

— Ton grand-père est malade!

— Ne le savais-tu pas?

— Comment l'aurais-je appris à L....?

— C'est vrai.

— Qu'a-t-il donc, ton grand-père? reprit le collégien; la goutte peut-être? Je sais ce que c'est, moi! »

Élisabeth fit un geste d'étonnement et d'incrédulité.

« Non pour mon propre compte, je te prie de le croire, continua Robert, mais pour celui de mon tuteur, et c'est bien suffisant, je t'assure. Figure-toi que, dans ses accès, il crie comme un diable et jure comme un païen.

— Pauvre général Saint-Selme! » murmura Élisabeth avec compassion.

Et, s'adressant de nouveau à Robert :

« Grand-père n'a pas la goutte, lui dit-elle; il

ne crie pas; il ne jure pas non plus; d'ailleurs, je crois qu'il ne sait pas; et puis, c'est à peine s'il parle.

— Bah! En ce cas, que fait-il? demanda Robert.

— Il souffre, répondit la fillette.

— C'est donc sérieux?

— Oh! très-sérieux! Hier encore, il était en danger.

— Alors, je ne suis qu'un bélître. »

Élisabeth ouvrit de grands yeux.

« Un *bélître!* répéta-t-elle.

— Eh oui! Un double idiot, et un triple imbécile. J'arrive ici juste à point pour causer un réel embarras.

— Je ne te comprends pas. »

Robert, à son tour, parut tout surpris.

« Décidément, murmura-t-il en hochant gravement la tête, les filles ont l'esprit bien borné!

— Robert! s'écria Élisabeth, déjà prête à se choquer encore.

— Allons, allons, ne te fâche pas, ma bonne petite Elisabeth, reprit l'écolier repentant; seulement, laisse-moi t'expliquer que mon séjour au Grand-Châtel devient désormais impossible.

— Pourquoi?

— Ton grand-père étant bien malade, il serait indiscret à moi....

— Ta, ta, ta, laisse-moi de côté toutes ces cérémonies, et viens voir ma grand'mère; tu dois au moins baiser sa main avant que de te mettre à table. Mais, hâtons-nous, grand'mère aime l'exac-

titude, et le second coup de cloche ne tardera pas à sonner.

— Hâtons-nous, » répéta Robert.

Comme les deux enfants s'acheminaient vers le château, le petit camarade de Robert se leva de son gros tas de pierres, et courant après Élisabeth, il la tira par sa robe, et lui dit bien timidement :

« Et moi, qu'est-ce que je vas devenir? »

D'un rapide coup d'œil, Élisabeth examina l'enfant, qui, debout à côté d'elle, attendait une réponse. Il paraissait âgé de huit ans, tout au plus; ses vêtements en lambeaux indiquaient la misère, il marchait nu-pieds, et rien ne protégeait sa tête contre les rayons du soleil.

Toutefois, l'examen de la fillette lui fut très-favorable; car se tournant vers son ami Robert :

« Il est gentil, ce pauvret, lui dit-elle. Je l'avais oublié. Qui est-il?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit Robert à voix basse; je l'ai trouvé au coin d'un bois, mourant de faim et pleurant de fatigue. Je lui ai donné alors trois petits gâteaux secs que j'avais dans mes poches. Par reconnaissance, sans doute, il a voulu me suivre. »

Élisabeth prit le parti d'interroger l'enfant.

« D'où viens-tu, petit? lui demanda-t-elle.

— De Coulourre, répondit-il.

— Ah! Comment t'appelles-tu?

— Bénédict, pour vous servir, ma bonne demoiselle.

— Quoi! tu serais Bénédict, le petit pâtre? s'écria la fillette.

— Je suis bien Bénédict, mais je ne suis plus pâtre, puisque mon maître m'a chassé, répondit le pauvret très-confus.

— Il t'a chassé! Le méchant homme! s'exclama Robert, tandis qu'Élisabeth, se penchant sur le petit garçon, lui disait doucement :

— Viens avec moi; je vais te confier à Nel. »

A ce nom bien connu, Bénédict poussa une exclamation de bonheur, et s'empressa de suivre sa nouvelle protectrice.

Quelques instants après, l'ancien petit patour ne se possédait plus de joie : il avait retrouvé Nel, Nel le tourneur, Nel, le seul, l'unique maître qu'il rêvât depuis près de quinze jours.





CHAPITRE XIV

L'odyssée de Robert.

Bénédict une fois confié à Nel, Élisabeth reprit avec Robert le chemin du château.

« Ah ! ça, ma chère, demanda bientôt le collégien à la fillette, tu connaissais donc cet enfant?

— Nel le connaissait et m'en avait parlé, répondit Élisabeth.

— Singulière chose que les rencontres! murmura Robert en *aparte*. Allons, peut-être, moi aussi, aurai-je la chance de rencontrer quelque bon camarade dans les forêts et les déserts de l'une ou l'autre des deux Amériques. »

Élisabeth l'entendit.

« Tais-toi, Robert, dit-elle; tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien ce seul mot « Amérique » me cause de chagrin et de peine.

— Mille pardons. J'aurais dû dire le Nouveau-Monde, repartit Robert avec gaieté.

« C'est bien fâcheux, ajouta-t-il, devenu tout à coup maussade, que tu sois ainsi nerveuse aujourd'hui; car je ne pourrai pas te raconter mes aventures.

— Quelles aventures? demanda si vivement la fillette que Robert partit d'un franc éclat de rire.

— Ah! petite curieuse! dit-il. Va, tu n'es pas fille à demi! »

Élisabeth fit la moue, mais n'en redemanda pas moins :

« Quelles aventures?

— Mes aventures passées, mes aventures futures; quant à mes aventures présentes, tu les connais tout aussi bien que moi, répondit Robert.

— Tes aventures futures! s'exclama en riant la fillette. Mon cher Robert, tu me crois par trop naïve. Tes aventures futures! Comme si tu pouvais connaître l'avenir!

— Ces aventures-là, ma chère, sont des créations purement fantaisistes de ma riche imagination, répliqua gravement l'écolier, qui, en tout état de cause, savait toujours avoir raison.

— Et les aventures passées? demanda encore la fillette.

— Oh! celles-là, je les garantis authentiques.

— Sont-elles extraordinaires?

— Les aventures d'Ulysse, racontées par l'immortel Homère, pâlissent à côté d'elles.

— Vrai?

— Je te l'affirme.

— Dis-les bien vite alors?

— Un peu plus tard; car nous voici, je crois, chez ton grand-père. »

En effet, les deux enfants entraient en ce moment dans la cour du château.

« La jolie maison! le charmant jardin! le beau parc! s'écria Robert, qui regardait de tous ses yeux la résidence préferée du vicomte de Grand-Châtel.

— Chut! dit Élisabeth, en posant un doigt sur ses lèvres; n'oublions pas que grand-père est malade. »

Robert se tut; et, lorsqu'il gravit les degrés du perron, son front se couvrit d'un nuage; il étouffa même un soupir:

Le pauvre enfant n'était pas sans inquiétude sur le résultat de son entrevue avec la vicomtesse de Grand-Châtel.

« Pourvu, pensait-il, qu'elle n'ait pas l'idée de me renvoyer au collége! »

Dans l'escalier, les deux nouveaux amis rencontrèrent Germain, qui s'effaça pour les laisser passer. Élisabeth sourit au bon vieillard, Robert baissa la tête; il lui semblait que Germain, aussi bien que tout autre, pouvait lire sur son visage : *écolier en rupture de ban.*

Aussi éprouva-t-il un singulier malaise quand, après l'avoir fait monter au second étage, Élisabeth le laissa dans sa chambre, pour aller prévenir sa

grand'mère, et, par la même occasion, embrasser son grand-père.

Il s'approcha de la fenêtre ouverte, et, la tête dans ses mains, il songea.

Hermine grimpa auprès de lui, Kin se posa sur son épaule, Dika réclama une caresse. Robert n'y fit nulle attention.

Plongé comme il l'était dans des réflexions bien amères, il n'eut ni un mot pour le perroquet, ni un regard pour la levrette, ni même une taquinerie pour la chatte.

Décidément, les préoccupations de Robert étaient fort graves.

Le bruit de la porte, violemment poussée par Élisabeth, rappela le collégien au sentiment de la réalité. Il se retourna. Élisabeth n'était pas seule; sa grand'mère l'avait accompagnée.

La vicomtesse de Grand-Châtel portait des vêtements de couleur sombre; elle était pâle, et ses traits altérés, ses yeux rougis par les larmes témoignaient hautement de sa tristesse et de son inquiétude. En la voyant, on sentait que l'épouse avait veillé, souffert et pleuré auprès de son mari malade. Toutefois, ses lèvres avaient conservé leur sourire, un sourire si bon, si bienveillant, si doux que Robert, subitement rassuré, Robert, ne suivant plus que le mouvement de son cœur naturellement affectueux et tendre, saisit la main qui lui était tendue, et, la couvrant de baisers, protesta de son repentir.

La vicomtesse de Grand-Châtel embrassa le jeune garçon dont elle avait connu la famille, s'abstint

de tout reproche, ne lui parla pas du collége, et, sonnant dame Gertrude, à laquelle elle donna l'ordre de placer deux couverts sur la table d'Élisabeth, elle dit aux deux enfants :

« Vous déjeunerez ici; Gertrude vous servira.

— Serions-nous punis, grand'mère? demanda Élisabeth.

— Nullement, mon enfant; mais je désire que l'arrivée de Robert au Grand-Châtel ne soit connue de personne avant que j'aie pu moi-même l'apprendre à ton grand-père.

« Regretterais-tu, chère petite, de tenir compagnie à ton nouvel ami?

— Oh! non, s'empressa d'assurer la fillette; je suis enchantée, au contraire, de faire la dînette avec lui. »

Et, caline, elle ajouta :

« Ma bonne grand'mère, vous garderez Robert, n'est-ce pas?

— Ma chère fille, en cela, comme en toute autre chose, je suivrai l'avis de ton grand-père, » répondit la grand'mère d'une voix ferme et douce.

Élisabeth n'osa pas insister; quant à Robert, il murmura bien bas :

« Pourvu que le vicomte de Grand-Châtel ne soit pas aussi sévère que le général Saint-Selme! »

C'était l'heure du déjeuner. La vicomtesse quitta les deux enfants en leur souhaitant bon appétit, et en recommandant à Robert de ne pas quitter la chambre d'Élisabeth avant qu'elle ne l'ait revu.

Bien qu'il fût un peu plus de onze heures, Robert était encore à jeun. Aussi, pendant la première partie du repas, causa-t-il très-peu, occupé qu'il était à dévorer à belles dents les différents mets placés sur la table; mais, lorsque le déjeuner fut près de toucher à sa fin, il proposa lui-même de raconter ses aventures.

Comme on le pense bien, le consentement d'Elisabeth ne se fit pas attendre, et l'écolier, prenant une pose digne, à la façon des grands et même des petits orateurs, s'exprima ainsi :

« Tu dois te souvenir, ma chère Élisabeth, qu'à la suite de la déplorable *affaire des épaulettes et du képi*, affaire qui, entre parenthèse, faillit m'exposer à une volée de coups de canne, je fus de nouveau enfermé au collége.

« Sans doute, le général dut y donner, à mon égard, des ordres bien sévères, car, à partir de ce jour, j'y fus très-malheureux :

« Jamais un bon moment, presque plus de récréation, du pain sec et de l'eau à l'un de mes repas, un travail continuel, des pensums écrasants, etc., etc. Bref, c'était à en mourir! Or, moi, je voulais vivre, et je songeai à m'évader. »

— Oh! Robert, interrompit Élisabeth, que ne demandais-tu plutôt pardon à ton tuteur?

— Mauvais moyen, fit Robert; mon tuteur avait quitté L...

— Tu pouvais lui écrire?

— Ah! bien oui! Et ma lettre jetée au panier, n'eût même pas été ouverte! Et j'aurais inutilement perdu mon temps, ma peine et ma prose!

Non, le parti le plus sage était certainement l'évasion; aussi, je m'y arrêtai.

— Comment t'y es-tu pris?

— Un peu de patience, Lisbeth; je vais te l'apprendre; donc, ne m'interromps plus.

— Désormais, je serai muette.

— Très-bien; je reprends mon récit. »

Et Robert reprit en effet :

« J'avais lu dans différents livres des évasions de prisonniers; ces lectures me servirent de guide. A l'exemple de mes prédécesseurs, je « mûris mon plan », ne voulant en rien compter sur le hasard.

« C'est ainsi qu'après avoir sérieusement réfléchi pendant près de deux jours, je m'arrêtai à ce dernier parti : sortir du collége, en passant par une fenêtre.

« Ma résolution une fois prise, je songeai, par tous les moyens possibles, à en faciliter l'exécution.

« A l'économat, je trouvai une corde, une corde longue et forte; je m'en saisis, et, le jour de la foire de L.... (j'avais choisi ce jour, tu sauras plus tard pourquoi), vers onze heures du soir, je l'attachai solidement à l'une des fenêtres du dortoir que j'avais eu le soin de laisser entr'ouverte; puis, enjambant hardiment la balustrade, je me laissai glisser, de la hauteur de deux étages, le long de cette corde que je tenais de mes deux mains.

« J'eus la chance d'arriver en bas sain et sauf, et sans avoir été vu. Il est vrai que j'avais eu le soin de descendre, non du côté de la grande façade, mais à l'un des angles du collége donnant sur une étroite ruelle, où personne ne passait jamais. »

A cet endroit de sa narration, Robert s'arrêta, et, regardant Élisabeth :

« Hein! qu'en dis-tu? lui demanda-t-il.

— Je dis, Robert, que c'est bien mal de se sauver par la fenêtre, comme pourrait le faire un voleur. »

Robert fit la grimace.

« La comparaison n'est pas flatteuse, répliqua-t-il; elle est surtout d'un absurde.... Décidément les filles n'ont pas le sens commun! »

Cessant alors de parler, le collégien attaqua vigoureusement une énorme tarte aux framboises que dame Gertrude venait de placer sur la table.

Il en mangea un morceau d'abord, puis deux, puis trois.

« Assez, assez, lui dit Élisabeth. Laisse la tarte, et reprends ton récit.

— Comment! il t'intéresse?

— S'il m'intéresse! Peux-tu bien en douter?

— Dame! Tu me blâmes, pourtant?

— C'est que ton évasion est blâmable; cela ne m'empêche pas néanmoins de reconnaître que tu as un fameux courage.

— Tu trouves, fit Robert joyeux.

— Certainement. Après tout, ajouta la maligne fillette, que peut te faire l'opinion d'une petite fille qui n'a pas « le sens commun »?

— Oh! Élisabeth! voulut protester Robert tout honteux, je n'ai pas eu l'intention.... je ne voulais pas dire....

— Allons, continue ton histoire, reprit Élisabeth; grand'mère va arriver, et tu ne l'auras pas finie. »

Robert continua :



Je me laissai glisser de la hauteur de deux étages.

« Une fois sorti du collége, il me fallait encore quitter au plus tôt L..., où le proviseur m'aurait, à coup sûr, retrouvé.

« Il me fallait aussi mettre à exécution le projet que j'avais formé d'aller à Paris, chez ma bonne tante d'Antre.

« Malheureusement, si d'un côté il m'était impossible de me rendre à Paris à pied, de l'autre côté je n'osais prendre le chemin de fer à L...; car je risquais d'être reconnu à la gare, et d'être reconduit au collége.

« L'essentiel était donc de me sauver tout d'abord n'importe où, et, une fois loin, bien loin de la ville, gagner d'une façon quelconque la première station venue.

« Ces réflexions (je te l'ai dit plus haut), je les avais faites à l'avance; aussi, dès que mes pieds eurent touché terre, lâchant ma corde et prenant à ma gauche, je me mis à courir, non *au petit bonheur*, comme tu pourrais le croire, mais vers un but déterminé.

« J'allai à l'auberge du *Cheval-Borgne* (rendez-vous habituel — un domestique du collége me l'avait appris — des paysans et des marchands forains), où je savais trouver assez facilement un véhicule. »

Les yeux d'Élisabeth exprimaient la curiosité la plus vive; néanmoins, la fillette se gardait bien de souffler mot, dans la crainte très-naturelle de retarder dans son récit le petit narrateur.

Quant à ce dernier, il parlait ni trop lentement, ni trop vite, vec une certaine gravité et une par-

faite modestie convenant à merveille à un jeune héros racontant ses exploits.

« J'avais été bien inspiré, reprit-il, après un instant de répit (employé à savourer un macaron), en choisissant, pour mon escapade, précisément un jour de foire ; car, lorsque j'arrivai dans la cour de l'auberge, je la trouvai encombrée de carrioles, de chars et de chariots dont les propriétaires étaient absents pour la plupart. Ils buvaient et chantaient dans un des cabarets voisins.

« Quelques-uns cependant, se disposant à leur prochain départ, attelaient déjà leurs bœufs ou leurs maigres chevaux.

« Parmi eux, je remarquai bientôt un jeune gars, chargeant sur une carriole bon nombre d'ustensiles de ménage en buis, semblables à ceux que j'avais vus à la Feuillée, au Frênois et dans les villages voisins.

« Ce doit être un *marchand-montagnon*, pensai-je, et, m'approchant de lui :

« — Hé! l'ami, lui dis-je, je voudrais aller en « montagne, ne pourrais-tu pas m'y conduire? »

« A cette question, le jeune paysan fixa sur moi ses gros yeux ronds, et se mit à m'examiner avec une curiosité frisant de bien près l'insolence ; puis il parut se consulter, et, finalement, continua son chargement, sans me répondre.

« Peut-être sentait-il que j'avais quelque chose à cacher.... Fort heureusement, je n'étais pas vêtu de l'uniforme du collége; autrement, le drôle eût bien été capable (je le croyais, du moins) d'aller me dénoncer au proviseur.

« Mais, je voulais partir. Je renouvelai ma demande, et sans plus de succès.

« Alors seulement, je finis par où j'aurais dû commencer. »

— Que fis-tu ? interrogea Élisabeth.

— J'employai un excellent moyen, répondit Robert en riant, je tirai mon porte-monnaie de ma poche, je l'ouvris, et j'y pris vingt francs que je donnai au paysan.

— Vingt francs ! s'exclama Élisabeth.

— Oui, ma chère, vingt francs. Ah ! c'est que mon tuteur, tout sévère et terrible qu'il se montrât pour moi, me gâtait cependant sur un point : il me donnait beaucoup d'argent. Ce jour-là, le jour de mon évasion, je possédais plus de soixante francs.

— Que fit le paysan en recevant la pièce d'or? demanda encore Élisabeth.

— Il parut satisfait, enferma le louis dans sa bourse de cuir, et me dit, sans hésiter cette fois, je t'assure :

« — Mon jeune monsieur, je ne vais pas tout à « fait en montagne ; mais, si le cœur vous en dit, » vous pouvez monter dans ma carriole, et, aussi « vrai que j'ai nom Claude-Marie Vincent, aussi « vrai que mon cheval s'appelle Tony, je vais vous « conduire au petit trot à Saint-Amour, où je me « rends, c'est positif. »

« Saint-Amour ! C'était pour moi la terre promise ! Une terre promise, avec une ligne de chemin de fer ! Aussi, sans me le faire dire deux fois, je montai dans la voiture où Claude-Marie Vincent vint bientôt prendre sa place.

« Un quart d'heure après, nous avions quitté L..., et j'étais heureux comme un roi! »

— Quoi! s'écria Élisabeth, tu n'avais pas le plus léger remords?

— Non, certes; je n'y pensais même pas, en ce moment.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, c'est autre chose, répondit Robert un peu confus; je comprends que j'ai mal agi.

— A la bonne heure.

— Bah! reprit l'écolier en secouant la tête, comme pour en chasser des pensées importunes, laissons-là le passé, et jouissons du présent.

« Lisbeth, encore un macaron. Je n'ai jamais rien mangé de pareil!

— Pour moi, repartit la fillette, ton histoire est le meilleur des macarons. Achève-la bien vite, mon cher Robert, je t'en prie.

— Où en étais-je? demanda Robert.

— Tu venais de monter en voiture, répondit Élisabeth.

— Ah! oui. Je me souviens. Merci. Écoute maintenant de toutes tes oreilles. C'est là que véritablement commence l'odyssée. »

Et Robert, non sans avoir auparavant croqué les derniers macarons, reprit son récit en ces termes :

« A peine assis sur l'étroite banquette de la carriole de Claude-Marie Vincent, je m'endormis d'un lourd sommeil. Il faisait grand jour quand je me réveillai.

« Mon compagnon avait quitté sa place; il marchait tout à côté de son cheval, tantôt fumant sa pipe, tantôt chantant à pleins poumons un refrain du pays.

« Je l'appelai :

« — Où sommes-nous? lui demandai-je.

« — Dans la forêt des *Trois-Sentiers*, » me répondit-il.

« Ce nom ne m'apprenant rien, je continuai mon interrogatoire.

« — Avons-nous loin encore d'ici à Saint-Amour?

« — Trois bonnes heures, environ.

« — Trois bonnes heures! m'écriai-je. Et pas la « moindre auberge, avant d'y arriver?

« — Si fait. Nous en trouverons une à la sortie du bois.

« — Ah! tant mieux, répliquai-je; car je meurs « de faim.

« — Et moi, de soif, » déclara sans honte le jeune paysan.

« Je le regardai : assurément le drôle ne devait pas mourir de soif. Il me sembla, bien au contraire, que, chemin faisant, il avait dû entrer dans plusieurs cabarets.

« Vingt minutes plus tard, au sortir du bois. nous nous arrêtions à une petite auberge située sur la route.

« Là, je me mis à table avec mon compagnon, et, tous deux, nous fîmes un repas que je payai, comme de juste.

« L'aubergiste nous servit de son meilleur vin,

un vin à faire dresser les cheveux sur la tête. J'y goûtai à peine; mais Claude-Marie Vincent en but bien plus que de raison. Il demanda même à en emporter une bouteille.

« Le déjeuner fini, je remontai dans la carriole, tandis que le jeune paysan continua de marcher auprès de son cheval qui était loin, hélas ! d'aller au trot.

« Depuis une demi-heure déjà que nous avions quitté l'auberge et le village, je faisais à mon aise des châteaux en Espagne (ah ! quels châteaux! ma chère), quand un événement imprévu les fit crouler tout à coup.

« Claude-Marie Vincent venait de remonter en voiture, et debout, à côté de moi, il administrait une telle volée de coups de fouet à l'infortuné Tony que celui-ci avait pris à l'instant un galop furieux.

« — Qu'y a-t-il? demandai-je au jeune paysan.

« — Les gendarmes ! » me répondit-il à voix basse.

« Je pâlis, et, avançant la tête, j'aperçus, en effet, deux gendarmes à pied, qui nous suivaient à fort peu de distance.

« — Grand Dieu ! m'écriai-je sans trop savoir ce que je disais ; ils me cherchent peut-être; je suis perdu ! »

« Claude-Marie Vincent cligna de l'œil.

« — Vous aussi ! » s'exclama-t-il.

« Me tendant alors la bouteille qu'il avait emportée de l'auberge, il ajouta :

« — Buvez; cela donne du courage. »

« Bien entendu, je refusai.

« Il parut étonné; néanmoins, il n'insista pas.

« — Que craignez-vous des gendarmes? lui dis-je.

« — Et vous? » me demanda-t-il à son tour.

« Je répondis sans hésiter :

« — D'être ramené par eux au collége. »

« Claude-Marie Vincent haussa légèrement les épaules :

« — N'est-ce que cela? fit-il, presque avec dédain.

« — Que craignez-vous donc, vous? » repris-je.

« Il s'approcha tout près de mon oreille :

« — La prison, me dit-il; car, vois-tu, je suis un « voleur.

« — Un voleur! m'écriai-je, en reculant avec effroi.

« — Oui, un voleur, » affirma Claude-Marie Vincent, que le vin rendait expansif.

« Et, me désignant les nombreux ustensiles de ménage entassés pêle-mêle dans le fond de la carriole :

« — Tous ces objets, ajouta-t-il, je les ai bel et « bien volés à la foire de L.... Ha! ha! je t'ai trompé · « je ne vais pas à Saint-Amour.... Ha! ha! je ne « m'appelle pas plus Claude-Marie Vincent que mon « cheval ne se nomme Tony.... Ha! ha! »

« Je reculai plus encore; puis je fermai les yeux.

« — Un voleur! répétai-je effrayé, un voleur! Et « c'est mon compagnon de route! ... Que ne suis- « je resté au collége! »

« Cependant, le faux Claude-Marie Vincent cinglant toujours le faux Tony, nous avancions avec rapidité, tout en faisant mille détours.

« Nous avions devancé et très-probablement dépisté les gendarmes.

« Mais cela ne pouvait me suffire : à tout prix, je voulais quitter au plus vite le misérable voleur qui avait si bien su me tromper.

« J'en cherchais encore les moyens, quand une idée faillit me rendre fou :

« — Si cet homme est pris, pensai-je, je passerai pour son complice.... »

« Et, en bien moins de temps que je n'en mets à te le dire, ma chère Élisabeth, je me vis arrêté, puis condamné, puis enfermé dans une sombre prison.

« Alors, sans même calculer mon élan, sautant de la carriole, j'allai tomber sur un gros tas de pierres.

« Ce tas de pierres, à l'usage des cantonniers, bordait un des fossés de la route.

« Instinctivement, j'étendis les bras en tombant.»





CHAPITRE XV

L'odyssée de Robert (suite).

« Combien de temps, continua Robert, restai-je ainsi étendu, privé de mouvement, sur ce tas de pierres que je tenais en quelque sorte embrassé?

« Je n'en sais rien.

« Une main, se posant sur mon épaule, me tira de mon engourdissement.

« Je me souvins.

« — Les gendarmes ! » pensai-je.

« Et j'en eus le frisson.

« Toutefois, ce premier moment d'émotion passé, je repris tout mon courage. Il s'agissait pour

moi, non plus seulement de ne pas rentrer au collége, mais surtout de ne pas être mis en prison.

« En un instant, je me trouvai debout.

« Alors, je jetai un cri de joie : deux jeunes gens (qui, certes, n'étaient pas des gendarmes) se tenaient devant moi. »

— Ah! » fit Élisabeth.

Sans prendre garde à cette exclamation de la fillette, Robert poursuivit :

« — Êtes-vous blessé? me demanda le plus âgé des deux.

« — Non, répondis-je. (En effet, je ne me sentais aucun mal.)

« Je vous en prie, ajoutai-je, presque aussitôt, « sauvez-moi des gendarmes!

« — Des gendarmes? répétèrent les deux jeunes gens, en riant.

« — Oui! » assurai-je.

« Puis, je me mis à leur parler de ma fuite du collége, et du singulier compagnon de route que le hasard m'avait donné.

« A qui mieux mieux, ils me rassurèrent : d'après eux, je ne pouvais être considéré comme le complice d'un misérable voleur, bien que j'eusse voyagé quelques heures avec lui.

« Je respirai : de ce côté, je n'avais rien à craindre.

« — Et de l'autre côté? repris-je; du côté du « collége ?

« — Ah ! de ce côté-là, petit, répondit mon plus « jeune interlocuteur, tu es certainement dans ton

« tort, et tu agirais sagement en rentrant de ton « plein gré à L....

« — Vous croyez donc que les gendarmes....

« — Peuvent t'y reconduire. Non-seulement, je le « crois, mais encore, j'en suis sûr. »

« En ce moment, je tournai les yeux vers un champ de maïs.

« — Les voilà ! Ah ! sauvez-moi, sauvez-moi, » m'écriai-je, en étendant la main dans la direction que suivaient mes regards.

« Les jeunes gens regardèrent à leur tour; à leur tour aussi, ils virent deux gendarmes longeant le champ voisin. Ils avaient pris le pas de course; encore quelques secondes, et ils m'apercevaient.

« — Les voilà ! » répétai-je alors avec un tel effroi, que le plus jeune des étrangers, me soulevant de terre, me hissa sur un arbre bordant la route, dans les branches touffues duquel je m'empressai de me cacher.

« Pendant ce temps, il me soufflait :

« — Tiens-toi bien, petit, et, quoi qu'il arrive, fais « le mort. »

« Cinq minutes plus tard, les deux gendarmes accostaient les deux étrangers

« — Faites excuse, messieurs, leur dit le brigadier « que je reconnus à ses galons; nous voudrions « vous demander un petit renseignement.

« — S'il est en notre pouvoir de vous le donner, « mon brave, nous le ferons avec plaisir, » répondit mon sauveur.

« Le brigadier salua militairement; après quoi, il reprit :

« — N'auriez-vous pas vu passer ce matin une « carriole traînée par un seul cheval?

« — Non,» répondit encore mon sauveur. (Effectivement, il ne l'avait pas vue.)

« Le brigadier se gratta l'oreille, tant il était embarrassé.

« — C'est bien fâcheux, murmura-t-il; car le « propriétaire de cette carriole nous est signalé « comme voleur, et nous avons perdu sa piste.

« De plus, il emmène avec lui un enfant de onze « à douze ans que nous devons retrouver, coûte « que coûte; les ordres sont formels à cet égard.

« — C'est le pupille du général Saint-Selme; il « s'est échappé du collége de L..., ajouta le simple « gendarme, qui, lui aussi, voulait placer son mot.

« — Diable! » fit mon sauveur.

« Et pour cacher son trouble, il se mit à tousser.

« Quant à moi, j'eus un éblouissement, et, me cramponnant à une branche, sans laquelle je serais tombé, j'attendis, tremblant d'inquiétude et de peur.

« Quelques mots que je ne pus saisir furent échangés ensuite entre les deux gendarmes et les deux jeunes gens; puis, les premiers prirent congé des derniers, et les derniers promirent d'avertir les premiers, dans le cas où ils surprendraient le plus petit indice concernant le voleur.

« — Hé! hé! monsieur le pupille du général Saint-« Selme, me cria mon sauveur, lorsque les gendar-« mes furent complétement hors de vue; vous l'avez « échappé belle, grâce à moi. »

« En même temps, il m'aidait à sortir de ma cachette.

« — Merci, » lui répondis-je, en lui baisant la main.

« Il en parut touché.

« — Que vas-tu faire, à présent, pauvre petit? me demanda-t-il.

« — Je ne veux pas rentrer au collége, m'écriai-« je, et je désire rester avec vous.

« — Voilà qui est parler! reprit, en riant, mon « interlocuteur. Mais sais-tu, ajouta-t-il, devenant « tout à coup sérieux, sais-tu seulement qui je » suis?

« — Vous êtes un gentleman, répondis-je aussitôt.

« — D'accord, sur ce point; mais encore, sais-tu « quel est, pour le moment, mon domicile?

« — Oh! cela, peu m'importe! Je logerais dans « un terrier, plutôt que de rentrer à L.... »

« Il se tourna alors vers son ami, et me désignant d'un geste :

« — Cet enfant me plaît, » lui dit-il.

« Son ami garda le silence, bien qu'il sourît avec bonté.

« Puis, mon sauveur revint à moi, et me regardant dans les yeux, il me demanda :

« — Veux-tu me suivre en Amérique? »

Élisabeth jeta un cri.

— Qu'as-tu? fit Robert étonné.

— Rien ! continue, » supplia la fillette, qui, de pâle devenait rouge, et de rouge devenait pâle, tant était vive l'émotion qu'elle s'efforçait vainement de cacher.

« J'allais répondre qu'un voyage en Amérique me serait très-agréable, poursuivit tranquillement Robert, lorsque le plus âgé des deux jeunes gens dit :

« — Y penses-tu, Maurice? »

— Maurice! répéta Élisabeth. Maurice! C'était donc lui ! Pauvre Maurice ! »

Et elle éclata en sanglots.

Robert se leva interdit :

« Ah! ça, demanda-t-il, que signifie.... Que veulent dire ces cris, ces exclamations, ces soupirs?

« Sans le vouloir, t'ai-je fait de la peine, Lisbeth.

— Non, non, mon bon Robert, reprit Élisabeth ; tu ne me causes que de la joie.

— Alors, pourquoi ces larmes ?

— Ce sont des larmes de bonheur, répondit la fillette, en essuyant ses yeux.

— Décidément, se dit philosophiquement l'écolier, les filles n'ont, avec nous, aucune ressemblance :

« Le bonheur les fait pleurer ! »

Tout haut, il reprit :

« M'expliqueras-tu enfin ton inexplicable émotion?

— Ne l'ai-je pas déjà fait? répliqua la fillette, riant et pleurant à la fois maintenant. Ce Maurice est mon frère! Il était perdu, et tu l'as retrouvé!

— Tu as un frère! toi, s'exclama Robert stupéfait.

— Ne le savais-tu pas ?

— Ma foi non. Il n'habite pas le Grand-Châtel ?

— Il a quitté grand-père depuis deux mois déjà, répondit la fillette, en baissant la tête.

— Ah! ah! repartit Robert, M. Maurice ferait-il, lui aussi, l'école buissonnière? En ce cas, tant mieux, je ne l'en aime que davantage.

— Oh! Robert! Robert! fit Élisabeth.

— Veux-tu connaître la fin de mon histoire, Lisbeth? demanda vivement le jeune garçon désireux d'échapper à la morale de sa petite amie.

— Si je le veux! s'écria Élisabeth. Oui, oui, dis bien vite, mon cher Robert. Si tu savais combien je suis heureuse! »

Et pour mieux exprimer sa joie, elle embrassa le collégien.

Lui, se redressa tout fier de ce témoignage d'amitié que ne prodiguait pas trop la fillette, puis, il poursuivit son récit.

« Maurice venant de me proposer, dit-il, de m'emmener en Amérique, son camarade crut bon de donner son avis.

« — Maurice! s'écria-t-il, ce que tu fais là n'a « pas le sens commun. Cet enfant dépend de son « tuteur; de quel droit lui souffles-tu de folles « idées d'indépendance? »

« Plus bas, je l'entendis ajouter sur le ton du reproche:

« — Ne m'avais-tu pas promis de renoncer à ton « projet insensé?

« — Je ne songe nullement, crois-moi, répliqua « Maurice, à détourner cet enfant de l'obéissance « et de la soumission qu'il doit à son tuteur. J'ai « voulu plaisanter, voilà tout.

« Quant à ce que tu appelles « mes projets in-
« sensés », ajouta-t-il d'une voix grave et triste, « je ne saurais y renoncer. La vie, ici, m'est odieuse ; « je m'embarquerai donc au Havre, sur le *Sullivan*, « le 24 de ce mois. »

— C'est ce que je saurai bien empêcher, déclara carrément Élisabeth.

— Toi ! et comment? demanda Robert.

— C'est mon secret. J'ai, pour réussir, un moyen infaillible.

— Tu ne l'emploieras pas, » s'écria Robert hors de lui.

Ce fut au tour d'Élisabeth d'être interdite.

« Deviens-tu fou, Robert? dit-elle, et ne comprends-tu pas que je veuille, à tout prix, empêcher ce départ, véritable malheur pour nous tous? Qui sait.... il causerait peut-être la mort de mon pauvre grand-père!...

— C'est que... reprit Robert tout honteux, comptant, moi aussi, me rendre au Havre, et prendre passage sur le *Sullivan*, la présence de Maurice m'aurait été d'un grand secours.

— Égoïste! fit Élisabeth indignée.

— Non, non, se récria Robert, je ne suis point un égoïste, et puisque le départ de ton frère doit vous chagriner de la sorte, je me joindrai à toi, s'il le faut, pour l'empêcher.

« J'en serai quitte pour m'embarquer tout seul, ce qui sera bien triste! ajouta le pauvre enfant, le cœur gonflé de larmes.

— Pas plus que Maurice, tu ne t'embarqueras, Robert.

— Que veux-tu donc que je devienne? Aller à Paris, chez ma tante d'Antre? Je n'y songe plus : la méchante Betty me dénoncerait au général. Retourner au collége? Jamais, et, moins encore, rentrer chez mon tuteur.

— Tu resteras ici.

— Ton grand-père ne le permettra pas.

— Pourquoi non? D'ailleurs, mon cher, ne nous inquiétons pas trop à l'avance. Nous finirons bien par nous tirer d'embarras. Crois-moi, charge-moi de tout arranger ; je le ferai, et pour le mieux.

— De quelle façon t'y prendras-tu ?

— Ah ! je ne sais encore.

— Tu vois bien....

— Je vois que tu doutes de ma parole, interrompit Élisabeth, et j'en ai de la peine.

« Écoute-moi, Robert. Par toi, je vais pouvoir enfin retrouver Maurice, car tu sais où il habite, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non ; je l'ignore.

— Tu l'ignores ! s'écria douloureusement la fillette.

— Oui ; mais je sais où trouver son ami.

— Olivier?

— Quoi ! tu connais son nom?

— Je l'ai deviné tout de suite.

— C'est très-fort cela ! » fit Robert, qui n'étant pas au courant des rencontres d'Olivier avec la fillette, avait peine à s'expliquer chez elle une telle science divinatoire.

Il cherchait encore le mot de cette énigme, lorsque Élisabeth reprit gaiement :

« Que tu saches l'adresse de Maurice ou celle d'Olivier, pour moi, c'est tout un, et je suis sûre maintenant d'arriver à mon but. Encore un coup, écoute-moi :

« En m'aidant à retrouver Maurice, tu m'aides à sauver mon grand-père.

— Comment cela ?

— Je puis bien te le confier aujourd'hui, grand-père est malade depuis le départ de mon frère. Or, il est très-certain qu'une fois Maurice revenu au Grand-Châtel (et il y reviendra, quand je l'aurai vu), il est très-certain que grand-père guérira.

— C'est certain, répéta Robert.

— Eh bien ! en échange du bonheur que nous te devrons tous, je m'engage, moi, à te rendre heureux à ton tour :

« Tu ne rentreras pas au collége de L.... et, si bon te semble, tu resteras ici.

— Tu en parles bien à ton aise. Et mon tuteur?

— Fera ce que lui conseillera grand-père; et grand-père fera ce que nous lui demanderons. »

Comme la fillette disait ces derniers mots, la vicomtesse de Grand-Châtel parut sur le seuil de la porte.

Élisabeth courut à elle :

« Grand'mère, s'écria-t-elle, avez-vous parlé à grand-père?

— Oui, ma fille, répondit la vicomtesse, en s'approchant de Robert qui, au moment de connaître la sentence du vicomte de Grand-Châtel, était inquiet et anxieux.

« Mon petit ami, ajouta-t-elle, s'adressant cette

fois au jeune écolier, M. de Grand-Châtel, étant trop souffrant pour vous recevoir encore, me charge de vous transmettre ses volontés. Les voici :

« Vous resterez sous notre toit tout le temps que votre tuteur voudra bien nous autoriser à vous garder.

« Pendant la durée de votre séjour ici, vous joúerez avec Élisabeth, de midi à une heure, et de huit heures à neuf heures du soir.

« En outre, vous êtes autorisé à faire chaque matin une promenade à cheval. Anthime vous accompagnera. (Anthime était le cocher du vicomte.)

— Et le reste du temps, grand'mère? demanda Élisabeth.

— Le reste du temps, Robert travaillera dans la jolie chambre que Gertrude va lui montrer.

— Pourquoi travaillera-t-il, puisque, moi, je ne travaille pas? demanda encore Élisabeth.

— Tu es en vacances, ma fille, et non pas Robert.

— Ah! c'est vrai, » reprit la fillette songeuse.

Bientôt après, elle ajouta gaiement :

« Bah! Il nous reste deux heures pour jouer, et, en deux heures, on peut faire tant de choses! »

Quant à Robert, il était frappé de stupeur. Ces mots : « Vous resterez sous notre toit, aussi longtemps que votre tuteur voudra bien nous autoriser à vous garder », retentissaient toujours à ses oreilles.

Son tuteur!... Mais on l'avait donc prévenu!... A cette pensée, le pauvre enfant se sentit défaillir; un moment même, il fut obligé de s'appuyer sur

le dossier de la chaise derrière laquelle il se tenait debout. Peu à peu, néanmoins, il redevint plus calme; un léger sourire se joua sur ses lèvres; ses yeux prirent une expression de hardiesse et de défi.

« Je tromperai leur vigilance, se dit-il, et je me sauverai du Grand-Châtel, comme je me suis sauvé du collége. Oh! mais.... Ce sera mal.... Cependant, il le faut. »

D'un regard clairvoyant, la vicomtesse de Grand-Châtel suivait sur la physionomie mobile de Robert les diverses émotions qui s'y succédaient rapidement.

Lut-elle dans l'âme de l'enfant et son trouble et son désespoir, et son nouveau projet de fuite, et les remords que ce même projet faisait naître? Je ne sais.

Robert eut-il conscience de l'examen dont il était l'objet? Je l'ignore.

Toujours est-il que, lorsque les yeux du collégien vinrent à rencontrer les yeux de la grand' mère, le collégien baissa la tête, et la grand'mère sourit avec indulgence et bonté.

Pour Élisabeth, tout entière à la joie de retrouver son frère, elle ne prêtait à tout le reste qu'une demi-attention et n'écoutait que d'une oreille. D'ailleurs, l'impression du moment dominant toujours chez elle les autres impressions, elle n'admettait pas que Robert, quant au présent, du moins, ne fut point pleinement satisfait.

Elle lui poussa le coude, et lui dit à voix basse:

« Remercie donc grand'mère. Elle est bonne autant pour toi que pour moi. »

Alors, le jeune garçon balbutia un timide : Merci, madame.

« Ce merci est-il bien sincère? » demanda la vicomtesse.

A cette question, Robert se troubla.

« Mon petit ami, reprit l'excellente dame, tout à l'heure, je vous ai transmis les volontés de M. de Grand-Châtel, je désire maintenant vous indiquer les miennes.

« Voulez-vous les connaître, et surtout les exécuter?

— De grand cœur, madame, répondit Robert, qui, de plus en plus, se sentait gagné par tant de douceur et de bienveillance.

— Fort bien. Vous allez donc vous engager d'honneur à ne pas quitter le Grand-Châtel sans mon autorisation. »

Tout d'abord, Robert hésita; mais la vicomtesse le regardait; mais Élisabeth lui soufflait :

« Promets vite, mon bon Robert. »

Son hésitation disparut.

« Je m'y engage d'honneur, madame, » dit-il. »

Et en prononçant ces mots, cet enfant de douze ans avait pris un ton si grave et si ferme que la vicomtesse de Grand-Châtel fut immédiatement rassurée.

« Il tiendra sa promesse, pensa-t-elle.

« Bien, Robert, reprit-elle tout haut, votre parole étant pour moi la plus sûre garantie de votre obéissance, je vais donner des ordres pour que vous ne soyez même pas surveillé. »

Instantanément, Robert se sentit grandi de plusieurs coudées : il avait été traité en homme!

Cette pensée extrêmement flatteuse, paraît-il, lui enleva, pour le moment, le poids de la lourde chaîne que lui-même s'était mise au cou, en s'engageant d'honneur à ne pas quitter le Grand-Châtel.

D'ailleurs, Élisabeth lui montrait l'avenir à travers un prisme doré.

« Il faut au moins quatre jours, lui assura la fillette (dès que sa grand'mère les eût quittés), avant que la réponse de ton tuteur puisse raisonnablement parvenir à grand-père. Or, dans quatre jours, Maurice sera ici, et nous serons deux à plaider ta cause. Deux ! Que dis-je, nous serons quatre. Bien sûr, grand'mère parlera pour toi, et grand-père.... grand-père aussi voudra être de la partie.

« Ne te devra-t-il pas le retour de son petit-fils? Pense donc, Robert, quatre contre deux! Et nous pouvons dire six, car grand-père, à lui tout seul, peut bien compter pour trois.... Ah ! nous sommes sûrs de gagner la bataille. »

Robert ne demandait pas mieux que de renaître à l'espérance; il se laissa donc aisément rassurer.

Ce ne fut que le soir, à l'heure de sa récréation, que Robert, retrouvant enfin Élisabeth, put achever, à sa prière, le récit de ses aventures.

C'est ce récit que le lecteur va lire.

Emmené par les deux jeunes gens, Olivier et Maurice, Robert avait été conduit dans un joli

chalet, construit, loin de toute autre habitation, sur le penchant d'une colline boisée.

Là, il avait été accueilli avec une extrême bienveillance par une dame d'un certain âge, la maîtresse de céans, la mère d'Olivier.

Robert, après avoir dîné à sa table, avait accepté avec reconnaissance l'offre qu'elle avait bien voulu lui faire de passer la nuit sous son toit; et, vers neuf heures du soir, Maurice s'étant retiré, il était resté seul entre la mère et le fils.

Alors, le pauvre enfant, rompu par la fatigue, ne tarda pas à fermer les yeux et à tomber dans un demi-sommeil.

Pendant ce temps, ses hôtes, le croyant endormi, causaient entre eux.

Que disaient-ils? Peu importait à notre ami Robert; pour lui, il causait *en dedans*. Il se voyait en Amérique, parcourant les forêts, combattant les Peaux-Rouges, bivouaquant au désert, et qui sait.... fondant une ville.

Son nom, prononcé par Olivier, le tira de sa rêverie; bientôt même, il prêta l'oreille.

La conversation des deux étrangers avait lieu en anglais.

Bien que cette langue fût loin d'être familière à Robert, comme elle l'était (on s'en souvient) à Élisabeth, il la connaissait assez cependant pour saisir le sens des paroles échangées entre la mère et le fils.

« Peut-être avez-vous mal agi, mon fils, disait la dame étrangère, en ne remettant pas ce jeune garçon aux gendarmes.

— Y songez-vous, ma mère, répondait Olivier; si je l'eusse fait, Robert eût été reconduit par eux de brigade en brigade, et cela, jusqu'au collége.

« Pensez donc, quelle humiliation !

— J'ignorais ce détail, répliqua l'étrangère, et j'approuve le sentiment qui a dicté votre conduite à Maurice et à vous.

« Qu'allez-vous faire de cet enfant ?

— J'agirai d'après vos conseils. »

La mère d'Olivier parut se recueillir.

« Le plus sage est, je crois, reprit-elle bientôt, de le ramener vous-même à son collége.

— Je le pensais également, ma mère.

— Fort bien. De plus, voyez le proviseur, et obtenez de lui qu'il ne rudoie pas trop ce pauvre écolier réfractaire.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, ma mère; je ferai mon possible pour que Robert soit désormais traité plus doucement.

— A quelle heure comptez-vous partir ?

— J'ai rendez-vous avec Maurice, demain, au point du jour; je ne rentrerai qu'à dix heures. Nous partirons après le déjeuner.

— Après le déjeuner, soit. De cette façon, l'enfant pourra reposer toute la matinée, et il en a besoin. Regardez-le plutôt. »

Disant ces mots, la mère d'Olivier montrait à son fils le jeune garçon qui, à demi-étendu sur le canapé, semblait dormir profondément.

Olivier se leva.

« Je vais le faire reconduire dans sa chambre, dit-il; car il a besoin de repos. »

Puis, après avoir sonné un domestique, s'approchant de Robert, il le toucha légèrement du doigt.

En un clin d'œil l'enfant se trouva sur ses pieds, et, par un effort suprême, lui qui aurait voulu crier :

« J'aime mieux mourir que de rentrer à L...! » il parvint à se contraindre, à rester calme, presque muet.

« Je fuirai d'ici encore, pensait-il, mais si j'en souffle mot, mon projet échouera. »

Cette réflexion une fois faite, il prit congé de la mère d'Olivier, baisa la main qu'elle lui tendait, souhaita le bonsoir au jeune homme, et, saluant sans trop de gaucherie, il sortit du salon.

Dans l'antichambre, le domestique d'Olivier l'attendait. Robert le pria de le conduire à sa chambre, où, tout en se déshabillant, il se mit à causer avec lui.

Par malheur, ce domestique était anglais. Il répondit d'assez mauvaise grâce aux questions de l'enfant qu'il ne comprenait pas très-bien; cependant, il put lui apprendre le nom de deux ou trois villages situés non loin du chalet de ses maîtres, le *chalet des Genevriers*.

Robert persuadé qu'il n'obtiendrait pas davantage de ce serviteur d'Outre-Manche, le congédia.

Il avait hâte d'être seul.

« Fuir! murmura-t-il alors; fuir! oui... mais où aller?

« Bah! ajouta-t-il bientôt, j'irai droit devant moi. Tout chemin ne mène-t-il pas à Rome! »

Et, par une curiosité naturelle à l'enfance, laissant là ses graves soucis, il se mit à examiner sa chambre.

C'était une pièce de petite dimension, meublée avec simplicité, bien que rien n'y manquât néanmoins.

Une couchette en fer, garnie de rideaux de mousseline brodée, deux fauteuils capitonnés, deux chauffeuses en tapisserie, une commode, un secrétaire, une table en composaient le mobilier.

Quelques gravures assez joliment encadrées, représentant des scènes champêtres, en décoraient les murs.

A la lueur d'une bougie, Robert en examina trois ou quatre; puis, battant joyeusement des mains :

« Hourra ! s'écria-t-il Une carte ! Elle va me guider dans ma fuite. »

En effet, un des cadres plus grand que les précédents renfermait, en guise de gravure, une belle carte départementale.

Montant aussitôt sur une chaise, Robert l'atteignit facilement, parvint à la décrocher de la muraille, la posa sur une table et se mit à l'étudier. Il s'agissait pour lui de savoir où il se trouvait.

Poussé par un instinct secret, il chercha tout d'abord à l'est, aux frontières de Suisse, et reconnut bientôt le nom d'un gros village cité par le domestique anglais. Un peu plus haut, étaient tracés à l'encre rouge ces trois mots : *Chalet des Genevriers.*

Plus de doute, Robert avait trouvé.

« Ah ! je comprends, dit-il alors, le but de



Poussé par un instinct secret, il chercha tout d'abord à l'est.

Claude-Marie Vincent : il voulait gagner la frontière. »

Le souvenir de ce jeune voleur le ramenant aux difficultés de la situation présente, de nouveau, il se pencha sur la carte, cherchant où il pourrait aller.

Tout à coup, ses yeux brillèrent, et son doigt se fixant sur un point :

« Grand-Châtel ! s'exclama-t-il. Grand-Châtel ! la demeure d'Élisabeth, la meilleure amie d'Odette et de Simonne ! »

D'un ton ferme et décidé, il ajouta :

« J'irai au Grand-Châtel. »

Ce projet une fois arrêté, Robert ne songea plus qu'à en assurer la prompte exécution.

Pour lui, rien de plus facile qu'une fuite : sa porte n'était pas fermée, et par sa fenêtre, il pouvait gagner le jardin.

D'où vient donc que le pauvre enfant si résolu tout à l'heure était maintenant indécis, perplexe, anxieux ? C'est qu'il lui en coûtait de quitter ainsi ses hôtes, de profiter de leur sommeil pour tromper leur confiance.

Toutefois, l'indécision de Robert ne dura pas longtemps ; car, s'approchant du secrétaire qu'il ouvrit :

« Lorsqu'on ne peut parler, murmura-t-il, on écrit. »

Sur ce, il prit de l'encre, du papier, une plume, et écrivit :

« Cher M. Olivier,

« Quand vous lirez cette lettre, je serai déjà loin.

« Je ne veux pas rentrer au collége, et, ayant

compris ce soir que vous compliez m'y ramener demain, j'ai résolu de prendre la fuite.

« Pardonnez-moi, et priez Mme votre mère de vouloir bien me pardonner aussi.

« Je vais au Grand-Châtel. Là, habite une petite fille, la meilleure amie de mes cousines Odette et Simonne. C'est Élisabeth. Je la connais un peu. Elle est bonne ; certainement, elle se joindra à moi pour obtenir de ses grands-parents qu'ils me gardent chez eux. Ne vous inquiétez donc pas de moi, et surtout, je vous le demande à genoux, ne me dénoncez pas aux gendarmes !

« ROBERT. »

Cette lettre terminée, Robert la posa sur la table; et ouvrant doucement la fenêtre, plus doucement encore sauta dans le jardin.

Agile et souple, il se glissa comme un serpent à travers les massifs de fleurs, gagna une allée sinueuse, puis un bosquet, puis une seconde allée, et, enfin, arriva à un petit mur de clôture.

L'escalader n'était pour lui qu'un jeu.

Déjà, s'aidant de ses pieds, de ses mains, il entreprenait l'escalade, quand il se sentit saisir par la jambe.

Il lâcha prise et tomba sur le sol.

Le premier sentiment de Robert, en se voyant arrêté dans sa fuite, fut un sentiment de frayeur. Avait-il affaire aux gendarmes?... Il hasarda un timide coup d'œil et aussitôt fut rassuré : l'homme qu'il avait devant les yeux était un simple paysan.

« Que me voulez-vous? lui demanda-t-il à voix basse.

— Vous empêcher de prendre la clef des champs, répondit l'inconnu.

— De quel droit?

— Je suis jardinier au chalet.

— Ah! »

Un silence suivit.

« Oh! je connais *ben* votre histoire, fit tout à coup le jardinier, et, si vous consentiez à être *ben* gentil, nous pourrions nous entendre, tout de même.

— Expliquez-vous? »

Le paysan sourit.

« Je veux dire, reprit-il, en baissant, lui aussi, la voix, que si vous me donniez quelque chose comme vingt francs....

— Vous me laisseriez partir? » interrompit R - bert.

Le paysan cligna des yeux.

« Tenez, en voilà quarante, s'écria Robert, en lui jetant sa bourse; mais ne vous mêlez plus de mes affaires.

— Quarante francs! répéta le jardinier ahuri; quarante francs! Oh! pour ce prix-là, mon jeune monsieur, je suis tout à fait à vos ordres. Attendez, je vas vous ouvrir la porte, et, au besoin, vous prêter mon cheval.

— Vous avez un cheval?

— Que oui. Une belle et grosse jument de labour; et, si vous ne dédaignez pas de la monter en croupe, je pourrai vous conduire un bout de chemin, tout de même.

— Non, dit Robert; vous iriez me dénoncer ensuite. »

Le paysan était honnête à sa manière; le soupçon de Robert le froissa.

« Oui-dà, mon jeune monsieur, répondit-il, pour qui donc me prenez-vous? Si j'ai empoché votre argent, ce n'est pas pour vous trahir après.

— En ce cas, j'accepte, » dit Robert.

Quelques minutes après, Robert, monté en croupe sur la jument du jardinier, s'éloignait du chalet.

Arrivé à Valfin-lés-Saint-Claude, le paysan arrêta sa monture. Alors, Robert sauta à terre. Là, d'un commun accord, l'homme et l'enfant devaient se séparer.

Robert marcha droit devant lui, et le jardinier, toujours à cheval, retourna en arrière.

Il était quatre heures du matin.

Plus tard, Robert, longeant un bois, trouva sur son passage le petit Bénédict pleurant de faim et de fatigue.

Il le prit par la main, et tous deux, faisant route commune, arrivèrent au Grand-Châtel sur le coup de dix heures, ainsi que nous l'avons déjà vu dans un des précédents chapitres.

Pour Olivier, après avoir pris connaissance de la lettre de Robert, il monta à cheval, et, sans perdre un instant, prit à son tour la route du Grand-Châtel.

Quand il ne fut plus qu'à trois ou quatre kilo-

mètres du village, il appela un paysan, et, lui mettant une pièce d'or dans la main, lui enjoignit de courir au château s'enquérir très-adroitement de l'arrivée probable d'un garçonnet de onze à douze ans répondant au nom de Robert.

Le paysan obéit aussitôt. Deux heures après, il était revenu, et Olivier, apprenant de sa bouche que le pupille du général Saint-Selme était bien au château, reprit tranquillement le chemin du chalet.





CHAPITRE XVI

Olivier et Maurice.

Pendant que Robert, seul dans la chambre où dame Gertrude l'avait conduit, pleurait un peu, songeait beaucoup, et ne travaillait pas du tout, Élisabeth racontait à Nel ce que son nouvel ami venait de lui apprendre.

Les deux enfants nageaient dans le bonheur. N'étaient-ils pas sûrs maintenant de la réussite! sûrs d'atteindre le but qu'ils poursuivaient depuis un mois déjà!

Néanmoins, ce ne fut que le lendemain matin qu'Élisabeth, toujours aidée de Nel, put dresser un plan de campagne.

La difficulté n'était plus maintenant de découvrir Olivier et Maurice, mais de les voir; et, malgré son esprit inventif, Élisabeth cherchait en vain le moyen d'aller au Chalet des Genevriers.

« Comment faire ? répétait la fillette; je ne puis pourtant pas m'esquiver.

— Si vous écriviez à M. Maurice? proposait alors Nel.

— Non, non; une lettre peut se perdre. »

Nel offrait de la porter lui-même.

A la rigueur, cela pouvait se faire; toutefois, une visite était bien préférable.

« Songe donc, Nel, disait Élisabeth; d'abord, en allant au Chalet des Genevriers, je verrai bien plus tôt Maurice, et puis, en l'embrassant, je l'amènerai très-vite à penser comme moi; tandis qu'une lettre.... D'ailleurs, ajouta-t-elle, en écrivant, je perds mon *éloquence;* Maurice prétend même que mes lettres sont de vrais chiffons. »

Nel se disait qu'un mot de la fillette, en supposant qu'elle eût daigné le lui écrire, lui eût paru, à lui, un parfait modèle; cependant il ne souffla mot.

Enfin, après deux heures de pourparlers, de discussions et de débats, Élisabeth prit tout à coup une résolution énergique :

Elle s'en fut trouver son grand-père.

Depuis l'avant-veille au soir, non-seulement le vicomte de Grand-Châtel était hors de danger, mais il allait de mieux en mieux. Toutefois, il n'avait pu encore quitter son lit, et le docteur Marc-Brun, qui faisait à son vieil ami de fréquentes

visites, avait recommandé les plus grands soins, le plus grand calme.

Il redoutait une rechute.

C'est le visage rayonnant de joie et d'espérance qu'Élisabeth entra chez son grand-père. Celui-ci sourit en la voyant, et la petite fille, l'embrassant avec effusion, lui dit à brûle-pourpoint :

« Grand-père, voulez-vous m'accorder une grâce?

— Laquelle, mon enfant? demanda le vieillard.

— Ah! voilà, grand-père; vous allez me trouver bien exigeante peut-être : je voudrais faire avec Nel une promenade en voiture.

— Rien de plus simple, ma fille, s'empressa de dire le vicomte.

— Oh! cher grand-père, attendez donc.... je ne vous ai pas tout appris encore : il s'agit d'une grande, d'une très-grande promenade en voiture; d'une promenade qui durera du matin jusqu'au soir. »

Le vieillard regarda l'enfant.

« Que veux-tu dire? » demanda-t-il.

Élisabeth rougit; néanmoins, elle parvint à répondre avec calme :

« Je veux dire, cher grand-père, que Nel et moi nous avons formé un projet; mais un projet....

« Enfin, écoutez-moi :

« Nous partirions en voiture, dès cinq heures du matin. Nous emporterions des provisions. Nous ferions la dînette sur l'herbe. Nous verrions un pays que nous ne connaissons pas; et le soir,

nous reviendrions très-heureux; oh! oui, très-heureux! »

Pour la seconde fois, le grand-père regarda sa petite-fille avec un redoublement d'attention ; puis il reprit :

« Tu sais, Lisbeth, que je n'aime pas te sentir loin de moi pendant une longue journée.

— Que pourriez-vous craindre, grand-père? Je serai avec Anthime, notre bon cocher, avec Nel, et avec ma nourrice. »

Le vieillard parut réfléchir. Il demanda enfin :

« Cette partie de campagne a-t-elle un but déterminé, mon enfant? »

Nous l'avons dit, Élisabeth ne savait pas mentir; et, dût sa franchise faire manquer un projet qui lui tenait tant au cœur, elle répondit sans hésiter :

« Oui, grand-père; elle a un but déterminé.

— Et ce but? »

Le moment difficile était arrivé; Élisabeth le comprit, et, se jetant au cou de son grand-père :

« Ah! dit-elle, c'est un secret.

— Un secret! un secret pour moi, fillette?

— Oui, grand-père, un secret, et un très-gros encore, assura Élisabeth, en se faisant câline; un secret que je vous confierai à mon retour seulement. »

Cependant, le vieillard se taisait.

Ce silence paraissant de fort mauvais augure à la fillette, elle eut alors recours aux larmes.

« Quoi! grand-père, s'écria-t-elle, vous me refuseriez la seule, l'unique faveur que je vous demande pour toutes mes vacances! Vous ne m'ai-

mez donc pas?... Mon Dieu, mon Dieu! je suis bien malheureuse! »

Le vieillard regarda Élisabeth avec plus d'insistance encore que les deux autres fois.

Devina-t-il ce que l'enfant cherchait à lui cacher? Fut-il simplement touché de son chagrin et de ses pleurs? Je l'ignore. Toujours est-il, qu'essuyant lui-même les yeux de sa petite-fille :

« J'acquiesce à ta demande, mon enfant, lui dit-il.

— Merci! grand-père, s'écria la fillette, sautant de joie.

« Vous permettez, n'est-ce pas, ajouta-t-elle, que cette partie ait lieu demain?

— Soit! répondit le grand-père. Toutefois, j'y mets une condition.

— Laquelle? demanda Élisabeth déjà inquiète.

— Outre Anthime, dame Gertrude et Nel, tu emmèneras encore Germain.

— Germain! Y pensez-vous, grand-père? Qui vous soignera?

— Pierre.

— Pierre est bon, sans doute; mais il ne saurait, pour vous, remplacer Germain, et je me reprocherais toute ma vie de vous avoir privé, même pour quelques heures, de votre homme de confiance. Mais, puisque vous tenez absolument à ce que je voyage comme une *grande dame*, donnez-moi Pierre. De cette façon, vous garderez Germain. »

Le grand-père céda.

« Soit, répéta-t-il.

— Puis-je emmener Robert? demanda alors la fillette.

— Pour cela, non, » répondit si catégoriquement le vieillard qu'Élisabeth n'osa pas insister.

Elle resta quelques instants encore avec son grand-père, l'accablant de ses remercîments, de ses baisers, de ses caresses ; après quoi, elle rejoignit Nel.

Nel partagea la joie d'Élisabeth, et, pendant près d'une heure, les deux enfants s'entretinrent de Maurice qu'ils comptaient bien ramener le lendemain au Grand-Châtel. Puis, vint le déjeuner; puis, la récréation de Robert, pendant laquelle Élisabeth épuisa avec lui le cher sujet déjà traité avec Nel, sujet que, de nouveau, elle reprit avec ce dernier, quand Robert fut remonté dans sa chambre.

Pendant ce temps, que faisait Bénédict.

En arrivant au Grand-Châtel, Bénédict (on s'en souvient) avait été confié, par Élisabeth, à Nel.

Nel, à son tour, l'avait confié au fermier. Celui-ci, bonhomme au fond, bien qu'un peu brutal parfois, s'était pris d'amitié pour ce pauvre petit être dont les yeux, disait-il, « plaidaient si fort pour lui ».

Néanmoins, avant de le garder définitivement à la ferme (car telle était l'intention du fermier), il s'était rendu, dès le lendemain, à Coulourre pour y parler de l'orphelin aux autorités du village.

Là, il ne recueillit sur son compte que de très-bons renseignements.

« Bénédict, lui dit le curé, est probe, obéissant, doux et actif.

— Quel est son défaut? demanda le fermier, qui ne croyait pas à la perfection en ce monde.

— L'étourderie, répondit le curé.

— C'est de son âge, » affirma le fermier.

Puis, il alla trouver le maire.

« Bénédict, lui dit le maire, est honnête, dur à la peine, dur au travail, point querelleur et point menteur, et, de plus, adroit et malin.

— Son défaut? demanda, de nouveau, le fermier.

— Il fréquente très-peu l'école, » répondit le maire.

Le fermier haussa les épaules. Que lui importait à lui que Bénédict n'allât pas à l'école; il voulait en faire un cultivateur, et non pas un savant.

Alors, il voulut voir le vieux père Michaël qu'il connaissait pour l'avoir rencontré aux foires de Coulourre et des villages environnants, et qu'il tenait en haute estime.

« Son opinion, dit-il, me fixera. »

Mais en vain frappa-t-il à la chaumière du vieillard; en vain le chercha-t-il dans les endroits où il allait de préférence.

Michaël n'était plus de ce monde.

Des enfants apprirent au fermier que, depuis deux jours, le père Michaël « avait été porté en terre ».

« Pardine! murmura le fermier, j'aurais dû m'en douter, ne le trouvant nulle part. Il était

assez *ancien* pour mourir.... Pauvre homme! Dieu ait son âme.

« Mais, ajouta-t-il bientôt, de ce que le vieux n'y est plus, ce n'est pas une raison pour laisser l'enfant dans la peine. Je vais toujours le prendre; nous *verrons voir* après. »

Effectivement, en rentrant au Grand-Châtel, le fermier annonça à Bénédict qu'à compter de ce jour, il faisait partie du personnel de la ferme, en qualité de berger en second.

Bénédict fit la grimace : redevenir patour ne lui plaisait qu'à demi. Cependant, son nouveau maître lui ayant fait visiter l'étable, il changea presque aussitôt d'avis.

« Vos bêtes sont si belles, not' maître, dit-il, et elles me paraissent si bonnes que, rien qu'à les voir, je me sens tout porté à les aimer. »

Cette réponse satisfit grandement le fermier.

« Bien parlé! petit, dit-il à Bénédict. On fera quelque chose de toi. Reste honnête; aie du cœur à l'ouvrage, et quand viendront tes douze ans, on te mettra à la culture.

« En attendant, tu seras nourri et vêtu, et tu auras encore six écus de gages à la Noël de chaque année.

« De plus, tes soirées seront à toi, et s'il te plaît de les passer dans l'atelier de Nel à travailler au tour, personne ne s'y opposera. »

Pour le coup, Bénédict, dans sa joie et sa reconnaissance, faillit embrasser le fermier.

Mais, si le bonheur et le bien-être du petit orphe-

lin étaient désormais assurés, par contre, le bonheur de notre ami Robert subissait un bien rude assaut.

Au moment même où Bénédict était définitivement installé à la ferme, un exprès venant de L.... apportait une dépêche pour le vicomte de Grand-Châtel. Elle était du général Saint-Selme, et ne contenait que ces mots :

« Livrez mon coquin de neveu à la gendarmerie, pour être immédiatement enfermé au collége de L.... »

Cette dépêche était une réponse à celle que le vicomte de Grand-Châtel avait adressée, dès la veille, au général Saint-Selme pour lui annoncer la venue de Robert au Grand-Châtel, et lui demander ce qu'il devait faire de l'enfant.

Élisabeth et Robert n'avaient pas songé au télégraphe; autrement ils ne se fussent pas flattés d'avoir quatre jours devant eux.

Pierre avait été chargé de porter la dépêche du vicomte à L.... Il avait été chargé, en outre, de remettre au proviseur du collége une lettre que la vicomtesse avait écrite au nom de son mari.

Elle apprenait au proviseur que son pensionnaire se trouvait au Grand-Châtel, où il resterait jusqu'à ce que le général eût fait connaître ses intentions à l'égard de son pupille.

Le proviseur n'avait pas répondu.

Depuis plus d'un quart d'heure déjà, Robert lisait et relisait en silence la fatale dépêche dont chaque mot lui paraissait aussi terrible, aussi

effroyable que les fameux *Mane*, *Thecel*, *Phares* tracés sur la muraille, par une main invisible, durant le festin de l'impie Balthazar, lorsqu'il s'écria tout à coup :

« Mais, c'est à devenir fou! trois fois fou!

— C'est à en perdre l'esprit! » ajouta aussitôt Élisabeth.

Touchée du malheur de Robert, la bonne petite fille en avait presque oublié Maurice ; il lui semblait d'ailleurs que sa joie serait moindre puisque son ami ne pouvait pas la partager.

« N'y aurait-il aucun moyen d'obtenir sa grâce, ou tout au moins un sursis de deux jours ? demanda-t-elle à sa grand'mère.

— Impossible, ma fille, répondit la grand'mère, en embrassant Robert, comme pour le consoler. La volonté du général Saint-Selme est formelle. Robert doit partir immédiatement. »

Élisabeth se jeta sur un canapé. Là, fondant en larmes, on l'entendit soupirer :

« Le malheureux! Dire qu'il va s'en aller d'ici absolument comme un voleur.... Ah! pourvu que les gendarmes ne lui mettent pas les menottes ! »

Les menottes! Robert n'y avait pas songé. Il se leva d'un bond (car, lui aussi, s'était laissé tomber sur le premier siége venu) et courut à la porte.

« Où allez-vous, Robert? lui demanda la vicomtesse.

— Voir M. le vicomte, lui répondit l'enfant, et lui demander un sursis de deux heures.

— Et que ferez-vous de deux heures? Pauvre ami !



Un exprès venant de L.... apportait une dépêche.

— Je m'habituerai peut-être au triste sort qui m'attend.

— Allez donc. »

C'était la deuxième fois de la journée que Robert se présentait chez le vicomte de Grand-Châtel. Le vieillard, se sentant mieux, avait lui-même, quelques heures plus tôt, fait demander l'enfant.

La physionomie ouverte, franche, intelligente de Robert l'avait tout d'abord prévenu en sa faveur ; ses réparties vives et fines l'avaient fait sourire ; l'expression de son repentir lui avait paru sincère. En résumé, le jeune garçon lui avait plu. Aussi, tout en réprimandant l'écolier, s'était-il montré pour lui affectueux et paternel, et celui-ci (sa visite finie) s'était-il écrié que, pour son compte personnel, il consentirait volontiers à être son pupille.

Dans cette seconde visite, Robert n'essaya même pas de demander sa grâce. Il avait compris que rien au monde ne ferait varier le vicomte de Grand-Châtel de la ligne de conduite que lui-même s'était tracée. (Cette ligne de conduite consistait, pour le moment, à suivre de point en point les instructions du général Saint-Selme concernant l'écolier.) Il se borna à implorer un sursis de deux heures. Une heure seulement lui fut accordée.

Satisfait néanmoins de ce court répit qu'il avait obtenu, Robert remonta chez Élisabeth ; il voulait passer cette dernière heure avec sa petite amie.

Élisabeth continuait à pleurer ; elle pleura même longtemps encore ; mais, s'apercevant enfin que

les yeux de Robert étaient secs, elle essuya ses larmes, et se mit à causer avec lui, sinon gaiement, du moins sans tristesse.

Cependant, lorsque sonnèrent quatre heures, Robert fut pris d'un long frisson : cinq minutes lui restaient à peine avant l'instant fixé pour son départ. Il embrassa Élisabeth, et lui dit avec l'accent du regret :

« Ah ! si je n'étais pas lié par ma promesse à ta grand'mère !

— Espère ! lui répondit Elisabeth : il te reste quatre minutes et demie.

— Qu'est-ce que quatre minutes et demie ! Lisbeth. »

Cette fois, Élisabeth ne répondit pas ; et, néanmoins, elle espérait toujours ; elle espérait contre toute espérance que Robert ne partirait pas.

S'étant alors penchée à sa fenêtre ouverte, elle ne vit pas Germain qui, en ce moment même, venait chercher Robert.

Robert demanda cinq minutes encore.

Germain accorda cinq minutes.

Élisabeth était toujours à sa fenêtre. Qu'attendait-elle ? Rien... Pourtant, elle y restait.

« Allons, du courage, M. Robert, dit tout à coup Germain ; il est temps de partir. J'ai ma consigne, moi aussi. Il faut bien obéir à ceux qui ont autorité sur nous. »

Robert se leva sans mot dire de la chaise où il était assis, et, se raidissant contre le chagrin qu'il sentait l'étreindre à la gorge, il se fit fort, il se composa un visage ; puis, sans regarder en arrière,

sans même dire adieu à Élisabeth, dans la crainte de voir son courage faiblir, il sortit.

Au même instant, un homme traversait la cour du Grand-Châtel. Ce n'était pas un monsieur; ce n'était pas non plus un paysan. Il était descendu de cheval tout auprès de la grille du château, avait attaché sa monture à un arbre, et s'avançait à pas pressés vers la maison.

Par une intuition secrète, Élisabeth comprit que ce messager tenait entre ses mains la destinée de son ami.

Elle se retourna; ne vit plus Robert, et s'élança à sa poursuite.

Robert était à peine au bas de l'escalier. La fillette le supplia d'attendre; lui parla d'un messager et d'un message, et se précipita dans l'appartement du vicomte, laissant Robert et Germain tout ahuris, et attendant au bas de ce même escalier.

Quand Élisabeth entra chez son grand-père, elle y trouva sa grand'mère lisant à haute voix une lettre du proviseur du collége de L.... adressée au vieillard.

Elle en écouta la lecture.

Cette lettre contenait trois pages au moins.

Le proviseur du collége de L.... faisait savoir au vicomte de Grand-Châtel que, venant de recevoir une dépêche du général Saint-Selme lui annonçant, pour le soir même, la entrée de son pupille au collége, il croyait devoir faire diligence pour prier M. le vicomte de Grand-Chatel d'envoyer le pupille du général Saint-Selme partout ailleurs qu'au collége de L...

Il faisait savoir également au vicomte de Grand-Châtel que Robert était renvoyé du collége, tant pour son caractère indiscipliné et ses mille défauts, que pour la très-grave faute qu'il avait commise en trompant la surveillance de ses maîtres et de ses gardiens, et en s'échappant la nuit par une fenêtre

Le proviseur terminait en disant que, le matin même, au reçu de la dépêche du général Saint-Selme, il lui avait télégraphié à Barèges son refus formel de recevoir, à l'avenir, son insubordonné pupille.

Élisabeth courut annoncer à Robert la *très-bonne nouvelle* de son renvoi du collége de L...

« Nous avons gagné la partie, disait-elle; nous avions donc raison tous deux ; toi, de demander un sursis; moi, d'espérer toujours et quand même.

« Pense donc, Robert, ajoutait-elle, que, si tu étais parti une heure plus tôt, tu serais en route pour le collége, où une nouvelle humiliation t'attendait! »

Robert ne parlait pas, tant sa joie était grande.

Sûr maintenant de ne pas rentrer à L..., il se préoccupait fort peu de la décision que son tuteur prendrait à son égard.

Tout lui semblait préférable au collége qu'il avait quitté, et d'ailleurs, comme le disait Élisabeth, il « avait gagné la partie, » c'est-à-dire un jour, et, dans un jour, Maurice serait là.

Quant au vicomte de Grand-Châtel, il écrivit immédiatement au général (toujours par la voie

télégraphique) qu'il garderait volontiers Robert jusqu'à son retour de Barèges.

Le lendemain matin, dès cinq heures, Elisabeth frappait trois coups discrets à la porte de la chambre à coucher de son grand-père.

La fillette portait un joli costume de batiste bleue, garni de broderies, un chapeau de mousseline blanche orné de fleurs des champs, et tenait à la main une ombrelle de soie écrue.

Germain vint lui ouvrir.

« Comment va grand-père? demanda-t-elle.

— Moins bien qu'hier, Mademoiselle, répondit Germain. La nuit a été agitée, mauvaise; Mme la vicomtesse a envoyé quérir le docteur Marc Brun.

— Ah! Que fait maintenant mon grand-père?

— Maintenant, il repose.

— Ne puis-je pas entrer?

— En entrant, mademoiselle risquerait de réveiller M. le vicomte.

— C'est fâcheux! murmura la fillette; j'aurais tant voulu l'embrasser tout de suite... Songez donc, Germain, je pars, et je ne reviendrai que ce soir. »

Germain hocha la tête et ne répondit pas, bien que ses lèvres s'agitassent, comme s'il eût voulu parler.

Ce que voyant Élisabeth :

« Vous avez quelque chose à me dire, Germain? fit-elle remarquer. Gageons que vous n'approuvez pas ma promenade d'aujourd'hui?

— Oh! Mademoiselle, s'écria Germain, comment pourrais-je vous désapprouver jamais!... Mais, si

vous permettez à un vieillard, qui a blanchi au service de votre famille, de vous parler en toute franchise, il vous dira le plus respectueusement possible :

« Mademoiselle, renoncez pour aujourd'hui à cette partie de campagne : M. le Vicomte est souffrant, et, quand vous n'êtes pas là, il est triste. »

Germain se tut un instant; puis demanda :

« Mademoiselle, consent-elle à rester?

— Non pas, Germain. Je pars bien vite, au contraire. »

Et, mettant un doigt sur ses lèvres, comme pour recommander le silence au vieillard, elle ajouta :

« Je vais chercher le remède qui doit guérir grand-père ! »

Élisabeth fit ensuite ses adieux à sa grand'-mère, l'embrassa vingt bonnes fois, « dix fois pour elle, disait-elle, dix fois pour son grand-père, » et, lui soufflant dans le tuyau de l'oreille ces mots énigmatiques : « Ma bonne grand'mère, priez bien pour que je réussisse ! » elle lui donna un dernier baiser, et disparut.

Au moment même où la fillette arrivait dans le grand vestibule, la voiture qui devait la conduire entrait dans la cour du château. Elle descendit le perron en trois sauts ; puis s'élança dans la calèche.

Dame Gertrude vint s'asseoir à la gauche de sa *chère mignonne*, Nel se plaça vis-à-vis d'elle, au milieu d'énormes paniers remplis de provisions de toutes sortes, et Pierre monta sur le siége, à côté d'Anthime, le cocher.

« Au Chalet des Genevriers, route de Morez, » cria alors Elisabeth.

Anthime rendit les rênes, et les chevaux partirent au trot.

Quels étaient donc les habitants du Chalet des Genevriers, vers lesquels Élisabeth accourait en ce jour, le cœur rempli d'espérance?

Le lecteur les connaît déjà. C'étaient deux étrangers : une mère et son fils. La mère était Lady Ruthlowen, le fils était Olivier, ou plutôt Lord Ruthlowen.

Ils avaient quitté la brumeuse Angleterre, depuis bientôt trois ans, pour venir demander au beau pays de France la santé, le calme et l'oubli du passé.

Ah! ce passé était bien sombre!

Jadis, heureuse épouse et plus heureuse mère encore, Lady Ruthlowen était maintenant brisée par un profond chagrin.

Dans l'espace de quelques semaines, elle avait perdu son mari et deux de ses enfants : le fier Richard, l'héritier du nom et des domaines de Ruthlowen, et la douce Ellen.

Olivier seul lui était resté.

A la suite de cette terrible épreuve, Lady Ruthlowen perdit momentanément la raison. Un voyage fut jugé nécessaire. Elle vint à Paris où, peu à peu, le calme se fit dans son esprit troublé.

Olivier avait accompagné sa mère, et ses soins sa tendresse filiale, le charme incomparable de sa

conversation, de sa présence aidèrent puissamment à la guérison mentale de la pauvre affligée.

C'est à Paris que le jeune Lord rencontra Maurice et se lia avec lui. Bientôt, les deux nouveaux camarades devinrent inséparables, et, lorsque Maurice dut quitter la capitale pour retourner chez son grand-père, il jura à Olivier une amitié éternelle.

Or, il arriva que, peu après le départ de Maurice, Lady Ruthlowen, complétement guérie, mais dont la vue s'affaiblissait d'une manière inquiétante, quitta Paris, à son tour, pour se rendre à Genève, dans le dessein d'y consulter un oculiste, homme de grand talent et de grand renom.

L'habile praticien lui donna d'abord ses soins, puis l'engagea à séjourner quelques mois dans les montagnes, où l'air pur et vivifiant devait compléter, disait-il, la cure qu'il avait entreprise.

Olivier n'eut garde de laisser échapper cette excellente occasion de revoir Maurice. Il proposa à sa mère de repasser en France, et de s'établir dans les montagnes du Jura.

Lady Ruthlowen approuva le projet de son fils, et tous deux se mirent à la recherche d'une habitation quelconque.

Non loin de la frontière suisse, entre Morez et Bois d'Amont, ils découvrirent le Chalet des Genevriers; ils le louèrent, et s'y établirent.

Bien que ce chalet ne rappelât en rien l'élégant confort, le luxe et la magnificence de Ruthlowen, il leur plut à tous deux par sa situation agreste, et surtout par son complet isolement. Il est vrai

que, depuis son veuvage, depuis la mort de Richard et d'Ellen, Lady Ruthlowen avait renoncé aux grandeurs. Quant à Olivier, trop heureux d'oublier les multiples obligations de son rang dans cette solitude un peu sauvage, où il pouvait étudier, herboriser et rêver à son aise, il ne permettait même pas à ses amis (nous l'avons déjà vu) de lui donner son titre.

A peine installé au Chalet, le premier soin d'Olivier fut d'écrire à Maurice. Cette lettre parvint au jeune homme le matin même du jour où il quitta le Grand-Châtel.

C'est donc vers le Chalet que Maurice, chassé par son grand-père, se dirigea tout d'abord. Toutefois, il n'accepta que dans une limite fort restreinte l'hospitalité offerte par Lady Ruthlowen.

Le vicomte de Grand-Châtel lui avait ordonné de quitter le pays; ouvertement, il n'osait enfreindre cet ordre.

D'ailleurs, il avait besoin d'être seul, et, pour dompter sa douleur, pour échapper aux remords qu'avait fait naître chez lui sa résistance à son grand-père, il voulait se créer à lui-même une existence si dure, si rude, si accidentée, que non-seulement cette vie de labeurs incessants ne lui laissât le temps d'aucun retour vers le passé, mais encore qu'elle pût, à la rigueur, servir d'expiation à sa faute, et le réconcilier à ses propres yeux.

Maurice atteignit-il son but? Non... Vingt fois le jour, et plus fréquemment encore la nuit, sa pensée le reportait au Grand-Châtel. Il y revoyait son

grand-père, sa grand'mère, Élisabeth, sa petite sœur : tout ce qu'il vénérait, aimait et chérissait en ce monde.

Souvent alors, poussé par une force irrésistible, il partait sur-le-champ, et venait, soit de jour, soit de nuit, errer autour de cette maison dont la porte lui était fermée.

Que de fois, la nuit, il s'était agenouillé là où, tout enfant, il avait joué. Que de fois, le jour, dissimulé par un quartier de roc, par un bouquet d'arbres, par un pli de terrain, il avait aperçu, non son grand-père (le vieillard ne sortait plus), mais sa bonne grand'mère; mais sa petite sœur.

Ah ! ces jours-là, il pleurait, et s'en revenait plus triste, plus sombre, plus découragé encore dans l'épaisse forêt, où un vieux garde, ancien serviteur de son père, lui avait donné asile.

Le plus souvent, Olivier lui tenait fidèle compagnie, et, quand les deux amis se trouvaient momentanément séparés, Maurice sonnait du cor de chasse. A cet appel si connu, il était bien rare qu'Olivier ne s'empressât pas d'accourir.

De là, cette créance commune dont il a déjà été question au commencement de ce récit, à savoir : que Maurice était doué du don d'ubiquité, et qu'à un signal bien connu, un étranger, son camarade, apparaissait à l'instant même.

C'est ainsi que la croyance populaire mêle parfois le merveilleux aux actions les plus simples.

Bien qu'il l'aimât de tout son cœur, Olivier dé-

sapprouvait Maurice. Il blâmait sa résistance aux ordres de son grand-père ; il blâmait plus encore l'obstination, l'orgueil et le sot amour-propre qui empêchaient son jeune ami de se jeter aux pieds du vieillard, en implorant son pardon.

Cependant Maurice restant sourd à ses conseils, à ses prières (pour son excuse, hâtons-nous d'ajouter qu'il n'espérait pas pouvoir jamais fléchir le vicomte de Grand-Châtel), Olivier cessa de parler, et se décida à agir.

Il se rendit au Grand-Châtel, et plaida auprès du vicomte la cause de son ami. Cette démarche, peut-être intempestive, n'eut d'autre résultat que de le convaincre, à son tour, de l'inflexibilité du vieillard.

C'est cet échec subi par Olivier au Grand-Châtel qui motiva le refus du jeune homme lorsque, cinq semaines auparavant, rencontrant Élisabeth à l'auberge du père Reauquebou, la petite fille supplia sa mère et lui d'accepter deux places dans la voiture de son grand-père.

Maurice ne tarda pas à arracher à son ami le secret de l'inutile démarche qu'il avait cru devoir tenter auprès du vicomte. Alors, se croyant à jamais exclu du foyer paternel, il résolut de quitter tout à fait la France.

Par bonheur, Élisabeth intervint en ce moment.

Sans cette heureuse intervention de la fillette, que fut-il advenu de Maurice et du vicomte de Grand-Châtel ?

Le jeune homme se fut embarqué pour l'Amé-

rique le 24 du même mois, et le vieillard eût succombé, sans doute, en apprenant le départ de son petit-fils.





CHAPITRE XVII

Tous heureux !

Ainsi qu'Élisabeth l'avait dit à Olivier au commencement de ce récit, les chevaux du vicomte de Grand-Châtel étaient de parfaits trotteurs. En moins de quatre heures, ils eurent atteint Morez, et à dix heures un quart, ils gravissaient la côte escarpée au haut de laquelle était assis le chalet des Genevriers.

Debout dans la voiture, Élisabeth et Nel, en proie à une vive émotion (la fillette surtout) regardaient devant eux, cherchant à découvrir, à travers les minces cloisons de la gracieuse demeure dont ils

approchaient rapidement, le visage aimé de Maurice.

Dame Gertrude dormait. Les voyages en plein air avaient toujours eu sur elle une influence soporifique.

Quant à Anthime et à Pierre, ils gardaient le silence et se tenaient raides sur leur siége, comme il convient à un cocher et à un valet de pied de bonne maison.

« Arrêtez, Anthime, ordonna tout à coup Élisabeth. Je veux descendre là. »

On n'était plus qu'à dix pas du chalet.

Anthime ayant obéi, la fillette sauta à terre. Dame Gertrude, réveillée en sursaut, allait en faire autant, quand Elisabeth l'arrêta :

« Reste, nourrice, dit-elle; Nel restera aussi. Je désire aller seule. »

A cette déclaration inattendue, dame Gertrude jeta les hauts cris.

« Pour rien au monde, assurait-elle, elle ne se prêterait à une pareille inconvenance. Laisser sa chère mignonne se rendre seule dans une maison inconnue!... C'était là une faute que M. le vicomte et Mme la vicomtesse ne lui pardonneraient jamais, et ils auraient raison. »

Mais, avant même que dame Gertrude eût achevé sa phrase, Élisabeth sonnait déjà à la grille du chalet.

Un domestique vint lui ouvrir, et l'interrogea du regard.

Élisabeth se troubla un instant. Qui demander? elle ignorait toujours le nom de la *dame voilée*. Cependant, elle se remit bien vite, et dit :

« Madame peut-elle me recevoir ? »

Le domestique s'inclina et, en mauvais français, pria la fillette de le suivre.

Élisabeth le suivit.

Elle traversa alors une petite cour sablée, bordée à droite et à gauche de plates bandes remplies de fleurs, gravit un perron élevé de cinq ou six marches à peine, entra dans un vestibule sur lequel s'ouvraient quatre portes, et fut introduite enfin dans un joli salon tendu de damas de soie bleue, et dans lequel des stores de même nuance que la tenture ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour d'une extrême douceur.

« On se croirait dans un oratoire, » pensa-t-elle.

Presque aussitôt, parut la mère d'Olivier.

Élisabeth courut à elle, et, par un mouvement spontané de tendresse et de grâce enfantines, elle lui présenta son front à baiser.

Lady Ruthlowen caressa affectueusement la fillette, et lui dit avec un sourire :

« Chère enfant, je suis heureuse de vous revoir!

— Moi aussi, madame, répondit Élisabeth, en contemplant avec une sorte de curiosité émue le doux visage de l'étrangère, qu'aucun voile ne cachait en ce moment.

« Comme elle est belle encore! se dit-elle; mais elle a l'air si triste! »

Lady Ruthlowen surprit le regard de l'enfant; ses yeux se remplirent de larmes, et elle étouffa un soupir.

Elisabeth n'y prit pas garde : elle pensait à son frère.

« Madame, dit-elle alors, je viens chercher Maurice. »

Lady Ruthlowen la regarda tout étonnée.

« Qui vous a appris, demanda-t-elle, que vous le trouveriez ici?

— C'est Robert, répondit simplement la fillette

« Ah! madame, ajouta-t-elle, vite, vite, conduisez-moi à lui, ou au moins à monsieur votre fils. Il faut que je voie mon frère, que je lui parle, que, dès ce soir, je le ramène au Grand-Châtel. Il le faut, car grand-père est malade, et il mourra bien sûr, si Maurice ne revient pas.

— Venez donc, mon enfant, s'écria Lady Ruthlowen, venez. Moi-même, je vous servirai de guide. »

Et, après avoir placé sur son visage un épais voile de gaze, et s'être munie d'un large parasol, elle prit la fillette par la main et l'entraîna au jardin, et, de là, dans la campagne.

Après un quart d'heure de marche rapide, Lady Ruthlowen montrant à Élisabeth une colline boisée au bas de laquelle coulait, entre deux rangées de peupliers gigantesques, une toute petite rivière, lui dit :

« Ils doivent être là. C'est leur rendez-vous préféré. »

Élisabeth regarda, ne vit rien; mais ne s'en élança pas moins dans la direction indiquée par celle qui avait bien voulu la conduire.

Pendant dix minutes, elle courut ainsi, désespérant presque de trouver son frère; lorsque, à travers un épais rideau de verdure, formé par des plantes grimpantes entrelaçant trois ou quatre gros chênes

et les reliant entre eux, elle aperçut deux jeunes gens.

Le premier, étendu à l'ombre d'un saule, non loin de la rivière, lisait avec attention :

C'était Olivier.

Le second, assis sur un tronc d'arbre renversé, un crayon à la main, traçait, de souvenir, sur un volumineux album, un paysage quelconque :

C'était Maurice.

Élisabeth poussa un cri, et, riant et pleurant à la fois, vint tomber dans les bras de son frère.

« Je te retrouve enfin ! disait-elle. Oh ! que je suis heureuse !... Méchant ! qui m'as fait chercher pendant cinq longues semaines ! »

Et elle l'appelait des noms les plus tendres, lui donnait mille et mille baisers, et elle riait et pleurait encore.

Lui, Maurice, les yeux humides de douces larmes, il embrassait sa petite sœur, caressait ses boucles dorées, la remerciait d'être venue, l'embrassait de nouveau, puis la regardait en silence.

Quant à Olivier, debout à quelques pas de là, il contemplait avec un inexprimable serrement de cœur cette touchante scène d'affection fraternelle, qui évoquait en lui de bien chers et bien douloureux souvenirs.

Il pensait à son frère Richard ! Il pensait à sa sœur Ellen !

Élisabeth remarqua enfin le jeune homme; elle se laissa glisser alors des genoux de son frère sur lesquels elle était assise, et courant à lui :

« Qu'avez-vous? demanda-t-elle. Vous ne dites

rien, et vous paraissez triste. N'êtes-vous pas content de me voir chez vous ? »

Olivier sourit, et porta à ses lèvres la petite main que l'enfant lui avait tendue avec une désinvolture tout anglaise.

« Maintenant, reprit Élisabeth en revenant à son frère, il nous faut partir.

— Partir ! fit Maurice. Où veux-tu donc aller si vite, Lisbeth ?

— Pas en Amérique, à coup sûr, repartit en riant la fillette ; mais *chez nous*, au Grand-Châtel. Viens-tu ?

— Jamais ! répondit Maurice d'une voix sourde.

— Jamais ! » répéta Élisabeth, regardant tour à tour Maurice et Olivier.

Ce dernier se rapprocha de son ami :

« Tu as tort, Maurice, lui dit-il. Cette enfant est peut-être envoyée par ton grand-père lui-même.

— Est-ce vrai ? interrogea Maurice.

— Non, répondit la petite fille ; non, Maurice, je ne veux pas te tromper : Grand-père m'a permis de m'absenter tout aujourd'hui ; mais il ne sait pas où je suis.

— Tu vois bien ! Olivier, dit Maurice avec amertume.

— Allons, frère, reprit bientôt Élisabeth, viens, je t'attends.

— Pars sans moi, chère petite sœur, répondit le jeune homme ; ma résolution est arrêtée : plus jamais je ne reverrai le Grand Châtel.... Oublie-moi, Lisbeth, oublie que tu as eu un frère.

— T'oublier ! s'exclama Élisabeth. Est-ce pos-

sible, Maurice?... Grand-père a-t-il pu t'oublier, lui que ton absence fait mourir de chagrin?... »

Maurice avait pâli.

« Depuis ton départ, depuis qu'il t'a chassé continua la fillette, grand-père est bien malade. Il vient d'avoir une rechute. Hier, il était mieux. Ce matin, il était plus mal. Et, cependant je l'ai quitté.... Je l'ai quitté, Maurice, pour t'empêcher d'aller en Amérique, pour te ramener au Grand-Châtel, car toi seul peux guérir grand-père. »

Et, comme le jeune homme persistait à garder le silence :

« Tu hésites ! s'écria Élisabeth ; tu ne me réponds pas, Maurice ! Tu veux donc partir?...

« Alors, grand-père mourra, c'est sûr; grand'-mère mourra aussi, et moi.... Moi je resterai seule, toute seule au monde ! » ajouta la fillette en éclatant en sanglots.

Maurice était vaincu.

Réunissant à la hâte cartons, toiles, albums, il les lança dans la rivière en s'écriant :

« Adieu mes rêves de gloire ! Adieu mes chers trésors ! Noble passion des arts, adieu!... »

Vraiment il était beau et grand ainsi :

Ses cheveux noirs agités par une brise légère prêtaient à sa physionomie quelque chose d'inspiré; ses grands yeux exprimaient une volonté énergique; ses traits étaient empreints d'une douce gravité. Seul, le tremblement de ses lèvres indiquait sa très-vive émotion.

« Qu'as-tu fait, Maurice? demanda Olivier, et pourquoi cet acte de barbare vandalisme?

— Ne me blâme pas, ami, répondit le jeune homme. Aujourd'hui, je romps avec mon passé; je brise mon avenir; il m'en coûte, c'est vrai; mais le devoir est là. »

Puis, s'approchant de sa petite sœur :

« Viens, Lisbeth, dit-il, rendons-nous vite au Grand-Châtel. Il faut sauver grand-père! »

De nouveau, Élisabeth allait se jeter dans les bras de son frère lorsque apercevant Lady Ruthlowen, elle courut à elle :

« Je le savais bien, moi, s'écria-t-elle, que je le ramènerais à grand-père! »

Pendant que ces événements se passaient sur les bords de la rivière, dame Gertrude inquiète de ne pas voir revenir sa *chère mignonne*, avait laissé Nel dans la voiture, et était allée, elle aussi, sonner à la grille du Chalet.

Le domestique anglais avait ouvert, et, aux questions réitérées de la visiteuse, concernant Élisabeth, s'était contenté de répondre, avec un flegme tout britannique, ce seul mot : « Partie. »

Exaspérée, dame Gertrude finit par se fâcher tout rouge, et l'Anglais, qui redoutait particulièment, et pour cause, les querelles féminines, s'empressa de lui indiquer le chemin suivi par Lady Ruthlowen et Élisabeth.

Sans perdre une minute, dame Gertrude s'y engagea en courant.

Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au sortir d'un petit bois, elle aperçut, avec les deux étrangers, Élisabeth et Maurice.



Adieu mes rêves.

Son premier soin fut de presser dans ses bras la fillette qu'elle croyait perdue; puis, après avoir fait à Lady Ruthlowen sa plus belle révérence, elle demanda à son jeune maître la permission de l'embrasser. Elle lui donna alors, en pleurant de joie, deux gros baisers retentissants, deux vrais baisers de nourrice.

De retour au Chalet, Maurice et Élisabeth n'acceptèrent pas le déjeuner que leur offrait Lady Ruthlowen : tous deux avaient hâte de se rendre au Grand-Châtel.

Élisabeth voulait qu'Olivier les y accompagnât. Le jeune homme refusa, par discrétion; mais promit sa visite pour le surlendemain au plus tard.

Le moment des adieux était venu. De part et d'autre, ils furent affectueux et tendres.

« Adieu, Madame, dit Élisabeth en présentant son front à Lady Ruthlowen. Je n'oublierai jamais, ni vos bontés pour Maurice, ni les caresses que j'ai reçues de vous. »

Et, se tournant vers Olivier :

« Ne répondrez-vous pas aujourd'hui, monsieur, à la question que je vous ai faite, il y a un mois, sur la route du Marais? lui demanda-t-elle à voix basse. Pourquoi, lorsqu'elle sort, Mme votre mère se voile-t-elle toujours? Elle a donc peur d'être vue? »

Olivier ne put réprimer un sourire.

« Ma mère craint les rayons du soleil qui fatiguent ses pauvres yeux déjà si affaiblis, répondit-il aussitôt. »

A ces paroles, la physionomie mobile d'Elisabeth exprima le désappointement le plus vif.

« N'est-ce que cela! dit-elle; et moi qui, sottement, m'étais imaginé que ce voile épais cachait quelque mystère! »

Elle s'empressa d'ajouter :

« N'allez pas croire au moins que je suis curieuse. Oh! non... j'aime à savoir, voilà tout! »

De la main, Élisabeth envoya alors un dernier baiser à Lady Ruthlowen, et s'élança dans la voiture où son frère ne tarda pas à venir la rejoindre.

« Tiens, Maurice, s'écria-t-elle, en poussant Nel dans les bras du jeune homme, voici l'ami auquel, depuis un mois, j'ai raconté toutes mes peines. Il t'a cherché pendant une semaine, et, sans le père Beauquebou, qui s'est permis, en le trompant, de l'arrêter en ses démarches, il aurait, depuis plusieurs jours déjà, découvert le chalet. »

Maurice embrassa Nel, et souffla à l'oreille de sa petite sœur :

« Sois tranquille, Lisbeth; je saurai reconnaître le dévouement de cet enfant. Il a le cœur très haut placé; je me charge de son avenir. »

Il dit ensuite quelques mots à Anthime et à Pierre, très-heureux du retour de leur jeune maître, serra une fois encore la main d'Olivier, qui se tenait tout près de la calèche, et s'écria :

« Au Grand-Châtel. »

Pendant la première partie de ce voyage, nos jeunes héros restèrent silencieux. Chacun était occupé de ses propres pensées.

Élisabeth était souriante. Nel était grave et recueilli. Maurice était ému.

Quant à dame Gertrude, elle dormait.

« Maurice, demanda tout à coup la fillette, me diras-tu enfin ce que tu as fait à grand-père pour qu'il t'ait ainsi renvoyé?

— Ne le sais-tu pas, Lisbeth?

— Non, frère, je l'ignore, et j'ai compté sur toi pour me l'apprendre. »

Maurice hésita d'abord; puis, prenant sa petite sœur sur ses genoux :

« Tu es beaucoup trop jeune encore, Lisbeth, dit-il, pour entendre et surtout pour comprendre ce qu'il me faudrait te confier.

— Trop jeune! se récria Élisabeth. Trop jeune! J'ai un peu plus de onze ans, Maurice. »

Le jeune homme sourit.

« Je t'en supplie, frère, insista la fillette, en se faisant caline.

— Tu le veux absolument ?

— Oui.

— Soit! reprit Maurice. Pour cette fois, je veux bien oublier que tu n'es qu'une enfant. »

Et le jeune homme fit connaître à Élisabeth, avec la faute qu'il avait commise, certains détails ignorés d'elle, jusque-là, et jetant un jour nouveau, non-seulement sur le caractère de l'aïeul, mais sur celui du petit-fils.

Ces détails, aussi bien que le récit de la faute de Maurice, nous les mettons ici sous les yeux du lecteur, en les abrégeant toutefois.

La mère de Maurice et d'Élisabeth avait (nous l'avons déjà dit) suivi de très-près, dans la tombe, un époux tendrement aimé.

Au moment de quitter cette terre, cette jeune femme, qui s'éteignait calme, presque souriante, au milieu des regrets des siens, plaçant elle-même dans les bras de la vicomtesse de Grand-Châtel sa chère petite Élisabeth, un baby de huit jours à peine, lui avait dit :

« Ma mère, elle est à vous ; je vous la donne. »

Puis, se tournant vers le vicomte, elle avait ajouté :

« Mon père, c'est à vous que je lègue mon fils.

— Il sera mon fils, avait répondu le vicomte d'une voix solennelle, et j'en ferai un homme, un homme digne des Grand-Châtel. »

Un homme digne des Grand-Châtel !...

Vers ce but tendirent, dès lors, tous les efforts du vieillard.

Avec quel soin ne s'appliqua-t-il pas, le dévoué grand-père, à former cette jeune âme dans laquelle il voulait voir revivre toutes les mâles vertus de ses nobles aïeux !

Quelles graves leçons de sagesse, de loyauté, de droiture et d'honneur ne donna-t-il pas à cet unique petit-fils, sur lequel reposait toutes ses espérances !

Et, devançant par la pensée l'époque où l'enfant, devenu jeune homme, aurait à choisir une carrière, dès lors aussi, ne chercha-t-il pas à lui servir de conseil et de guide !

Quel avenir rêvait-il pour ce dernier rejeton de sa race?

Voyait-il en lui un puissant orateur, un austère légiste ou un brave soldat?

Je ne sais.

Mais, lorsqu'à la fin de ses brillantes études, Maurice rappelé par lui, Maurice pressé de s'expliquer sur la carrière qu'il voulait suivre, lorsque Maurice s'écria :

« J'aime les arts, et je serai artiste. »

Le grand-père chancela. On l'eût dit frappé de la foudre.

« Jamais! dit-il enfin; jamais!... »

C'était un homme de la vieille roche que le vicomte de Grand-Châtel. Une grande et belle figure; un caractère fortement trempé; un homme à austères principes, ne transigeant jamais avec sa conscience, et suivant avec respect les traditions du passé.

Imbu des idées d'un autre âge, le projet de Maurice lui parut insensé....

Lui, artiste!...

Que deviendraient alors les traditions de la famille?

Sans doute, les Grand-Châtel et leurs alliés avaient aimé les arts; mais aucun d'eux n'avait été artiste.

Maurice pouvait-il déroger?...

« Jamais! s'écria de nouveau le vieillard, jamais! entendez-vous, Maurice. J'ai juré à votre mère mourante de faire de vous un homme, un homme

digne des Grand-Châtel.... je ne faillirai pas à mon serment.

— Ah! grand-père, se récria Maurice, quoi de plus noble que les arts!

« Grand-père, ajouta-t-il, le front haut et l'éclair du génie dans les yeux, je serai grand! je deviendrai illustre! je....

— Assez, monsieur interrompit sèchement le vicomte; je suis le chef de la famille, vous me devez obéissance et soumission. »

Maurice promit de se soumettre. Il ne le put.

Vint un jour où l'amour de l'art, dominant chez lui le respect filial, il se rendit chez son grand-père; et là, en présence de sa grand'mère, il déclara formellement qu'il serait peintre.... Que dis-je, il l'était déjà!

Pour vaincre la résistance de leur petit-fils, le vicomte et la vicomtesse de Grand-Châtel, tous deux au désespoir, employèrent alors, tour à tour, les prières, les ordres, les menaces.... Le jeune homme demeura inébranlable.

« C'est là ma voie, disait-il; je n'en suivrai pas d'autre. »

Enfin, après quelques mois de lutte, le grand-père, usant de son autorité, avait prononcé ces paroles :

« Mon fils, je ne demande plus, j'ordonne; je ne prie plus, j'exige. Ou vous allez me jurer obéissance prompte et entière, vous allez renoncer aux arts; ou vous quitterez, non-seulement ma demeure, mais ce pays qui a été votre berceau et qui sera ma tombe.

— Jamais! s'était écrié, à son tour, le jeune

homme, jamais vous n'obtiendrez de moi un pareil serment.

— Sortez donc, monsieur, avait repris le vieillard d'une voix éclatante, sortez de cette maison qui, un jour, eût été la vôtre, et dont je vous chasse à l'instant. »

Puis, il s'était affaissé sur lui-même, le malheureux grand-père, brisé par l'ingrate révolte de son coupable petit-fils.

Élisabeth avait écouté en pleurant cette longue confidence de son frère.

Quand il eut fini de parler:

« Ah! je comprends, maintenant dit-elle, le froncement de sourcils de grand-père, lorsqu'au premier jour de mes vacances, je lui ai montré mon prix de dessin : je lui avais désobéi, et je lui rappelais toi et ta grave désobéissance. »

Et, embrassant son frère :

« Qu'es-tu devenu, depuis que grand-père t'a chassé? » demanda-t-elle.

Maurice lui répondit par le récit de la vie singulière qu'il avait dû mener, ne pouvant se résoudre (malgré les ordres de son grand-père) à quitter ses chères montagnes ; revenant sans cesse aux environs du Grand-Châtel, cherchant à entrevoir ou la douce figure de sa bonne grand'mère, ou le riant visage de sa petite sœur.

« C'est ainsi, ajouta-t-il, en pressant la fillette dans ses bras, que j'ai sauvé un jour ma Lisbeth chérie de la mort certaine et horrible qu'elle allait trouver dans le torrent des Roches Grises.

— Toi! C'était donc bien toi! s'écria Élisabeth

— Moi et Olivier, répondit le jeune homme.

— Eh bien! j'en était sûre! reprit vivement la fillette. »

Mais elle ne put en dire davantage : ils se trouvaient, en ce moment, devant le perron du château.

Le frère et la sœur descendirent de voiture; puis, Maurice se glissa sans bruit dans le cabinet de toilette du vicomte de Grand-Châtel, où la vicomtesse, avertie par Germain que l'on avait mis dans la confidence, vint bientôt le rejoindre.

Quant à Élisabeth, elle entra résolûment dans la chambre de son grand-père, pour le préparer elle-même à l'heureuse nouvelle.

« Surtout, ma chère mignonne, lui avait dit dame Gertrude, soyez très-prudente, et n'allez pas apprendre, tout d'abord, à M. le vicomte que M. Maurice est là. L'émotion le tuerait peut-être. »

La fillette avait bien promis de se conformer aux sages recommandations de son excellente nourrice; mais pouvait-elle cacher à son grand-père la joie qui, débordant de son cœur, se reflétait sur son visage? Pouvait-elle éteindre la douce flamme de son regard? Pouvait-elle dissimuler le sourire de ses lèvres? Pouvait-elle, en un mot, n'être plus elle-même?

Non, non, elle ne le pouvait pas. Aussi, lorsque le vicomte, tout en recevant ses tendres caresses, lui demanda :

« Qu'as-tu, fillette? Tu parais bien heureuse! »

Elle répondit sans hésiter :

« Oh! oui, grand-père, je suis heureuse; car vous allez être guéri.... Grand-père, je vous ai ramené Maurice.... »

Et, appelant son frère, le prenant par la main, tous deux s'agenouillèrent devant le lit du cher vieillard.

« Pardonnez-nous, grand-père, dit alors Élisabeth, à lui, de vous avoir quitté; à moi, de vous avoir désobéi.... Grand-père, malgré ma promesse, je n'ai pu oublier Maurice! »

Le vieillard se souleva avec effort, et, posant ses deux mains sur les têtes inclinées de ses petits-enfants :

« Mon fils, prononça-t-il, je te pardonne! et toi, ma fille, je te bénis! »

Le frère et la sœur se relevèrent, et, des bras de leur grand-père, passèrent dans ceux de leur grand'mère.

La joie ne saurait faire mal.

Aussi, trois jours après la rentrée en grâce de Maurice, le vicomte de Grand-Châtel, sinon complétement guéri, du moins en pleine convalescence, fêtait avec sa famille et quelques amis le retour de ce nouvel *enfant prodigue*.

Parmi ces amis, nous citerons Lady Ruthlowen, Lord Ruthlowen, et les Messieurs de Porchefontaine, dont l'un des quatre, Foulques, s'était particulièrement lié avec Olivier, auquel il avait été à même de rendre de légers services pendant le séjour de celui-ci dans la montagne.

La plus franche gaieté régnait dans cette réunion

choisie où Nel avait trouvé place, en récompense de sa belle conduite et de son parfait dévouement.

Il était assis à table, à côté de notre ami Robert qui, lui, n'entendant plus parler ni de tuteur, ni de gendarmes, ni de collége, avait oublié le passé, voyait l'avenir tout en rose, et, pour le présent, était bien près de s'endormir dans les *délices de Capoue*.

Quant à Elisabeth, heureuse de son propre bonheur, heureuse surtout du bonheur qu'elle avait répandu autour d'elle, plus que jamais, elle était charmante, et Olivier pouvait, en la suivant d'un affectueux regard, remarquer encore sur ce front de onze ans « comme une gracieuse auréole. »

Le dîner touchait à sa fin. Tous les convives du vicomte de Grand-Châtel, y compris les enfants, venaient de porter un toast à l'union de la France et de l'Angleterre, si bien personnifiée par l'amitié toute fraternelle de Maurice et d'Olivier, lorsqu'une voiture traînée par deux robustes chevaux, après avoir traversé rapidement la cour d'honneur, vint s'arrêter devant le perron du château.

Presque au même instant, un homme tout couvert de sueur et de poussière s'élança dans la salle à manger, en criant d'une voix de stentor :

« Où est-il, le *gredin*, le *scélérat*, le *pendard* ! Où est-il? que je lui donne la bastonnade. »

C'était le général Saint-Selme.

Chacun chercha des yeux l'infortuné Robert. Robert avait disparu.... Il s'était caché sous la table.

Le général regarda à son tour, et, remarquant enfin la vicomtesse de Grand-Châtel et Lady Ruthlowen que sa brusque entrée et surtout sa colère

l'avait empêché d'apercevoir d'abord, il s'inclina respectueusement devant elles, et leur fit agréer ses excuses.

Après quoi, allant droit au vicomte :

« Hein? lui dit-il, c'est un vrai *polisson*, et de la pire espèce encore.... Mais vous l'aurez enfermé, sans doute, dans votre cave la plus noire.... Merci. »

Le vicomte sourit, et prenant dans les siennes les mains du général :

« Saint-Selme, répliqua-t-il, ce jour est un jour de clémence. Voyez plutôt.... Mon petit-fils....

— Ah! Maurice est ici! s'écria le général. Mes compliments, mon cher Grand-Châtel. Vous avez bien fait, que diable!... Maurice est un homme, à présent. »

Alors, frappant sur l'épaule du jeune homme, il lui dit avec gaieté :

« A quand nos succès au salon, monsieur l'artiste?

— Monsieur le général, répondit gravement Maurice, l'artiste est mort en moi, pour faire place au petit-fils repentant et soumis.

— Ah! bah! » fit le général, en ouvrant de grands yeux.

Puis, se tournant vers le vicomte :

« Que vous disais-je! ajouta-t-il, les hommes, ça ne cause jamais de peine; les enfants seuls donnent du fil à retordre.... Allons, conduisez-moi vers mon *scélérat* de pupille. Dès ce soir, je veux le claquemurer dans la maison d'arrêt que je lui ai choisie.

— Une maison d'arrêt! fit Elisabeth interdite.

— Oui, petite, la maison de correction de R... »

La fillette courut au général :

« Oh! de grâce, monsieur le général, s'écria-t-elle, ne punissez pas ainsi Robert.

— Tu me vois au regret de te refuser, petite; mais ce qui est décidé, est décidé. »

Élisabeth se mit à pleurer.

« Allons, allons, reprit le général, en adoucissant sa voix, ne gâtons pas nos jolis yeux pour un *garnement* qui n'en vaut pas la peine.

— Vous vous trompez, monsieur le général, répliqua hardiment la fillette, Robert en vaut la peine, car il est mon ami. D'ailleurs, il m'a fait retrouver Maurice! »

Cela dit, elle grimpa sur les genoux du général, et, le caressant, comme elle aurait caressé son grand-père :

« Mon bon général, ajouta-t-elle, ne voulez-vous pas me rendre très-heureuse en pardonnant à ce pauvre Robert qui vous aime, qui est repentant, qui ne fera plus jamais de sottise?... Demandez plutôt à grand-père. Si vous saviez....

— Je sais, je sais, interrompit le général, que monsieur mon neveu et pupille a joint à toutes ses scélératesses celle de t'avoir ensorcelée; je sais encore que tu es la plus charmante de toutes les petites avocates, et, pour n'être pas pris dans tes filets d'or et de soie, je me bouche les oreilles. Petite, ce qui est décidé, est décidé.

— Ah! s'exclama Élisabeth, Robert avait raison: vous ne l'aimez pas; oh! pas du tout! »

Et, quittant les genoux du général, de nouveau, elle eut recours aux larmes.

« Tudieu! s'écria le général, te voilà encore en Magdeleine éplorée! Ne dirait-on pas que je suis un croquemitaine? un ogre? je ne mange pas les enfants, que diable!

— Vous les enfermez dans une maison de correction, ce qui revient au même, répliqua Élisabeth, pleurant plus fort encore.

— Tranquillise-toi, petite, reprit le général, en riant cette fois, les directeurs de la maison de correction de R.... ne sont pas des anthropophages. Ils élèvent les enfants à coups de trique, peut-être; mais ils ne sauraient les croquer. »

Comme le général disait ces derniers mots, Élisabeth crut entendre un sanglot étouffé, un sanglot de Robert, sans doute. En un clin d'œil elle fut, elle aussi, sous la table, pour y consoler son ami.

« Malheureuse! lui souffla Robert, tu fais découvrir ma cachette. »

Au même instant, le général, soupçonnant quelque stratagème, se baissa à son tour, passa le bras sous la table, et saisissant dans sa large main un objet qui lui parut suspect l'attira au grand jour.

Cet objet était.... une jambe, la jambe de Robert.

Bien entendu, le corps suivait la jambe.

Pour le coup, la colère du général éclata:

« Ah! çà, s'écria-t-il, tout le monde ici se moque donc de moi?

« J'apprends au fond des Pyrénées les jolies farces de mon neveu :

« Je quitte Barèges à l'instant même; et, tandis que je voyage nuit et jour, que je dors mal, que je mange plus mal encore, que je souffre de la chaleur, de la poussière, etc., monsieur mon pupille banquette; il se pose en héros, en victime; il fait couler les pleurs des demoiselles; gagne le cœur des dames; attendrit les jeunes gens, les vieillards....

« *Heureux coquin!* mais rira bien qui rira le dernier. »

Puis, soulevant le petit garçon, qui, n'osant faire un mouvement, était resté étendu sur les dalles de la salle à manger, il ajouta :

« En route, *mécréant*. Dans cinq heures, nous serons à R.... »

Robert baissa la tête et suivit son tuteur, en murmurant :

« Le sort en est jeté!...»

Et cependant, Robert ne partit pas pour R... L'intervention du vicomte de Grand-Châtel, les prières de la vicomtesse, et, par dessus tout, les supplications et les larmes d'Élisabeth ébranlèrent au dernier moment la résolution du général Saint-Selme.

Il restait là fort embarrassé, fort perplexe, le redoutable tuteur, ne sachant que résoudre, se demandant ce qu'il pourrait bien faire de son pupille,

quand, tout à coup, voulant sans aucun doute effrayer l'écolier, il s'écria, en grossissant sa voix :

« Allons, *scélérat*, fais tes adieux; je te conduis en Prusse. Les Prussiens sont des êtres féroces; ils parviendront à te mâter.

« Ah ! mon gaillard, avec eux, tu devras marcher droit; autrement.... gare à la schlague ! »

Robert tomba sur ses genoux.

« Grâce! mon oncle, supplia-t-il, je préfère la maison d'arrêt.

— Ha! Ha! reprit le général, les Prussiens te feraient-ils peur? »

Robert se releva, et, se campant fièrement sur ses petites jambes :

« Oh ! non, dit-il, je n'ai pas peur; mais, pour aller en Prusse, je veux attendre d'être grand : au lieu de recevoir la schlague, je donnerai des coups d'épée.

— Bravo ! Robert, cria Élisabeth.

« Pardonnez-lui, M. le général, ajouta la fillette. Vous le voyez, il veut être soldat.

— Je le crois pardieu bien ! répondit le général, riant dans sa moustache. En attendant, il faut qu'il soit puni. »

Et, encore une fois, le tuteur de Robert cherchait de quel côté diriger son pupille, lorsque Lady Ruthlowen et son fils proposèrent de l'emmener pour quelques mois en Angleterre, où ils devaient, l'un et l'autre, retourner sous peu de jours.

Cette proposition sourit au général ; elle sourit plus encore à Robert, et, séance tenante, il fut

arrêté que, pour sa punition, l'enfant passerait une année dans l'un de ces établissements modèles où l'on apprend, avec la langue anglaise, le respect de la discipline.





ÉPILOGUE

Les vacances d'Élisabeth étaient terminées.

Le 29 septembre, vêtue de son costume de pensionnaire, la fillette montait dans cette même calèche qui, six semaines auparavant, l'avait amenée du couvent de X... au Grand-Châtel, et qui, maintenant, la ramenait du Grand-Châtel au couvent de X..., où elle devait passer une année encore.

Mais, cette fois, Élisabeth n'était pas seule avec dame Gertrude. Son grand-père, sa grand'mère, son frère Maurice et Nel avaient tenu à l'accompagner.

Au moment où le vicomte allait donner le signal du départ, Germain accourut, et remit deux lettres à la petite fille.

Elle les prit, et y jeta un rapide coup d'œil : l'une portait le timbre d'Angleterre; l'autre, le timbre de Paris.

« De Robert et d'Odette ! » s'écria-t-elle.

Alors, ouvrant précipitamment la première de ces lettres, elle lut ces simples mots :

Voodbridge, 25 septembre 187 .

Institution Philips-Flint.

« Ma chère Elisabeth,

« Tu as bien tenu ta promesse : je suis, quant à présent, parfaitement heureux. »

« ROBERT. »

La missive d'Odette était plus longue.

« Ma chère Lisbeth, écrivait la fillette, Robert, en passant à Paris, pour se rendre en Angleterre, nous a tout raconté. Nous savons ce que tu as fait pour lui, ce que tu as fait pour ton frère, ce que tu as fait pour ton grand-père.

« C'est admirable! et je suis heureuse et fière d'être un peu ta cousine et beaucoup ton amie.

« Maman parle de toi comme d'une vraie petite héroïne! Simonne et moi, nous voudrions te ressembler! Betty, elle-même te rend justice, et assure que tes vacances ont été merveilleusement employées. »

Après la lecture de ces lettres, Élisabeth se prit à réfléchir.

« A quoi rêves-tu donc, petite? lui demanda son grand-père, qui ne la quittait pas des yeux.

— Cher grand-père, répondit Élisabeth, je me rappelle vos paroles :

« Oui, c'est vrai, et je le comprends maintenant, « la vie d'intérieur renferme en soi de bien douces « jouissances ! »

Le vieillard embrassa tendrement la fillette, et on l'entendit murmurer :

« Sois toujours l'ange de ta famille et, un jour, l'ange de ton foyer ! »

Quelques instants après, les chevaux du vicomte de Grand-Châtel s'élançant sur la route, emportaient rapidement la calèche dans la direction du couvent de X....



TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE.

7218-86. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Le **JOURNAL DE LA JEUNESSE** paraît le samedi de chaque semaine. Le prix du numéro, comprenant 16 pages grand in-8, est de **40** centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : broché, **10** francs; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, **13** francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). . . . . 20 francs
Six mois (1 volume). . . . . . . 10 —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font parti de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs; six mois, **11** francs.

Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

MON JOURNAL

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

QUINZIÈME ANNÉE

(1895-1896)

DEUXIÈME SÉRIE

MON JOURNAL, à partir du 1er Octobre 1892, est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 15 centimes.

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois	4 fr. 50	Six mois	5 fr. 50
Un an	8 fr. »	Un an	10 fr. »

Prix de chaque année de la deuxième série :
Brochée, 8 fr. — Cartonnée, 10 fr.

Prix des années IX, X et XI (1re série) : chacune, brochée, 2 fr.; cartonnée en percaline gaufrée, avec fers spéciaux à froid, 2 fr. 50. (Les années I à VIII sont épuisées.)

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *Le roman d'un brave homme* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.

— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. ill. de 61 comp. par Eug. Courboin.

Cahun (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

Dillaye (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse.* 1 vol. illustré de 203 grav.

Dronsart (Mme M.) : *Les grandes voyageuses.* 1 vol. ill. de 75 grav.

Du Camp (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. ill. de 15 grav. d'après Diez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

— *Bons cœurs et braves gens.* 1 vol. illustré de 30 grav. d'après Myrbach et Tofani.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Cœur muet.* 1 vol. ill. de 57 grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

Guillemin (Amédée) : *La lumière.* 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

— *La Chaleur.* 1 vol. contenant 1 pl. en couleurs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.

— *La Météorologie et la Physique moléculaire.* 1 vol. contenant 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 313 gravures dans le texte.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes mythologiques.* 1 vol. illustré de 41 gravures.

Maël (Pierre) : *Une Française au Pôle Nord.* 1 vol. illustré de 52 grav. d'après Paris.

— *Terre de Fauves.* 1 volume illustré de 52 gravures, d'après les dessins d'Alfred Paris.

— *Robinson et Robinsonne.* 1 vol. illustre de 50 gravures, d'après A. Paris.

Manzoni : *Les fiancés.* Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après J. Le Blant.

Mouton (Eug.) : *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan.* 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.* 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

— *Voyages merveilleux de Lazare Poban.* 1 vol. illustré de 51 grav. d'après Zier.

Rousselet (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 vol. ill. de 163 grav. d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

— *Nos grandes écoles d'application.* 1 vol. illustré de 95 grav. d'après Busson, Calmettes, Lemaistre et P. Renouard.

Toudouze (Gustave) : *Enfant perdu* (1814). 1 volume illustré de 49 gravures d'après J. Le Blant.

Witt (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.

— *La charité en France à travers les siècles.* 1 vol. ill. de 81 gravures.

— *Père et fils.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Arthez (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 vol. ill. de 83 grav. d'après Tofani.

Assollant (A.) : *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Champol (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière.* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 grav. d'après A. Marie.

— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.

— *Chloris et Jeanneton.* 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib.

— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.

— *Franchise.* 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort

— *Feu de paille.* 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.

— *Les étapes de Madeleine.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Denis le tyran.* 1 vol. avec 115 grav. d'après Tofani.

— *Pour la muse.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Pour la patrie.* 1 vol. avec 112 grav. d'après E. Zier.

— *Hervé Plémeur.* 1 vol. avec 112 grav. d'après E. Zier.

— *Jean l'innocent.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

— *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.

— *La Fille des Bohémiens.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après S. Reichan.

— *Les conquêtes d'Hermine.* 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Th. Vogel.

— *Hélène Corianis.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

Cortambert et Deslys : *Le pays du soleil.* 1 vol. avec 35 gravures.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demage (G.) : *A travers le Sahara.* 1 vol. illustré de 84 grav. d'après Mme Crampel.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

Deslys (Ch.) : *Nos Alpes,* avec 39 gravures d'après J. David.

— *La mère aux chats.* 1 vol avec 50 gravures d'après H. David.

Énault (L.) : *Le chien du capitaine.* 1 vol. avec 43 gr. d'après E. Riou.

Fleuriot (Mlle Z.) : *M. Nostradamus.* 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.

— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.

— *Grand cœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Raoul Daubry,* chef de famille. 1 vol. avec 32 gr. d'après C. Delort.

— *Mandarine.* 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Gilbert.

— *Cadok.* 1 vol. avec 21 gravures d'après C. Gilbert.

— *Câline.* 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.

— *Feu et flamme.* 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani.

— *Le clan des têtes chaudes.* 1 vol. illustré de 65 gr. d'après Myrbach.

— *Au Galadoc* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.

— *Les premières pages.* 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil.* 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

Girardin (J.) : *Les braves gens.* 1 vol. avec 115 gr. d'après E. Bayard.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres.* 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite.* 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *L'oncle Placide.* 1 vol. avec 139 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.

— *Grand père.* 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girardin (J.) (suite) : *Maman*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le roman d'un cancre*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Les millions de la tante Zézé*. 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.
— *La famille Gaudry*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Histoire d'un Berrichon*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le capitaine Bassinoire*. 1 vol. illustré de 119 gravures d'après Tofani.
— *Second violon*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.
— *Le fils Valansé*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le commis de M. Bouvat*. 1 vol. illustré de 119 gr. d'après Tofani.

Giron (Aimé) : *Les trois rois mages*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Gouraud (Mlle J.) : *Cousine Marie*. 1 vol. avec 36 gravures d'après A. Marie.

Meyer (Henri) : *Les Jumeaux de la Bouzaraque*. 1 vol. illustré de 71 gravures d'après Tofani.
— *Le serment de Paul Marcorel*. 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Tofani.

Nanteuil (Mme P. de) : *Capitaine*. 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le général Du Maine*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.
— *L'épave mystérieuse*. 1 volume illustré de 80 gr. d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *En esclavage*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.
— *Une poursuite*. 1 vol. illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.
— *Le secret de la grève*. 1 vol. ill. de 70 gr. d'après A. Paris.
— *Alexandre Vorzof*. 1 vol. illustré de 80 grav. d'après Myrbach.
— *L'héritier des Vaubert*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.
— *Alain le Baleinier*. 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents*. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.

Rousselet (L.) (suite) : *Le Fils du Connétable*. 1 vol. avec 113 grav. d'après Pranishnikoff.
— *Les deux mousses*. 1 vol. avec 90 gravures d'après Sahib.
— *Le tambour du Royal-Auvergne*. 1 vol. avec 115 gr. d'après Poirson.
— *La peau du tigre*. 1 vol. avec 102 gr. d'après Bellecroix et Tofani.

Saintine : *La nature et ses trois règnes*. 1 vol. avec 171 grav. d'après Foulquier et Faguet.
— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand*. 1 vol. avec 160 g. av. d'après G. Doré.

Schultz (Mlle Jeanne) : *Tout droit*. 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.
— *La famille Hamelin*. 1 vol. ill. de 89 gravures d'après E. Zier.
— *Sauvons Madelon!* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Stany (Le Cᵗ) : *Les trésors de la Fable*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.
— *Mabel*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

Tissot et Améro : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie*. 1 vol. avec 72 gr. d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : *Scènes historiques*. 1re série. 1 vol. avec 18 gr. d'après E. Bayard.
— *Scènes historiques*. 2e série. 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.
— *Normands et Normandes*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.
— *Un jardin suspendu*. 1 vol. avec 30 gravures d'après C. Gilbert.
— *Notre-Dame Guesclin*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.
— *Une sœur*. 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.
— *Légendes et récits pour la jeunesse*. 1 vol. avec 18 gravures d'après Philippoteaux.
— *Un nid*. 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.
— *Un patriote au XIVe siècle*. 1 vol. illustré de gravures d'après E. Zier.
— *Alsaciens et Alsaciennes*. 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Moreau et E. Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Contes à Pépée.* 1 vol. avec 21 gravures d'après Grivaz.
— *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.
— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.
— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.
— *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Desgranges : *Le chemin du collège.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Tofani.
— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Duporteau (Mme) : *Petits récits.* 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 30 grav.

Favre : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Franck (Mme E.) : *Causeries d'une grand'mère.* 1 vol. avec 72 grav.

Fresneau (Mme), née de Ségur : *Une année du petit Joseph.* Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeanniot.

Girardin (J.) : *Quand j'étais petit garçon.* 1 vol. avec 52 gravures.
— *Dans notre classe.* 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeanniot.
— *Un drôle de petit bonhomme.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure du petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.
— *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 gr. d'après Robaudi.
— *Pipo.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après Mencina Kresz.

Malassez (Mme) : *Sable-Plage.* 1 vol. ill. de 52 grav. d'après Zier.

Molesworth (Mrs) : *Les aventures de M. Baby.* traduit de l'anglais. 1 vol. avec 12 gravures.

Pape-Carpantier (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Semechini.

Surville (André) : *Les amis de Berthe.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.
— *La petite Gironnette.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Grigny.
— *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.
— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.
— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères.* 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.
— *Sur la plage.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.
— *Par monts et par vaux.* 1 vol. avec 54 grav. d'après Ferdinandus.
— *En pleins champs.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.
— *A la montagne.* 1 vol. illustré de 45 gravures d'après Ferdinandus.
— *Deux tout petits.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.
— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 gr.
— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. ill. de 56 gr. d'après E. Zier.
— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.
— *Histoires de bêtes.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Boussset.
— *Au creux du rocher.* 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus 1 fr. 25

1re SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme : *Chien et Chat;* 5e édition, traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans,* par une mère de famille; 3e édit. 1 vol. avec 18 grav. d'après Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui,* par la même; 3e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Carraud (Mme) : *Historiettes véritables,* pour les enfants de quatre à huit ans; 6e édition. 1 vol. avec 94 grav. d'après Fath.

Fath (G.) : *La sagesse des enfants,* proverbes; 4e édit. 1 vol. avec 100 grav. d'après l'auteur.

Laroque (Mme) : *Grands et petits;* 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Marcel (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois;* 4e édit. 1 vol. imprimé en gros caractères, avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Pape-Carpantier (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants;* 12e édit. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, Mmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont : *Contes de fées.* 1 volume avec 65 gravures d'après Bertall, Forest, etc.

Porchat (L.) : *Contes merveilleux;* 5e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

Schmid (Le chanoine) : 190 *contes pour les enfants,* trad. de l'allemand par A. Van Hasselt; 7e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après Bertall.

Ségur (Mme de) : *Nouveaux contes de fées;* nouvelle édition. 1 vol. avec 46 gravures d'après G. Doré et J. Didier.

2e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Alcott (Miss) : *Sous les lilas,* traduit de l'anglais par Mme Lepage; 2e édition. 1 volume avec 23 gravures.

Andersen : *Contes choisis,* trad. du danois par Soldi; 9e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues; 5e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assollant (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran*; 8e édit. 2 vol. avec 50 grav. d'après A. de Neuville.

Barrau (Th.) : *Amour filial*; 5e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Ferogio.

Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes*; 6e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Belèze : *Jeux des adolescents*; 6e édition. 1 vol. avec 140 gravures.

Berquin : *Choix de petits drames et de contes*; 2e édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois*; 8e édition. 1 vol. avec 61 gravures.

— *La petite Chailloux*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Bayard et J. Fraipont.

Blanchère (De la) : *Les aventures de La Ramée et de ses trois compagnons*; 4e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur*; 3e édit. 1 vol. avec 80 gravures d'après Foulquier et Mesnel.

Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants; 3e édition 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Carpentier (Mlle) : *La maison du bon Dieu*; 2e edit. 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.

— *Saurons-le!* 2e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Riou.

— *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée; 2e édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Girardet.

— *La tour du Preux*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *Pierre le Tors*. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *La dame bleue*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme) : *La petite Jeanne*; 10e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau*. 5e édition. 1 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Castillon (A.) : *Récréations physiques*; 8e édition. 1 vol. avec 36 grav. d'après Castelli.

— *Récréations chimiques*; 5e édit. 1 vol. avec 34 grav. d'après H. Castelli.

Cazin (Mme) : *Les petits montagnards*; 2e édition. 1 vol. avec 51 grav. d'après G. Vuillier.

— *Un drame dans la montagne*; 2e édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après G. Vuillier.

— *Histoire d'un pauvre petit*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *L'enfant des Alpes*; 2e édition. 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Perlette*. 1 vol. avec 54 gravures d'après Myrbach.

— *Les saltimbanques*, scènes de la montagne. 1 vol. avec 65 gravures d'après Girardet.

— *Le petit chevrier*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Vuillier.

— *Jean le Savoyard*. 1 vol. avec 51 grav. d'après Slom.

— *Les orphelins bernois*. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Girardet.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles*; 6e édition. 1 vol. avec la musique des rondes et 55 gravures d'après Fath.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Giboulée*. 1 vol. illustré de 24 gravures d'après Zier.

— *La tour grise*. 1 vol. ill. de 25 grav. d'après Zier.

Cim (Albert) : *Mes amis et moi*. 1 vol. avec 16 grav. d'après Ferdinandus et Slom.

— *Entre camarades*. 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Ferdinandus.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres*; 12e édit. 1 vol. avec 57 gravures d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-Douleur.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Mlle Lancelot.

Contes anglais, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après E. Morin.

Deschamps (F.) : *Mon amie Georgette* 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Robaudi.

— *Mon ami Jean.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *L'intrépide Marcel.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après Ed. Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

— *Contes de l'enfance.* 1 vol. avec 27 gravures d'après Foulquier.

— *Demoin*, suivi de *Mourad le malheureux.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Bertall.

Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village.* 1 vol. avec 56 gravures d'après l'auteur.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Le petit chef de famille;* 9ᵉ édit. 1 vol. avec 57 grav. d'après Castelli.

— *Plus tard*, ou le Jeune Chef de famille; 6ᵉ édit. 1 vol. avec 60 grav. d'après E. Bayard.

— *Un enfant gâté;* 5ᵉ édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

— *Tranquille et Tourbillon;* 3ᵉ édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Cadette;* 3ᵉ édit. 1 vol. avec 25 grav. d'après Tofani.

— *En congé;* 6ᵉ édit. 1 vol. avec 61 gravures d'après A. Marie.

— *Bigarrette;* 6ᵉ édit. 1 vol. avec 55 gravures d'après A. Marie.

— *Bouche-en-Cœur;* 3ᵉ édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Gildas l'Intraitable;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *Parisiens et montagnards.* 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Foe (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, édit. abrégée. 1 vol. avec 40 grav.

Fonvielle (W. de) : *Néridah.* 2 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

Fresneau (Mme), née Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. avec 46 grav. d'après Ed. Zier.

— *Thérèse à Saint-Domingue.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.

— *Les protégés d'Isabelle.* 1 vol. avec 50 grav.

— *Deux abandonnées.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après M. Orange.

Froment : *Petit-Prince.* 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Vogel.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Foulquier, etc.

Gérard (A.) : *Petite Rose.* — *Grande Jeanne.* 1 vol. avec 28 gravures d'après C. Gilbert.

Girardin (J.) : *La disparition du grand Krause;* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 70 gravures d'après Kauffmann.

Giron (Aimé) : *Ces pauvres petits!* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. de Monvel, etc.

— *Contes à nos petits rois.* 1 vol. avec 23 grav. d'après Blanchard, Vogel et Zier.

Gouraud (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme;* 5ᵉ édit. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.

— *Le livre de maman;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 68 gravures d'après E. Bayard.

— *Cécile*, ou la Petite Sœur; 7ᵉ édition. 1 vol. avec 26 gravures d'après Desandré.

— *Lettres de deux poupées;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 59 grav. d'après Olivier.

— *Le petit colporteur;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 27 gravures d'après A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon;* 9ᵉ édit. 1 vol. avec 86 gravures d'après E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche;* 9ᵉ édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après E. Bayard.

— *L'enfant du guide;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Petite et grande;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après E. Bayard.

Couraud (Mlle J.) (suite) : *Les quatre pièces d'or;* 5e édition. 1 vol. avec 51 gravures d'après E. Bayard.

— *Les deux enfants de Saint-Domingue;* 4e édit. 1 vol. avec 54 grav. d'après E. Bayard.

— *La petite maîtresse de maison;* 5e édit. 1 vol. avec 37 gravures d'après A. Marie.

— *Les filles du professeur;* 3e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Kauffmann.

— *La famille Harel;* 2e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Valnay et Ferdinandus.

— *Aller et retour;* 2e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

— *Les petits voisins;* 2e édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Le petit bonhomme.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Pierrot.* 1 vol. avec 31 grav. d'après Zier.

— *Minette.* 1 vol. avec 52 grav. d'après Tofani.

— *Quand je serai grande.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Ferdinandus.

Grimm (Les frères) : *Contes choisis,* trad. de l'allemand. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Hauff : *La caravane,* trad. de l'allemand, 5e édition. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

— *L'auberge du Spessart,* 5e édition 1 vol. avec 61 grav. d'après Bertall.

Hawthorne : *Le livre des merveilles,* trad de l'anglais; 3e édit. 2 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Johnson : *Dans l'extrême Far West,* traduit de l'anglais par A. Talandier; 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

Marcel (Mme J.) : *L'école buissonnière;* 4e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

— *Le bon frère;* 4e édition. 1 vol. avec 21 gravures d'après E. Bayard.

— *Les petits vagabonds;* 4e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Histoire d'une grand'mère et de son petit-fils.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Delort.

Marcel (Mme J.) (suite) : *Daniel;* 2e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Le frère et la sœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Zier.

— *Un bon gros pataud.* 1 vol. avec 46 gravures d'après Jeanniot.

— *Un bon oncle.* 1 vol. avec 56 grav. d'après F. Régamey.

Maréchal (Mlle) : *La dette de Ben Aïssa;* 4e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après Bertall.

— *Nos petits camarades;* 2e édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli.

— *La maison modèle;* 3e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

Martignat (Mlle de) : *Les vacances d'Élisabeth;* 3e édit. 1 vol. avec 46 grav. d'après Kauffmann.

— *L'oncle Boni;* 2e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

— *Ginette;* 2e édit. 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.

— *Le manoir d'Yolan;* 2e édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *Le pupille du général.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'héritière de Maurivèze.* 1 vol. avec 41 gravures d'après Poirson.

— *Une vaillante enfant;* 2e édit. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *Une petite nièce d'Amérique.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *La petite fille du vieux Thémi.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (Le capitaine) : *Œuvres* traduites de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes.* 1 vol. avec 10 gravures d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale,* voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *A la mer!* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Bruin,* ou les Chasseurs d'ours. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les exilés dans la forêt.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *L'habitation du désert,* ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. avec 23 grandes gravures d'après G. Doré.

Mayne Reid (Le capitaine) (suite) : *Les grimpeurs de rochers*, suite du *Chasseur de plantes*. 1 vol. avec 20 grandes gravures.

— *Les peuples étranges*. 1 vol. avec 8 gravures.

— *Les vacances des jeunes Boers*. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les veillées de chasse*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Freeman.

— *La chasse au Léviathan*. 1 vol. avec 51 gravures d'après Ferdinandus et Weber.

Meyners d'Estrey : *Les aventures de Gérard Hendriks à la recherche de son frère*. 1 vol. illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.

— *Au pays des diamants*. 1 vol. illustré de gravures d'après Riou.

Moussac (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux*. 1 vol. avec 58 grav. d'après Zier.

Muller (E.) : *Robinsonnette* : 4e édition. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

Peyronny (Mme de) : *Deux cœurs dévoués*; 4e édit. 1 vol. avec 53 grav. d'après Devaux.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries*; 4e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après E. Bayard.

— *Les débuts du gros Philéas*; 4e édition. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.

— *Le château de la Pétaudière*; 3e édition. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Marie.

— *Le fils du maquignon*; 2e édition. 1 vol. avec 65 gravures d'après Riou.

— *Petit Monstre et Poule Mouillée*; 6e mille. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Girardet.

— *Robin des Bois*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sirouy.

— *L'usine et le château*. 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.

— *L'arche de Noé*. 1 vol. illustré d'après Robaudi.

Rendu (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol. avec 49 gravures.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc*, 5e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après E. Bayard.

Sannois (Mme de) : *Les soirées à la maison*; 3e édit. 1 vol. avec 42 grav. d'après E. Bayard.

Ségur (Mme de) : *Après la pluie le beau temps*; nouvelle édition. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *Comédies et proverbes*; nouvelle édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Diloy le Chemineau*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.

— *François le Bossu*; nouvelle édition. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit*, nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après H. Castelli.

— *La fortune de Gaspard*; nouvelle édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Gerlier.

— *La sœur de Gribouille*; nouvelle édition. 1 vol. avec 72 gravures d'après Castelli.

— *Pauvre Blaise*; nouvelle édition. 1 vol. avec 96 gravures d'après H. Castelli.

— *Quel amour d'enfant!* nouvelle édition 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.

— *Un bon petit diable*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après Castelli.

— *Le mauvais génie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.

— *L'auberge de l'Ange-Gardien*; nouvelle édition. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.

— *Le général Dourakine*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

— *Les bons enfants*; nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après Ferogio.

— *Les deux nigauds*; nouvelle édition. 1 vol. avec 76 grav. d'après Castelli.

— *Les malheurs de Sophie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Castelli.

— *Les petites filles modèles*; nouvelle édition. 1 vol. avec 21 grandes gravures d'après Bertall.

— *Les vacances*; nouvelle édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

Ségur (Mme de) (suite) : *Mémoires d'un âne;* nouvelle édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante;* 7e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette;* 6e édition 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Blanche et Noire;* 4e édition. 1 vol avec 51 gravures d'après E. Bayard.

— *Par-dessus la haie;* 1e édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après A. Marie.

— *Les poches de mon oncle;* 5e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père;* 4e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Le vieux de la forêt;* 3e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

— *Les deux reines;* 2e edit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse;* 3e édition. 1 vol. avec 29 gravures d'après Charles.

— *Les frères de lait;* 2e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *Magali;* 2e éd. 1 vol. avec 36 grav. d'après Tofani.

— *Les deux André.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

Stolz (Mme de) (suite) : *Deux tantes* 1 vol. avec 43 grav. d'après Ed. Zier.

— *Violence et bonté.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

— *L'embarras du choix.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques.* 1 vol. avec 48 gravures d'après Tofani.

— *La famille Coquelicot.* 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Jeanniot.

Swift : *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après G. Delafosse.

Tournier : *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse; 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Verley : *Miss Fantaisie.* 1 vol. avec 36 grav. d'après Zier.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire;* 8 edit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Alex. Vimont.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents;* 4e édition 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

— *La petite fille aux grand'mères;* 4e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Beau.

— *En quarantaine*, jeux et récits; 2e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

3e SÉRIE. — POUR LES ADOLESCENTS

DE 14 A 18 ANS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil*, traduit et abrégé par J. Belin-de Launay; 3e édition. 1 vol. avec 15 gravures et 1 carte.

Aunet (Mme d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg;* 6e édit. 1 vol. avec 34 gravures.

Baines : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*, traduits et abrégés par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 22 grav. et 1 carte.

Baker : *Le lac Albert.* Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

Baldwin : *Du Natal au Zambèze*, 1851-1866. Récits de chasses, abrégés par J. Belin-de Launay; 3e édit. 1 vol. avec 24 grav. et 1 carte.

Burton (Le capitaine) : *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*, abrégés par J. Belin-de Launay; 2e edit. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes.

Catlin : *La vie chez les Indiens*, traduite de l'anglais ; 6e édition. 1 vol. avec 25 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Le glaçon du* Polaris. aventures du capitaine Tyson ; 3e édit. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

Hayes (Dr) : *La mer libre du pôle*, traduite par F. de Lanoye et abrégée par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

Hervé et de Lanoye : *Voyage dans les glaces du pôle arctique;* 6e édition. 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (F. de) : *Le Nil, son bassin et ses sources;* 4e édit. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *La Sibérie;* 2e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature;* 5e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de l'*Erèbe* et de la *Terreur ;* 4e édit. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, abrégées par J. Belin-de Launay ; 5e édit. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

— *Dernier journal*. abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Milton et Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, trad. et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 2 cartes.

Mouhot (Ch.): *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos;* 4e édition. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, trad. abrégée par J. Belin-de Launay ; 2e édition. 1 vol. avec 12 grav. et 1 carte.

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégés par J. Belin-de Launay ; 5e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien;* 3e édit. 1 vol. avec 10 gravures.

Schweinfurth (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1868-1871), traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Speke : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin-de Launay; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad. par Mme H. Loreau et abrégé par J. Belin-de Launay; 4e edit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Vambery : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*. traduits par E. Forgues, et abrégés par J. Belin-de Launay; 4e edit. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte.

HISTOIRE

Loyal Serviteur (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 4e éd. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Monnier (M.) : *Pompéi et les Pompéiens;* 3e édition, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 23 gravures d'après Thérond.

Plutarque : *Vies des Grecs illustres*, édition abrégée par Alph. Feillet, 5e édit. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édit. abrégée par Alph. Feillet. 5e édit. 1 vol. avec 69 grav.

Retz (De) : *Mémoires*, abrégés par Alph. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

Cervantes : *Don Quichotte de la Manche*. 1 vol. avec 64 grav. d'après Bertall et Forest.

Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet, abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Mac-Intosh (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis; 2e édition. 2 vol. avec 120 gravures d'après E. Bayard.

Maistre (X. de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 gravures d'après les grands peintres, par P. Sellier.

MON PREMIER ALPHABET

Album in-4, contenant 250 gravures en noir et 4 gravures en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.

MON HISTOIRE DE FRANCE

Album in-4, contenant plus de 100 gravures en noir et 10 gravures en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.

MON HISTOIRE SAINTE

Album in-4, contenant 100 gravures en noir et 8 planches en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.



PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format petit in-16

A 2 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ

LA RELIURE EN PERCALINE GRIS PERLE, TRANCHES ROUGES, SE PAIE EN SUS 50 C.

Champol (F.) : *En deux mots.* 1 vol.

Dombre (R.) : *La garçonnière.* 1 vol.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Tombée du nid.* 3ᵉ éd. 1 vol.

— *Raoul Daubry*, chef de famille. 3ᵉ éd. 1 vol.

— *L'héritier de Kerguignon.* 3ᵉ édit. 1 vol.

— *Réséda.* 11ᵉ édit. 1 vol.

— *Ces bons Rosaëc.* 3ᵉ édit. 1 vol.

— *La vie en famille.* 9ᵉ édit. 1 vol.

— *Le cœur et la tête.* 2ᵉ édit. 1 vol.

— *Au Galadoc.* 1 vol.

— *De trop.* 2ᵉ édit. 1 vol.

— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes.* 2ᵉ édit. 1 vol.

— *Sans Beauté*, 18ᵉ édit. 1 vol.

— *Loyauté.* 2ᵉ édit. 1 vol.

— *La clef d'or.* 8ᵉ édit. 1 vol.

— *Bengale.* 1 vol.

— *La glorieuse.* 1 vol.

— *Un fruit sec.* 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 vol.

Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.

Girardin (J.) (suite) : *Miss Sans-Cœur.* 4ᵉ édit. 1 vol.

— *Les braves gens.* 1 vol.

— *Mauviette.* 1 vol.

Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.

Leo-Dex : *Vers le Tchad.* 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chantereine.* 1 vol.

Nanteuil (Mme P. de) : *Les élans d'Élodie.* 1 vol.

Verley : *Une perfection.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française

— *Dernier rayon.* 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi.* 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement.* 2ᵉ édit. 1 vol

— *Reine et maîtresse.* 1 vol.

— *Un héritage.* 1 vol.

— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons.* 1 vol.

— *Sous tous les cieux.* 1 vol.

— *A travers pays.*

— *Vieux contes de la veillée.* 1 vol.

— *Regain de vie.* 1 vol.

— *Contes et légendes de l'Est.* 1 vol.

— *Les chiens de l'amiral.* 1 vol.

— *Sur quatre roues.* 1 vol.

D'AUTRES VOLUMES SONT EN PRÉPARATION

COULOMMIERS. — IMP. PAUL BRODARD. — 570-9-95. 100.000.